

SUITE DES NOUVEAUX ELEMENS DE MEDECINE

OU

TROISIÉME PARTIE.

DES REFLEXIONS PHYSIQUES

Sur les moïens de prolonger la vie, & de conserver la santé.

Avec trois petits Traitez ajoûtez,

Par CORNEILLE BONTEKOE, *Hollandois, Docteur en Medecine, Conseiller, Premier Medecin de S. A. E. de Brandebourg, & Professeur à Francfort sur l'Oder.*

Nouvellement traduits en François par un Maître Chirurgien.

A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez LAURENT D'HOURY, devant la Fontaine S. Severin, au Saint Esprit.

M. DC. XCVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE DES MATIERES
DU SECOND VOLUME.

Contenant des Reflexions Physiques sur les moyens de prolonger la vie, & de conserver la santé.

TROISIE'ME PARTIE.

CHAP. I. *Si l'on peut prolonger la vie, en quel sens cela peut être vray, & comment on le doit entendre.* page 3.
CH. II. *Réponse à une objection.* 14.
CH. III. *L'ordre que l'on doit tenir pour conserver sa vie & sa santé.* 18
CH. IV. *Que l'on doit plûtôt suivre la raison que l'aveugle experience.* 19
CH. V. *De la Temperance, comme 1. moyen de conserver & prolonger la vie & la santé.* 21
CH. VI. *De la Temperance dans le travail & dans l'exercice.* 25
CH. VII. *Du Sommeil.* 33
CH. VIII. *De l'abstinence des mauvais alimẽs & des mauvaises liqueurs, considerée comme un 2. moyen pour prévenir les maladies.* 36
CH. IX. *Comment on peut sçavoir ce que c'est que la bonne nourriture.* 43
CH. X. *Quatre signes pour connoître la bonne nourriture.* 45

CH. XI. *Des alimens en particulier.* 49
CH. XII. *De la chair des Animaux, & de leurs parties qui servent à la nourriture en particulier.* 51
CH. XIII. *Du Poisson.* 56
CH. XIV. *Des Fruits, & que l'on peut vivre en santé sans l'usage de l'acide.* 58
CH. XV. *Six ou sept alimens en general.* 63
CH. XVI. *Comment on jugera des alimens mêlangez & préparez.* 64
CH. XVII. *Explication plus ample des alimens.* 67
CH. XVIII. *Des assaisonemens.* 73
CH. XIX. *Quatre Questions: Combien il faut manger? S'il faut manger souvent? En quel tems il faut manger? Et s'il faut preferer les alimens simples aux composez?* 74
CH. XX. *Réponse à la quatriéme demande, si l'on doit plus ou moins manger à midy ou le soir?* 78
CH. XXI. *Réponse à la quatrième demande, si l'on doit toûjours user du même aliment, & vivre fort simplement.* 82
CH. XXII. *De la Boisson en general.* 83
CH. XXIII *Solution de la premiere demande, quelle eau est la meilleure?* 87
CH. XXIV. *Le troisiéme moyen de conserver sa santé, consiste à moderer ses passions.* 88
CH. XXV. *Le 4. moyen de prévenir les maladies, en se préservant des insultes de l'air.* 96

CH. XXVI. *Le cinquiéme moyen, consiste dans l'usage des remedes pris à propos, & que l'on doit choisir dans les asaisonnemens & dans les épiceries.* 98
CH. XXVII. *Du Tabac, consideré comme un des principaux moyens pour prolonger la vie & conserver la santé, duquel on devroit se servir journellement.* 102
CH XXVIII. *De 8. Remedes particuliers.* 117
CH. XXIX. *De l'Opium.* 118
CH. XXX. *Du Salpêtre.* 124
CH. XXXI. *De l'Antimoine.* 127
CH. XXXII. *Du Sel volatil.* 133
CH. XXXIII. *Du Succin.* 140
CH. XXXIV. *D'une eau antiscorbutique fort excellente.* 141
CH. XXXV. *D'une Boisson fort utile.* 144
CH. XXXVI. *De la vertu du Thé en general.* 148
CH. XXXVII. *De la premiere vertu du Thé dans la bouche* 163
CH. XXXVIII. *De la deuxiéme vertu du Thé dans l'estomac.* 166
CH. XXXIX. *De la vertu du Thé dans les intestins.* 171
CH. XL. *De la vertu du Thé dans le sang.* 174
CH. XLI. *De la vertu du Thé dans le cerveau.* 177
CH. XLII. *La sixiéme vertu du Thé contre l'yvresse, & par occasion de l'habitude.* 186

CH. XLIII. *La ſeptiéme vertu du Thé contre le ſcorbut & toutes ſes branches.* 190

CH. XLIV. *La huitiéme vertu du Thé conſiſte en ce qu'il égale, & même qu'il ſurpaſſe les Bains & les eaux chaudes.* 191

CH. XLV. *Qu'en beuvant du Thé, l'on ne devient point hydropique.* 193

CH. XLVI. *Que le Thé ne cauſe point la phtiſie, qu'il n'engendre point de bile, & qu'il n'occaſionne point la ſterilité.* 195

CH. XLVII. *La neuviéme vertu du Thé contre la fiévre.* 199

CH. XLVIII. *Que l'on ne doit pas toûjours s'empêcher de dormir par le moyen du Thé, ni boire de l'eau de vie par deſſus.* 201

CH. XLIX. *Comment on connoît le bon Thé.* 203

CH. L. *Ce que l'on doit obſerver dans l'eau, comment on doit préparer le Thé, & comment il faut le faire cuire.* 204

CH. LI. *Du Caffé.* 207

CH. LII. *Du Chocolate.* 209

CH. LIII. *Concluſion de tout l'Ouvrage.* 210

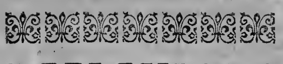
Trois petits Traitez ajoûtez, 215

1. *De la Nature,* 218

2. *De l'Experience,* 258

3. *De la certitude qu'il y a dans la Medecine & dans la Chirurgie.* 297

Fin de la Table du Second Volume.



REFLEXIONS PHYSIQUES

Sur les moïens de prolonger la Vie & de conſerver la Santé.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

TROISIE'ME PARTIE.

INTRODUCTION.



PRE'S l'attention que nous devons donner à nôtre ſalut éternel, le plus grand ſoin que nous devions avoir eſt de conſerver nôtre vie & nôtre ſanté, & de nous préſerver autant qu'il eſt poſſible de la maladie & de la mort. Ce ſoin nous eſt d'une indiſpenſable obligation, & nous devons nous en faire un point de conſcience ; de maniere que l'on doit regarder comme un crime preſque égal, de ſe tüer ſoi-même, ou de donner occaſion par ſa mauvaiſe

conduite à des maladies qui peuvent être mortelles.

Cependant tres-peu de gens pensent bien serieusement à s'aquitter de cette obligation, & il est rare entre une infinité d'hommes, d'en trouver un seul qui donne à la conservation de sa vie & de sa santé, toute l'application dont il est capable.

Il est étonnant que la plûpart des hommes qui aiment tant la vie, qu'ils donneroient tout ce qu'ils possedent au monde pour se l'a conserver quand ils sont en danger de la perdre, abusent aussi facilement de leur santé lorsqu'ils en joüissent, que s'ils étoient seurs d'une seconde vie aprés être morts une premiere fois, & qu'ils ne connoissent le prix de la santé qui est préferable à tous les autres biens, qu'aprés l'avoir perduë. Mais ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'étant malades ils regardent les moïens qu'on leur propose pour recouvrer leur santé, comme des suplices tout-à-fait formidables ; & qu'aprés l'avoir recouverte, oubliant aussi-tôt toutes les peines qu'ils ont souffertes pour obtenir leur guérison, il font de nouveau tout ce qu'ils peuvent

pour tomber malades; de maniere qu'ils passent ainsi sans cesse & sans relâche de la santé à la maladie, & de la maladie à la santé, jusqu'à ce que la mort les surprenant à son tour, termine lorsqu'ils y pensent le moins, la malheureuse alternative où ils se sont maintenus pendant toute leur vie.

C'est en cela sans doute que l'on ne peut assez admirer l'erreur & l'aveuglement de ceux qui se sont une fois livrez à leurs frivoles plaisirs, de conter pour rien le sacrifice qu'ils font de leur vie & de leur santé, quand il s'agit de contenter leur gloutonie, leur gourmandise, leur lubricité, & de vaquer librement aux vains amusemens qu'ils se font de la chasse, de la danse, & de leurs passions les plus bigearres, n'hésitant pas à essuïer les vents, la pluïe, les veilles, & toutes sortes de fatigues, pour acheter l'entiere satisfaction de leurs desirs illegitimes, aux dépens des incommoditez sans nombre qu'ils en peuvent souffrir.

Ce n'est dont qu'en faveur de quelques-uns qui sont un peu plus raisonnables, & qu'aprés avoir fait de courtes reflexions sur la vie & sur la santé, sur

la maladie & sur la mort, & qu'aprés avoir tâché d'en découvrir les causes, nous réflechirons un peu sur les moïens de conserver la vie & la santé.

L'on a grande raison de s'étonner que depuis que l'Ecole des Medecins de Salerne à écrit sur la diette, personne ne se soit avisé de toucher une matiere si importante. Car quoi que beaucoup de Medecins aïent écrit depuis ce temslà & écrivent encore sur le régime de vie, ils n'ont fait & ne font encore tous les jours que des copies semblables tirées sur le même original.

Il n'y a eu que le celebre *Verulamius Baco* qui n'étoit pas Medecin, lequel à la honte de ceux qui font une profession expresse de la Medecine, n'a pas laissé de traiter cette matiere dans un Livre qui a pour titre, l'*Histoire de la Vie & de la Mort*, & l'on peut dire à sa loüange qu'il a jetté à cet égard les solides fondemens sur lesquels on peut élever un bon édifice. Travaillons donc avec aplication à un Ouvrage qui ne peut être que tres-utile.

CHAPITRE PREMIER.

Si l'on peut prolonger la Vie, en quel sens cela peut être vrai, & comment on le doit entendre.

C'Est une chose si connuë que l'on peut conserver sa santé & la perdre, que personne n'en doute, & il arrive rarement que l'on tombe malade sans être en état de se reprocher à soi-même d'y avoir contribué. Mais l'on n'est pas d'accord sur une autre question, qui consiste à sçavoir, si l'on peut se conserver la vie ou se l'abréger ; parce que la plûpart soûtiennent que l'on ne peut alonger d'un seul instant le terme auquel Dieu l'a fixée. Bien loin de pouvoir la prolonger pendant quelques années, & nous ne raporterons pas ici ce que l'on a écrit sur l'affirmative & sur la négative de cette question ; parce que nous croïons pouvoir la résoudre en peu de paroles.

Premierement il faut tenir pour constant que la mort n'est pas une suite de la nature, comme on le dit communé-

ment, mais qu'elle eſt la peine du peché, & qu'en conſequence il eſt inévitable à tout homme de mourir une fois, parce qu'il participe au peché du premier homme, & à la peine qui y a été attachée, en qualité de ſon heritier *ab inteſtat*. C'eſt une choſe tres-certaine, & qui n'a pas beſoin d'être prouvée plus amplement ; puiſque nous ne parlons pas à des Athées ni à des Païens.

Cependant bien que l'homme doive neceſſairement mourir une fois ; puiſque l'un vit plus long-tems que l'autre, il faut qu'il y ait une cauſe de cette determination dans Dieu même, qui veut que l'un meure plûtôt, & l'autre plus tard, ou bien il faut que cette cauſe ſoit dans l'homme même, & qu'elle conſiſte dans la force ou dans la foibleſſe de ſon corps, ou dans l'attention ou la négligence qu'il aporte à la conſervation de ſa vie & de ſa ſanté. Or quoi que l'on ne puiſſe pas nier l'extenſion de la providence de Dieu ſur toutes choſes, & par conſequent ſur la vie & ſur la mort des hommes ; d'autant plus qu'étant Chrétiens, & voulant être connus pour tels, il nous eſt encore moins permis d'ôter à Dieu

sa puissance & sa direction sur la fin de l'homme, & de vouloir donner de l'encens à l'idole que l'on se fait sous le nom de nature, au franc-arbitre, au destin, & à tous les autres êtres chimeriques qui signifient la même chose sous des noms differens. Et croïant aussi certainement que deux & trois font le nombre de cinq, & sçachant qu'à l'égard de Dieu & de sa prédestination la mort nous est inévitable, étant déterminée comme toutes les autres choses par raport au tems & à ses circonstances ; de maniere que personne ne peut la prevenir, l'empêcher, l'étendre, ou y rien changer en quelque façon que ce soit ; cela n'empêche pas que l'on ne dise hautement que la plûpart des hommes abregent leurs jours, & qu'ils vivroient plus long-tems, si Dieu leur avoit donné d'autres pensées pour avoir une conduite toute differente dans le cours de leur vie.

Car si les hommes vivoient honnêtement, la mort violente n'arriveroit jamais à tous ceux qui commettent des crimes qui doivent être réparez par la perte de la vie, & l'on n'en verroit aucuns perir par la main du Bourreau, se

tüer les uns les autres pour des querelles particulieres, ni faire perir leurs ennemis par l'aſſaſſinat ou par le poiſon. Quoi donc que toutes ces choſes ſoient ſoumiſes à la direction de Dieu, & que rien n'arrive contre ſa volonté, contre ſon ſçavoir, & contre ſes ordres, l'on peut néanmoins & l'on doit dire qu'une mort violente n'arriveroit point ſi la violence pouvoit être empêchée; puiſqu'un effet ne ſeroit point produit, la cauſe n'étant pas en état de le produire. Mais tout homme qui meurt d'une mort violente, meurt avant ſon tems à l'égard de certaines choſes, non point par raport au tems où il meurt; parce que ce tems exiſte veritablement, ni devant le tems où Dieu avoit fixé ſa mort; puiſque c'eſt dans ce tems-là même qu'elle arrive, ni avant le tems de ſa vieilleſſe, où il ſeroit parvenu, ſi la violence ou la maladie ne l'avoient fait mourir.

Comme donc l'homme ſeroit immortel & du côté de l'ame & de la part du corps ſi la violence, la maladie & la vieilleſſe ne le faiſoient mourir, & qu'il ne peut mourir que par l'un de ces trois moïens; il eſt vrai de dire que

puiſque la vieilleſſe & le grand nombre des années font mourir l'homme aprés le plus long-tems qu'il ait pû vivre, ceux qui meurent par violence & par maladie périſſent avant le tems. Or puiſque la vieilleſſe a auſſi ſes degrez, & qu'il y a peu d'hommes qui arrivent juſqu'à l'extreme vieilleſſe, que la plûpart ne parviennent pas même juſqu'à ſon commencement, & qu'il y en a quantité qui meurent par violence, par maladie en venant au monde & dans le ventre de leur mere ; il faut donc avoüer que s'il y en a quelques-uns qui vivent juſqu'à la derniere vieilleſſe, la plûpart n'y arrivant pas, meurent avant le tems qu'ils auroient pû vivre encore s'ils y étoient parvenus.

Mais il faut auſſi convenir que cette mort dans la plus extreme vieilleſſe arrive encore avant le tems ; parce que toute mort eſt hors du tems, puiſque le corps devoit toûjours vivre ſans incommodité, ſans douleur, ſans vieilleſſe, & ſans mourir. Et il a aſſez paru combien nos corps avoient de diſpoſition à toûjours vivre par la longueur de la vie des premiers hommes qui s'eſt étenduë juſqu'à pluſieurs centaines

d'années, Nôtre premier Pere aïant vécu 930. ans, Mathusalem encore un peu davantage, & pour ne pas faire une longue deduction de ce qui est déja raporté dans les anciennes Histoires, il y a eu une infinité d'hommes dont la longue vie a fait voir que nos corps ont été originairement formez, moins pour mourir que pour vivre toûjours.

Car de dire que l'on doit attribuer à un miracle la longue vie de ces premiers hommes, cela est sans aucune vrai-semblance, pour ne pas dire hors de raison. Il faut donc conclure qu'Adam aïant peché, la mort lui a été imposée comme un châtiment de sa desobéïssance; mais parce qu'il étoit d'une merveilleuse constitution, & que Dieu voulut bien avoir compassion de sa misere, au lieu de le conserver immortel, il lui donna seulement 930. ans de vie, & que ses décendans étant toûjours devenus de plus en plus mauvais, ils ont aussi toûjours avancé l'execution de l'Arrest de mort qui leur avoit été prononcé en sa personne, leurs grands pechez ne les aïant pas rendus dignes de vivre plus de 100. ans. En sorte que dés le tems de Moïse la vie de l'hom-

me étoit déja bornée à 60. & 80. ans & celle des plus robustes à 90.

Cependant cette fixation de la vie n'a pas été si précise, qu'il ne se soit trouvé dans chaque siecle quelques hommes qui ont vécu 100. & 200. ans, comme on peut le voir dans des Historiens tres-dignes de foi, & il ne faut pas croire que la vie des hommes devienne tous les jours de plus en plus courte; puisque depuis Moïse on n'y a pas remarqué de changement, & que les hommes ont vécu depuis pendant un tems égal dans toutes sortes de païs. Car on trouve encore par tout des gens d'une extrême vieillesse, & dans le siecle precedent avant que l'on bût de la bierre, comme un celebre Auteur d'Angleterre le raporte, il n'étoit pas rare de trouver des hommes qui passassent 100. ans.

De tout cela on doit conclure que bien que la mort soit un châtiment auquel nous sommes condamnez par un Arrest irrevocable, il n'est pas impossible d'obtenir quelque surseance à son execution, en présentant à nôtre souverain Juge une Requeste dans les formes, c'est-à dire en changeant la con-

duite de nôtre vie, & en nous éloignant de cette voïe de perdition dans laquelle tous les hommes s'engagent.

Que personne ne nous blâme aprés cela de la creance où nous sommes, qu'il n'est pas impossible d'étendre sa vie à un terme plus long que celui où s'étend d'ordinaire celle de la plûpart des hommes, & que l'on n'allegue pas pour soûtenir l'opinion contraire la fixation que Dieu a mise à la vie de tous tant que nous sommes ; car s'il étoit vrai qu'il fût impossible à qui que ce soit de mourir plûtôt ou plus tard de quelque maniere qu'il vécut, il s'ensuivroit de-là que le boire & le manger, les vêtemens & la nourriture, & tout ce qui sert à la vie & à la santé seroit inutile & superflu. C'est pourquoi un pauvre qui souffre le faim & la soif & toutes sortes d'incommoditez, n'en seroit point blessé, & sa vie n'en seroit point accourcie ; & si la vie & la mort dépendent uniquement de Dieu à l'exclusion de tous les autres moïens, l'on vivra & l'on mourra quand Dieu le jugera à propos.

Si donc quelqu'un tombe malade & qu'il soit accablé de douleurs & de fâ-

cheux ſymptomes, c'eſt dépenſer ſon argent inutilement de ſe ſervir des Medecins & des Chirurgiens; de ſorte que Dieu même aura creé inutilement & mal à propos les alimens & toutes les autres choſes utiles à la vie. Or ſi le boire, le manger, & même le ſommeil ſont ſi neceſſaires à la vie, que l'homme le plus robuſte meurt en peu de jours s'il eſt privé de ces ſecours, il faut donc que la vie ſoit entretenuë & qu'elle ſubſiſte par ces moïens; mais ſi le boire, le manger, le ſommeil, &c. entretiennent la vie, en ſorte que ſans ces choſes la vie ne puiſſe pas ſubſiſter long-tems, il s'enſuit & il eſt vrai de dire que ces mêmes choſes étant bien adminiſtrées prolongent la vie, & qu'elles l'abregent quand on en uſe mal.

Toutes ces propoſitions ſont ſi certaines, que l'on ne peut alleguer aucunes raiſons qui nous convainquent du contraire. Car ſi Dieu vouloit entretenir la vie ſans ſe ſervir d'aucun moïens, l'on doit avoüer que cela ne lui ſeroit pas impoſſible; mais puiſqu'il a ordonné pour cela differens moïens, il s'enſuit que la longueur ou la brieveté de la vie, de la ſanté ou de la maladie, ré-

ſultent du bon ou du mauvais uſage de ces moïens.

C'eſt pour cela que l'on voit tous les jours que la plûpart des hommes ſe détruiſent en peu de tems par leur gloutonnie, leur yvrognerie, & par tous leurs autres excez : ce qui fait qu'ils ne vivent pas la moitié de leurs jours ; & la vieilleſſe leur arrive comme un heritage de leurs peres qui ne leur permet pas de vivre plus long-tems. Outre que les fautes qu'ils commettent dans leur régime, font que d'année en année, ils s'affoibliſſent & ſe deſechent de plus en plus, juſqu'à ce qu'ils parviennent à un âge tout-à-fait décrepit.

CHAPITRE II.

Reſponſe à une objection.

QUAND on nous dit que pluſieurs perſonnes menant une vie fort déreglée, ne laiſſent pas de vivre aſſez long-tems & en aſſez bonne ſanté, l'on ne nous fait pas une objection fort difficile à réſoudre. Car premierement c'eſt un exemple entre mille & peut-être entre

dix milles ; & il eſt aſſez ſurprenant que les hommes pour authoriſer leurs déreglemens, aïent recours à quelques uns qui vivent ſans regle, ſans en être beaucoup bleſſez, & qu'ils prennent plaiſir à s'aveugler ſur le grand nombre de ceux qui abregent leurs jours par leurs excez, & par leurs débauches.

Auſſi faut il avoüer que ceux qui peuvent ſoutenir les plus grands excez ſans en être bleſſez, ont une force de conſtitution tout-à-fait extraordinaire, qui ne doit pas ſervir de regle pour le plus grand nombre, qui étant plus débiles ſeroient bien-tôt detruits en ſuivant le même train de vie. Mais ſi quelques uns de ceux qui vivent dans le déſordre ne laiſſent pas d'arriver à la vieilleſſe, combien vivroient ils plus long-tems & plus heureuſement, s'ils vivoient régulierement? Il eſt certain que ſi ces gens-là faiſoient tout ce qu'ils pourroient faire pour mênager leurs forces, l'experience finiroit bien-tôt la conteſtation; puiſqu'elle feroit voir qu'un homme fort & robuſte vivroit incomporablement plus long-tems en ſuivant la regle, qu'il ne fait en travaillant tous les jours ſans ceſſe & ſans relâche par les plus grands excez, à abreger ſa vie.

Enfin c'eſt une grande erreur de s'imaginer que l'on ne pourroit pas conſerver ſa vie plus long-tems ſi l'on connoiſſoit tous les moïens que l'on pourroit prendre pour y reuſſir, & ſi l'on en faiſoit un bon uſage ; puiſque l'on peut conſerver ou détruire en peu de tems, les plantes, les arbres, le bois, les pierres, & même ſes ſouliers & ſes habits, ſelon le ménagement que l'on veut avoir pour les conſerver ou pour les détruire.

Mais quelles precautions ne prennent pas les hommes, & de quelle induſtrie ne ſe ſervent ils pas pour préſerver certaines choſes de la corruption ? Ils ſçavent preſerver leurs maiſons qui ſont faites de bois & de pierre, des injures de l'air, de la pluïe, des inſectes, &c. leurs habits & leur peruques ſont renfermés avec ſoin pour les ſauver des atteintes de la pouſſiere, & de tout ce qui pourroit les endommager. Leur navires ſont conſervés pendant un long tems par la poix dont ils les enduiſent, & par le radoub qu'ils y font ; l'on conſerve la chair des animaux dont on veut ſe nourrir dans la ſaumure qu'on lui prépare. L'on empêche les inonda-

tions

tions des eaux, en construisant des di gues avec beaucoup de travail, d'apareil, & de depense. Les verriers ont grand soin de ne point trop mettre de soude en preparant leur matiere, de peur de lui donner trop de fragilité, & plusieurs cherchent encore le secret de la rendre dure & flexible. L'on ne néglige pas même l'embaumement des cadavres que l'on préserve par ce moïen de la corruption pendant des siecles entiers. Les hommes prennent tous ces soins pour la conservation de ces choses dont ils pourroient se passer, & la conservation de la vie qui est plus pretieuse que tous les autres biens ensemble, & plus fragile que le verre, est la seule chose qui ne les touche point, qui ne les peut occuper, & pour laquelle ils ne veulent pas avoir le moindre attachement; aïant la dessus assez d'indolence pour penser que l'on ne peut rien faire qui puisse la prolonger, & la rendre plus heureuse.

Que cet aveuglement est étrange! & que cette ignorance volontaire merite d'être punie severement! l'on veut vivre, & l'on apréhende la mort comme le monstre le plus horrible dont on puisse

être attaqué, & cependant l'on ne veut rien faire pour vivre, & sur ce faux préjugé que l'on ne peut abreger ni prolonger sa vie, l'on suit ses apetits & ses voluptez, & pour ne point entendre le remors de sa conscience, l'on rejette la faute sur Dieu, & sur sa prédestination.

CHAPITRE III.

L'ordre que l'on doit tenir pour conserver sa Vie & sa Santé.

A Nôtre égard Dieu nous faisant la grace d'en juger autrement, nous adorons avec un profond respect sa providence sur toutes choses, & sçachans que nôtre conscience nous engage à rechercher avec toute sorte de soins les moïens d'entretenir nôtre vie & nôtre santé, nous aprendrons dans la suite du qu'elle tems sera l'utilité que nous en pourrons tirer pour prolonger nôtre vie, & pendant que nous travaillerons à cette recherche, & à la pratique de ces moïens, nous nous croïons obligez de faire part à nôtre prochain de ce que nos reflexions nous ont suggeré de plus plausible là

deſſus; afin de l'encourager à perfectionner nos idées ; ou de l'engager en cas que nous errions, à nous decouvrir nos erreurs.

CHAPITRE IV.

Que l'on doit plûtôt ſuivre la raiſon que l'aveugle experience

IL s'agit donc de réfléchir ſur ces moiens ; & quoique l'on ne veuille pas nier que l'experience ne puiſſe beaucoup nous inſtruire dans cette recherche ; nous eſtimons cependant qu'il eſt encore plus ſeur de nous laiſſer conduire à la raiſon toutes les fois qu'elle ſera établie ſur de bons fondemens.

Puiſque nous avons fait voir ci-devant qu'il eſt nécſſaire pour la vie & pour la ſanté, que les tuïaux & les ſucs ſoient bien diſpoſés : c'eſt-à-dire que les premiers ſoient entiers, ouverts, & flexibles, & les ſeconds ſubtiles, chauds & coulans : Et comme l'on a auſſi démontré que toute maladie procede de la diviſion, dilaceration, obſtruction, & endurciſſement des tuïaux ; ou

de l'épaiſſeur, coagulation, & âcreté des ſucs & de la lenteur de leur circulation, il eſt aiſé de concevoir, & l'on ne peut même douter que toutes les choſes qui ſont capables de conſerver l'intégrité des conduits, leur ouverture, & leur flexibilité, & de maintenir les ſucs dans leur ſubtilité, diſſolution, douceur, & mouvement, ſont les veritables moïens de conſerver la vie & la ſanté.

Cela nous paroît ſi certain que nous ſommes perſuadez que ſi ces moïens nous étoient bien connus, & en même tems tout ce qui leur eſt contraire, le chemin ſeroit ouvert pour vivre éternellement dans une ſanté parfaite, ſans jamais pouvoir ſouffrir les atteintes de la mort, ſi ce n'eſt qu'étant nés de perſonnes mortelles, nos corps ſoient tellement diſpoſez dés le ventre de la mere, qu'il n'y ait aucun moïen capable faute de forces ſuffiſantes, & des autres choſes neceſſaires, de les exempter pour toûjours de toutes les maladies dont ils ſont ſuſceptibles, & finalement de la mort. Cependant il eſt tres certain que bien que nous naiſſions tres-foibles, ſi nous connoiſſions bien ces moïens, & que nous ſceuſſions l'art de

nous en bien ſervir, nous pourrions prolonger nôtre vie & nous maintenir en ſanté pendant une longue ſuite d'années.

CHAPITRE V.

De la Temperance comme premier moïen de conſerver & prolonger la vie & la ſanté.

ENTRE les moïens que l'on peut emploïer pour vivre long-tems, nous eſtimons qu'un des plus ſeurs & des plus efficaces eſt la temperance ou la moderation dans le boire & dans le manger, dans les exercices, & dans le travail. Cette vertu ou plûtôt l'effet qu'elle produit, peut également contribuer à conſerver la ſanté & à prolonger la vie : cependant il faut auſſi moderer la temperance & ne l'étendre jamais juſqu'au jeûne auſtere & à l'abſtinence la plus exacte, ſi ce n'eſt pendant la maladie.

Car ſi le boire & le manger ſont néceſſaires, il ne peut jamais être bon à un corps ſain de s'en abſtenir ; parce que comme il ſe fait une perte conti-

nuelle des sucs qui remplissent ses conduits, il faut aussi qu'ils soient continuellement réparez, ou bien il faut que le corps s'afoib'isse, & qu'il dimnuë : de même qu'un feu qui brule continuellement s'eteint en peu de tems si l'on n'a soin d'y mettre du nouveau bois à proportion de ce qu'il en consume.

De plus, le boire & le manger nous nuisent rarement, si tant est qu'ils nous nuisent par leur quantité. Car premierement, l'on ne peut pas se beaucoup surcharger avec de bons alimens & de bonnes liqueurs, à moins qu'ils n'aïent eux mêmes contracté quelque mauvaise qualité, laquelle seule peut nuire sans que l'on en prenne trop. Aussi l'excez particulierement des alimens, surcharge plus l'estomac que le corps ; puisque l'estomac a d'autant plus de besoin de sa vertu pour agir, qu'il a plus d'alimens à changer en chile. Mais dans un cas pareil, la faim tardera plus longtems à revenir, & par consequent l'on prendra d'autant moins d'alimens dans le repas suivant, que l'on en avoit trop pris dans le precedent, & cela étant l'on n'en aura pas trop pris pour toute la journée.

Mais le ſang & les autres ſucs de quelque maniere que l'on ſe ſurcharge ne paroiſſent pas être trop abondans, ou c'eſt du moins pour fort peu de tems ; parce que cette plenitude eſt facilement emportée dans un jour ou deux par la tranſpiration, par l'urine, & par les déjections ; ou ſi ces évacuations étoient diminuées ou ſuprimées, la maladie ne proviendroit point de la quantité des ſucs, mais de leur glutinoſité, âcreté, & de la lenteur de leur cours ; & par conſequent de l'obſtruction & de la diviſion des tuïaux.

L'intemperance n'eſt donc pas à proprement parler une faute nuiſible pour la vie & pour la ſanté. Mais lors que les alimens & la boiſſon ont une mauvaiſe qualité, ils ſont d'autant plus nuiſibles que l'on en prend une plus grande quantité ; puiſque la mauvaiſe qualité & le poiſon même ne ſont jamais nuiſibles que dans une certaine doſe & quantité : comme quelques goutes d'eau n'éteindront jamais un grand feu.

Emploïons donc la temperance dans les ſeules choſes qui ont une mauvaiſe qualité, c'eſt à dire qui ont une âcreté

occulte ou apparente. Mais dans les choses qui sont tout-à-fait bonnes cette temperance n'a point de lieu, parce qu'un homme qui joüit d'une parfaite santé, & qui a bon apetit ne peut pas se surcharger, en prenant de bons alimens & de bonnes liqueurs.

Car comment pouvoir se surcharger avec du pain que l'adition du sel & de la levure, rend encore plus agréable au goût, & plus capable dexciter l'apetit, ce qui fait que l'on en mange quelquefois plus qu'il n'est nécessaire. Il en est de même de la boisson : car si l'on boit de l'eau qui est l'unique boisson propre à apaiser la soif, il n'est pas possible de se remplir & d'en trop boire. Mais si l'on boit de la bierre, du vin, de l'eau de vie &c. l'on peut facilement se sur charger & en trop prendre ; & pour lors ce n'est point la quantité seule, mais la qualité qui nous est nuisible. De même que l'on ne peut pas faire mourir personne par la quantité seule du poison ; mais par la qualité. De maniere qu'un homme venant à mourir aprés avoir pris six grains d'arsenic, seroit aussi bien mort que s'il en avoit pris cent grains.

CHAP.

CHAPITRE VI.

De la Temperance dans le travail & dans l'exercice.

OR comme la temperance ne peut avoir lieu à proprement parler dans le boire & dans le manger, & que l'on ne doit pas garder de temperance à légard des mauvais alimens, & des mauvaises boissons; mais que pour bien faire il faut s'en abstenir absolument ; il y a pourtant beauconp d'avantage à garder de la moderation dans les exercices & dans le travail. Car si un homme travaille & s'exerce sans mesure, & s'il veille trop longtems, c'est une intemperance tres-nuisible à la vie, & à la santé, qui abrege l'une & détruit l'autre.

C'est donc ici que l'on doit garder la moderation & la temperance : car quoique le corps de l'homme soit fait pour le mouvement, il n'est pourtant pas fait pour la plûpart des exercices que les hommes ont inventez pour leur plaisir, & bien moins pour ces travaux si

penibles,que pour celui dont plusieurs sont obligez de s'occuper par nécessité.

En effet Adam n'avoit pas été crée pour la vanité de ces exercices que plusieurs prennent,à la danse,à la chasse, en sautant &c. & moins encore pour bécher la terre , la creuser , & pour travailler en mille manieres comme font plusieurs. Il se tenoit debout , pouvoit marcher , & se mouvoir ; mais il n'avoit pas été mis dans le Paradis de délices pour y vivre comme font à present la plûpart des hommes. Et par consequent nous devons conclure que les exercices & le travail qui sont aujourd'huy si communs, sont pour la plûpart les suites du desordre dans lequel le monde & les choses humaines se trouvent. Or puisque tous ces dereglemens sont arrivez par le peché , il faut qu'il soit vrai que les exercices ordinaires & le travail qui en resultent sont nuisibles à la santé & à la vie.

Quoi donc qu'il soit vrai que l'exercice & le travail puissent être salutaires , on doit cependant garder en cela une certaine mesure ; parce que les grands mouvemens des muscles dans les grands & violens exercices causent la

dissipation de quantité de sucs les plus subtils par la transpiration & par la sueur, & ces sucs n'étant pas réparez par les alimens & par la boisson avec assez de promptitude ; ils deviennent épais & lents ; & bien que l'on soit d'une bonne & forte constitution, on ne laisse pas de tomber malade ; en sorte que l'experience m'a souvent apris que les païsans, les mariniers, & tous ceux qui font de rudes travaux, sont sujets à des symptomes qui n'arrivent point à d'autres, ou qui du moins ne leur arrivent jamais si grands & si violens. Et ceci est si veritable que l'on prie ceux qui ne le croient pas de suspendre un peu leur jugement, jusqu'à ce qu'ils aïent réflechi à la difference qu'il y a de ces malheureux étant malades par raport à ce qu'ils sont en parfaite santé, & l'on verra que le travail excessif est la cause d'un grand nombre d'incommoditez ; & comme le travail est penible par lui même ; puisque l'homme n'y a été assujéti qu'en punition de son peché, il n'y a personne qui ne tache de s'en exempter quand la necessité ne l'y engage pas indispensablement.

De plus, parce que le travail eſt onereux à l'homme, auquel il cauſe de la laſſitude, les hommes ſont prés que tous enclins à la pareſſe & au divertiſſement; & lors qu'ils ſont obligez de travailler, ils n'ont point plus de joïe que de pouvoir s'en diſpenſer. Or qui ne ſçait pas, ou qui eſt ce plûtôt qui ne la pas quelquefois éprouvé que le plus fort homme aprés avoir travaillé un jour entier eſt las & fatigué conſiderablement ? d'où il eſt aiſé de conclure que le travail altere le corps d'autant plus & plûtôt, qu'il eſt plus penible & qu'il dure plus long-tems; & quoi que l'habitude rende le travail plus ſuportable principalement à ceux qui ſont d'une bonne conſtution, comme le vin d'abſynthe devient ſuportable aprés un long uſage, cependant la laſſitude journaliere qu'aporte le travail eſt d'autant plus contraire à la vie & à la ſanté que le travail eſt penible & durable; parce qu'il cauſe la diſſipation des ſucs les plus ſubtils, & qu'il rend ceux qui reſtent plus épais, & partant plus diſpoſez à produire le ſcorbut; qui eſt la racine de toutes les maladies. Et bien que la laſſitude qui en réſulte ſoit en quelque façon chaſſée

par le ſommeil, & par les alimens, il arrive neanmoins qu'aprés quelque tems les ſucs aïant été frequemment épaiſſis par le travail, & frèquemment atténuez par le ſommeil & par la nourriture, reſtent enfin dans un dégré d'épaiſſeur qui donne lieu à differentes maladies, à des douleurs conſiderables principalement aux pieds & aux mains, & à tous les ſymptomes qui ne ſont ignorez que de ceux qui ne ſe donnent pas la peine d'y faire la moindre attention.

Or les ſucs ne deviennent pas ſeulement épais par le travail, mais ils aquierent auſſi de l'âcreté; parce que pendant le travail, toutes les liqueurs qui circulent dans le corps, ſont tellement ſecouées, muës, & agitées, en tout ſens, que leurs particules & principalement celles qui ont déja quelque acreté, s'aiguiſent d'autant plus facilement que les parties balſamiques ſe diſſipent, comme nous voions que le vin, la bierre, & quantité d'autres liqueurs deviennent âcres & acides par le mouvement de leurs particules que l'on nomme fermentation.

De cette maniere le travail rend nos ſucs âcres & acides : ce qui eſt un éfet

du mouvement confus & rapide de leurs particules les unes à l'égard des autres, & ce mouvement leur arrive sans qu'ils soient en fermentation, comme le vin, la bierre, &c. c'est pour cela que le travail excite l'apetit, & que ceux qui travaillent beaucoup mangent plus qu'ils ne feroient s'ils restoient en repos.

Un travail long & penible est le veritable chemin qui nous conduit à la maladie & à la mort. Et parce que les maladies & la mort sont les chatimens par lesquels l'homme est puni de ses iniquitez, il a falu qu'il ait été assujeti au travail qui cause la lassitude, laquelle est une disposition à la maladie, & qui par consequent fait une partie de ce chatiment. Or cette petite indisposition qui est souvent guerie par le sommeil, par le repos, & par la nourriture, nous conduit aussi fort souvent à une plus grande maladie, & quelquefois même à la mort.

Mais quoique la necessité n'engage à aucun rude travail bien des gens que leurs richesses semblent mettre dans le même état ou étoit Adam avant d'être chassé du Paradis, ils ne laissent pas de s'apliquer pour l'ordinaire à d'autres

travaux aussi nuisibles, & qui le sont peut-être encore plus que celui des ouvriers. Car l'attache qu'ils ont à satisfaire leurs desirs dereglez leur fait faire des exercices qui leur sont souvent plus prejudiciables que le travail ordinaire.

Car bien que ces gens-là ne soient pas obligez de travailler pour gaigner leur vie, ils s'adonnent à la danse, à la paume, à faire des armes, à voïager; & quand ces exercices ne sont pas moderés, ils ne laissent pas de dissiper les sucs, & de les rendre âcres & épais; parce que ces exercices sont accomplis par les mouvemens des mêmes muscles qui agissent dans les autres travaux. Et quoi que ces exercices se fassent pour le plaisir, & que ces gens-là s'y trouvent excitez & comme engagez par leur vanité, ils ne laissent pas étant continuez pendant un espace de tems d'affoiblir leurs forces, de leur causer des lassitudes, & de les faire tomber dans la maladie.

Et pour ne pas trop insister présentement, sur les suites fâcheuses de ces vains plaisirs, que tant d'hommes cherchent avec autant d'empressement que s'ils leurs étoient fort utiles, je ne dirai

point que les chutes qu'ils font dans ces divertissemens, vont quelquefois jusqu'à les estropier par des fractures & des dislocations ausquelles il n'est pas toûjours facile de remedier si parfaitement, que plusieurs n'éffuient à l'occasion de ces blessures une vieillesse anticipée,& ne meurent avant le tems.

Celui donc qui aime sa vie & sa santé & qui desire de se-la conserver longtems, doit se dispenser autant qu'il peut, de tous ces exercices penibles, & de tous ces amusemens vains & inutiles. Il doit s'éfforcer de tout son pouvoir de se rendre ici bas semblable à son pere Adam, qui étoit un seigneur libre, & qui avoit été placé dans un jardin lequel étoit pourveû de toutes les choses qui lui étoient nécessaires pour apaiser sa faim, & sa soif, sans être engagé au travail, étant d'ailleurs trop sage pour s'occuper des vains plaisirs qui amusent la plûpart des hommes, & n'étant apliqué qu'à connoître son Créateur & sa puissance infinie dans la production de tous les ouvrages qui font éclater sa grandeur & sa magnificence.

CHAPITRE VII.

Du Sommeil.

OUTRE la lassitude que l'exercice & le travail causent à l'homme, ils lui donnent encore une propension pour le sommeil qu'il a beaucoup de peine à surmonter, & ce penchant est le remede le plus seur & le plus efficace pour le guerir en peu de tems de cette petite indisposition qui succede nécessairement aux grands travaux & aux violens exercices. Il faut sur ce principe que ceux qui aspirent à vivre long-tems & à joüir d'une santé inalterable, aïent une aplication égale à se moderer sur le travail & sur les veilles ; parce que la veille n'est autre chose qu'un certain état d'exercice & de travail, en sorte que tout le mal qui peut résulter des exercices immoderez & des travaux penibles, sera encore beaucoup plus grand si l'on y joint les longues veilles ; parce que le travail & l'exercice se font d'autant plus long-tems, & qu'un exercice moins long & plus moderé se fait plus

facilement & cause à nôtre corps moins de préjudice.

Car le sommeil étant un remede établi pour guerir la lassitude qui est causée par le mouvement, il n'est jamais bon de nous en priver quand nous nous sentons disposez à le prendre & à le goûter. Ce qui est si vrai qu'il n'y a point d'homme quelque robuste qu'il soit, lequel aprés avoir veillé une seule nuit, se trouve aussi bien disposé qu'il le seroit s'il avoit dormi à son ordinaire, & quoique l'on puisse retarder son sommeil de quelques heures, & dormir ensuite, cela ne laisse pas d'être nuisible à la vie & à la santé : Car lors qu'un homme est las, & que se sentant incliné au répos & au sommeil, il s'empêche de dormir, la lassitude devient encore plus grande; & les sucs qui étoient déja diminuez, & qui s'étoient rendus êpais, âcres, & lents, le deviennent encore d'avantage. Or quoique l'on puisse se réposer & dormir dans la suite, & par là se rétablir en quelque maniere, il reste cependant pour l'ordinaire une impression aux sucs, c'est à dire que leur disete, leur âcreté & la lenteur de leur cours, n'ont pas été entierement détruites, & il en reste toûjours une lege-

re diſpoſition au ſcorbut laquelle étant augmentée par des veilles plus conſiderables, cauſe enfin la maladie & la mort.

L'on doit donc pour vivre long-tems, ne manger que de bons alimens & boire de bonnes liqueurs, ſans craindre pour cela de tomber dans l'excés & dans l'intemperance. Enſuite il faut éviter le travail penible, ſe moderer dans ſes exercices, prendre beaucoup de repos, ne veiller jamais, dormir toutes les fois que l'on s'y ſent porté d'inclination, & dormir auſſi long tems que l'on ne trouve pas de plaiſir à s'eveiller de ſoi même, & juſqu'à ce que l'on ſente ſon corps tout-à-fait diſpoſé au mouvement, comme l'eſt une horloge que l'on a montée. Car par le travail, les exercices, & les veilles, les cordes de nos organes ſe détendent & ſe démontent; au lieu que le ſommeil les tend & les monte comme elles étoient au paravant.

Il faut ſeulement bien prendre garde ſi nôtre ſommeil eſt ſain ou maladif, ce qu'il eſt aiſé de connoître à trois marques, premierement un ſommeil eſt ſain s'il eſt court, & qu'il finiſſe en 4. 5. 6. 7. & 8. heures ſelon les divers tempe-

ramens du corps. Deuxiémement le ſommeil eſt ſain, lors qu'il n'eſt point trop profond ni trop ferme & que l'on ſe ſouvient aprés ſon réveil des choſes auſquelles on a rêvé. Troiſiémement le ſommeil eſt ſain & ſalubre, lors qu'à ſon réveil l'on ſe trouve bien diſpoſé au mouvement, ſans peſanteur de tête, ſans laſſi u le, & ſans avoir envie de dormir d'avantage.

CHAPITRE VIII.

De l'abſtinence des mauvais alimens & des mauvaiſes liqueurs, conſiderée comme un ſecond moïen pour prévenir les maladies.

APRE'S la temperance telle que nous l'avons ci-devant expliquée, l'abſtinence eſt le ſecond moïen pour prolonger la vie & conſerver la ſanté ; de maniere qu'il eſt impoſſible de joüir d'une ſanté parfaite & de vivre longtems, ſi l'on ne s'abſtient abſolument preſque de toutes les choſes qui ſont dans l'uſage familier de la plûpart des hommes, leſquelles alterent leur ſanté & abregent leur vie.

Il ne faut point se moderer sur les choses qui ne doivent point servir de nourriture, ou apaiser la soif, ni se contenter d'en prendre peu ou rarement. Mais pour mieux faire, il faut s'en priver pour toûjours, & n'en faire aucun usage. Cette abstinence est si essentielle, que l'on ne peut sans elle vivre longtems en bonne santé, & l'omission que l'on en fait, est une des causes des plus considerables & des plus communes de la plûpart des maladies, & de la brieveté de la vie d'une infinité de personnes qui n'y font aucune attention.

Apliquons donc ici cet axiome si commun, *Quiete & abstinentia multi morbi curantur.* Car il est certain que par le repos qui consiste en peu de mouvement, & par le sommeil qui est une suite & une augmentation du repos, joints avec l'abstinence, nôtre santé est heureusement conservée & nôtre vie prolongée.

Mais par l'abstinence il ne faut pas entendre le jeûne immoderé qui consiste à priver le corps pour un tems de la nourriture qui lui est nécessaire; ce qui ne peut jamais être convenable à qui que ce soit qui joüisse d'une santé par-

faite ; un homme qui eſt en ſanté perd tous les jours quantité de ſucs par l'inſenſible tranſpiration, la ſueur, l'urine & les déjections : or puiſque le boire & le manger ſont établis pour réparer cette perte, a quoi pourroit ſervir le jeûne qu'à augmenter de plus en plus la diſete qui commence déja à ſe faire ſentir à tout le corps. Mais l'abſtinence de ce qui n'eſt pas propre à rétablir & augmenter les bons ſucs ne peut être que tres-neceſſaire. Car comme tout homme raiſonable doit s'empêcher de prendre du poiſon, il faut auſſi que quiconque veut prolonger ſa vie & conſerver ſa ſanté, s'abſtienne des choſes qui ſont nuiſibles à l'une & à l'autre.

Perſonne ſans doute ne diſconviendra de l'utilité du conſeil que nous donnons là deſſus ; mais la difficulté de ſon execution procedera premierement de nos deſirs déreglez qui nous donnent du penchant pour les choſes qui nous ſont les plus nuiſibles, & la coûtume eſt encore un tiran qui nous entraîne & qui nous engage ſouvent malgré nous à uſer des choſes que nous ſçavons bien ne nous être pas profitables. Ce qui fait qu'une infinité de

gens qui ſçavent bien ce qu'ils devroient faire ou éviter pour ſe maintenir en ſanté ne laiſſent pas de vivre toûjours de la même façon; parce qu'ils y ſont acoûtumez.

Il faut auſſi convenir que l'on ignore encore le prejudice que beaucoup de choſes qui ſont dans l'uſage le plus commun, peuvent aporter à la ſanté, d'autant plus que tous les corps n'étant pas diſpoſez de la même manie e, ce qui convient à l'un eſt nuiſible à l'autre. Nous n'avons donc pas formé un petit projet, de vouloir aprendre non pas en general à toutes ſortes de perſonnes, mais à chacune en particulier ce qui eſt bon ou mauvais pour leur ſanté dans l'uſage commun du boire & du manger; & c'eſt ſur ce point ſi important que perſonne ne nous a encore ſervi de guide. Il faut donc abandonner la charruë, où il faut rompre la glace & fraïer la route; puiſque tout ce que l'on a dit juſqu'à preſent ſur le bon ou le mauvais uſage des alimens, a été dit en general, & ſi nous nentrions un peu dans le détail il arriveroit à ceux de nos Lecteurs qui voudroient regler leur regime particulier ſur nos idées generales, ce

qu'il arriveroit à quantité d'auditeurs, auſquels un Predicateur enſeigneroit en general qu'il faut ſervir Dieu, aimer ſon prochain, vivre honneſtement, eviter le mal, faire le bien &c. qui ſont de fort bons préceptes ; mais qui ſeroient ſans aucun fruit, & dont la pratique ſeroit impoſſible, à moins que le Prédicateur ne leur explique dans le détail, ce que c'eſt que ſervir Dieu ; en quoi conſiſte l'amour du prochain ; ce qu'il faut faire pour vivre honneſtement ; & comment il faut ſe comporter pour éviter le mal & faire le bien : ou il faudroit que tous ces auditeurs euſſent aſſez de lumieres & de diſcernement pour pouvoir faire une juſte aplication de ces preceptes generaux à leurs actions particulieres : c'eſt à dire qu'il faudroit que tous ces auditeurs fuſſent autant & plus éclairez que le Prédicateur même.

Nos auteurs nous diſent que l'on peut ſe méprendre dans l'uſage du boire & du manger en trois manieres, *in quantitate, in qualitate, & modo ſumendi*, c'eſt à dire ou pour en prendre trop ; ou pour en prendre qui aïent des qualitez nuiſibles ; ou en les prenant d'une

maniere qui n'eſt pas convenable. Nous avons fait voir que l'on ne peut trop prendre de bons alimens, quand la faim & la ſoif qui procedent de la ſanté, nous preſſent de les ſatisfaire. Ce n'eſt donc que ſur la qualité des alimens, & ſur la maniere d'en uſer, que nous ſommes engagez à donner des régles.

Tout ce qu'il y a de gens eſtiment pour lordinaire que les alimens ſont bons, quand ils ſont agréables à leur goût, qu'ils ont coûtume d'en uſer, & qu'ils ne leur cauſent d'abord aucune incommodité. De ſorte que ſi l'on vient à leur dire que quelqu'un de ces alimens eſt mal ſain, ils répondent auſſitôt qu'ils le trouvent bon, & qu'ils n'en ſont point incommodez. Et le plus ſouvent toutes les raiſons qu'on leur allegue & toutes les preuves dont on ſe ſert pour les perſuader du contraire, n'ont pas plus d'éfet que ſi elles étoient dites à des ſourds, & que ſi la raiſon ne devoit pas être écoûtée ſur cet article. Mais qui eſt ce qui ne s'aperçoit pas que la bonté d'un aliment eſt mal établie en diſant ſimplement qu'on le trouve d'un bon goût, que l'on y eſt

acoûtumé, & qu'il ne fait point de mal? C'eſt cependant le raiſonnement de la plûpart des hommes, & il y en a tres-peu qui parlent autrement & qui ne donnent aveuglement dans une erreur ſi groſſiere.

Il eſt vrai que ſi nôtre goût n'étoit pas dépravé, il devroit nous ſervir de guide pour nous conduire dans cet uſage : mais étant alteré d'une infinité de manieres depuis la premiere jeûneſſe, il eſt tres-dangereux de confier à un pilote ſi prévenu le gouvernail du vaiſſeau de la vie, à moins que nous ne voulions bien que la tempête de nos deſirs, & le flux impetueux de nos mauvaiſes habitudes, le jettent avec une violence capable de le briſer en mille pieces contre l'écüeil des maladies, ou le précipitent miſerablement dans une mer ſans fond qui eſt la mort.



CHAPITRE IX.

Comment on pourra sçavoir ce que c'est que la bonne nourriture.

MAis si faisant abstraction du goût, des autres sens & de la coûtume, l'on demande comment on pourra sçavoir quelles boissons ou quels alimens sont bons ou mauvais ; c'est encore un chemin que nous devons enfiler sans qu'il soit battu. Il semble pourtant que nous pourrons heureusement le parcourir en nous y conduisant de la maniere qui suit.

Nous avons fait voir briévement dans la premiere partie de ce traité, que l'on doit boire & manger pour rétablir les sucs qui se sont perdus ; & que la bouche, les dents, la langue, le gosier, l'estomac, les intestins, & beaucoup d'autres organes ont été formez pour servir à la nourriture, d'où il suit premierement que tout ce qui est sans suc, & qui ne peut être changé en suc, n'est point propre à nourrir ; & puisque tous nos sucs ne peuvent être reparez que

par une liqueur laiteuſe tirée des alimens, que l'on nomme du chile & qui doit devenir telle dans l'eſtomac, il eſt évident que tout ce qui n'eſt pas du chile, ou qui ne peut pas devenir tel dans l'eſtomac, n'eſt pas propre à nous nourrir; C'eſt pour cette raiſon que le bois, les pierres, les metaux, le ſable &c. ne peuvent pas nous ſervir de nourriture, parce qu'ils ne contiennent point de chile, & qu'ils ne peuvent pas y être changez; & pour cela ces choſes doivent nous être des poiſons ou des remedes; puiſque tout ce qu'il y a dans l'univers, doit être par raport à nôtre corps, ou propre à nôtre nourriture ou un poiſon, ou un medicament. Les choſes qui ſont du premier rang entertinnent la vie & la ſanté. Celles qui ſont du ſecond rang nous font mourir ou nous rendent malades, plus ſondainement ou plus lentement; & les dernieres retabliſſent la ſanté quand on l'a perduë.

CHAPITRE X.

Quatre ſignes pour connoître la bonne nourriture.

LA premiere marque qu'une choſe ne peut pas nous ſervir d'aliment, c'eſt l'impoſſibilité de la mâcher avec les dents, ou l'extrême difficulté que l'on auroit à le faire. Le ſecond ſigne eſt que la même choſe n'a point de ſuc ; & le troiſiéme eſt qu'elle ne peut être diſſoute par le vinaigre. Car premierement ce que les dents ne peuvent briſer, ou du moins qu'elles ne peuvent briſer qu'avec beaucoup de peine ; comment ſera-t-il diviſé dans l'eſtomac ? & ce qui eſt ſans ſuc, comment pourra t-il en fournir ? Car quoi que l'on puiſſe diſſoudre dans les liqueurs âcres, le bois, les pierres, & même le metal, & ainſi le changer en ſuc, il ne ſe fait pas par cette diſſolution une augmentation du ſuc, parce que l'on ne fait autre choſe par la diſſolution que rompre & diviſer les corps durs en menuës parties. Mais quoique ces petites parties ſoient mê-

lées avec la liqueur, & qu'elles flotent dedans, le ſuc n'eſt point augmenté, & quoique l'eſtomac par ſon ſuc âcre puiſſe diſſoudre certains corps ſecs & durs qui n'auroient pas pû être mâchez par les dents, tout cela ne contribuëroit en rien au rétabliſſement de nos ſucs qui ſe ſont diſſipez, parce que ces choſes ne ſont point effectivement des ſucs. Mais en troiſiéme lieu, ce qui ne peut pas être diſſous dans le vinaigre ni par la chaleur, ne peut pas être digeré ni changé en chile ; parce que le ſuc de l'eſtomac dans la ſanté ſi âcre ſoit-il, ne l'eſt jamais plus que le vinaigre ; en ſorte que tout ce que le vinaigre ne peut pas diſſoudre, ne peut pas auſſi ſervir à la chilification, ni par conſequent à la nourriture.

Ajoûtons ici un quatriéme ſigne aux trois précédens, ſçavoir, que tout ce qui peut ſervir à la nourriture doit être preſque inſipide. Bien que cette propoſition paroiſſe ſinguliere, elle eſt neanmoins, ſi l'on y penſe bien, tres-veritable ; puiſque tous nos ſucs excepté trois, un dans l'eſtomac, & deux dans les inteſtins ſont preſque inſipides, & qu'ils ſont tous entretenus & reparez

par le chile. Or le chile n'eſt-il pas preſque inſipide ? & c'eſt pour cela que le ſel, l'acide, le ſucre, le haut goût des épiceries, &c. ne ſervent point à proprement parler de nourriture. Car qui pourroit vivre en ſanté ſeulement avec du ſel, de l'acide & des épiceries? perſonne ſans doute. Et ſi l'on m'objecte que l'on ſe ſert journellement de ces choſes ſans que la vie & la ſanté s'en trouvent bleſſées; je réponds que cela eſt veritable; parce que l'on mêle ces choſes en petite quantité avec d'autres choſes inſipides & nourriſſantes, & il nous ſeroit aiſé de prouver que ces choſes-là ſont nuiſibles ou qu'elles ſont ſeulement des remedes pour aider l'eſtomac dans la fabrique & dans la diſtribution du chile; parce que la plûpart des hommes faiſant de trop grands travaux & prenant trop d'exercice, ne peuvent pas ſi-tôt changer les bons alimens dans un chile ſubtil & loüable, à moins qu'ils n'avancent la chilification avec le ſel, l'acide, &c. outre qu'etant le plus ſouvent incommodés du ſcorbut par bien des cauſes, leur eſtomac eſt chargé de viſcoſitez, & ſon diſſolvant étant énervé, tous les autres ſucs trop

lents & trop grossiers, & toutes les parties trop affoiblies pour former du chile des choses insipides, & pour le distribuer pat tout avec beauconp de vitesse, ils ont été obligez de mêler de tems en tems avec les alimens, le sel, l'acide, le sucre, les épiceries, &c. & en ont inventé des preparations pour satisfaire le goût, & les aider dans leurs maladies habituelles.

C'est pour la même raison qu'ils se sont accoûtumez à boire du vin, qu'ils ont changé l'eau en bierre, & qu'ils ont inventé l'assaisonnement de leurs alimens, qu'ils ont usé de l'eau de vie, & de quantité d'autres liqueurs distilées, pour flater leur goût & pour leur servir quelquefois de remede. Or bien que toutes ces choses puissent avoir quelque utilité, cela n'empêche pas que l'on ne pose pour regle que ce que l'on prend pour se nourir doit être presque insipide, & avoir les trois caracteres que nous avons marquez précédemment, de pouvoir être réduit en pâte par la mastication, d'être succulens, & de pouvoir être dissous par un acide qui ne soit pas plus fort que celui du vinaigre.

Il femble maintenant que nous aïons tiré le rideau pour faire une exacte reprefentation des bons & des mauvais alimens. Et comme avant que l'on represente une piece, il paroît fur le theatre quelques pantomimes qui font des fauts & des poftures grotefques en attendant que les veritables Acteurs commencent, nous pouvons comparer à ces gens-là les quatre facultez, fçavoir, la fechereffe, l'humidité, la chaleur, la froideur, & toutes leurs dépendances. A nôtre égard joüons nous-même la veritable comedie.

CHAPITRE XI.

Des Alimens en particulier.

L'On trouve dans le boire & dans le manger la veritable nourriture qui eft propre à reparer les fucs qui fe font perdus. Les hommes ont choifi pour leurs alimens quelques Animaux & quelques Plantes. Entre les Animaux il y en a qui marchent, d'autres qui volent, & d'autres qui nagent. Entre ceux qui marchent fur la terre, les

uns ſont aprivoiſez comme les bœufs, les vaches, les veaux, les porcs, les moutons, &c. les autres ſont ſauvages, comme les lievres, les lapins, les cerfs, les ſangliers, &c. entre les oiſeaux il y en a de domeſtiques, comme les coqs, les poules, les chapons, les oyes, &c. & les ſauvages ſont les pigeons, les becaces, les perdrix, les alloüetes, &c. entre ceux qui vivent dans les eaux que l'on nomme poiſſons d'un nom general, il s'en trouve dans les étangs, dans les rivieres, & dans la mer, comme les eſturgeons, les gougeons, les écreviſſes, les carpes, les tanches, les brochets, les anguilles, les harancs, les limandes, les carelets, les ſolles, les ſaumons, les merlans, les vives, &c.

Parmi les Plantes, il y a le bled, les legumes, les herbes potageres, des racines, & des fruits de pluſieurs ſortes. De plus, il y a du bled de pluſieurs eſpeces, la meilleure & la plus eſtimée eſt le froment, enſuite le ſeigle, puis l'orge, l'avoine, le ris. Parmi les legumes il y a les pois, les feves, les lentilles, &c. entre les herbes potageres, ſont l'oſeille, la laituë, le pourpier, les épinars, les choux, les por-

reaux, &c. entre les racines, font les naveaux, les betraves, les carrotes, &c. enfin, entre les fruits font les pommes & les poires de differentes efpeces, les concombres, les melons, les figues, les chataignes, les noix. Et parmi les fruits acides font les grofeilles, les fraifes, les framboifes, les meures, les prunes, les pêches, les cerifes, les nefles, les coins, les citrons, les oranges, &c.

CHAPITRE XII.

De la chair des Animaux & de leurs parties qui fervent à la nourriture en particulier.

L'On peut douter avec beaucoup de raifon fi toutes les chofes dont nous venons de parler, font veritablement capables de nous nourrir. Mais puifqu'elles peuvent être divifées par la maftication, que les tuïaux qui les compofent font pleins de fuc, & qu'elles ont beaucoup d'analogie avec nos corps, aïant une ftructure toute femblable, puifqu'elles font prefque infipi-

des, & qu'elles peuvent être diſſoutes par le vinaigre, il ne faut pas douter qu'elles ne puiſſent être des alimens en tout ou en partie. Mais entre tous les autres alimens, il faut convenir que le bled, la viande, quelques plantes, les œufs, le lait, le beure, qui eſt formé du lait de certains animaux, ſont les meilleurs.

Le bled nous fournit le pain qui eſt le meilleur aliment dont les hommes puiſſent ſe nourrir. La viande doit tenir le ſecond rang par le raport qu'elle a avec nôtre ſubſtance, auſſi eſt-il dit en commun proverbe, que la chair nourrit la chair. Mais parce que tous les animaux auſſi-bien que l'homme ſont engendrez d'un œuf, les œufs ne peuvent point être une mauvaiſe nourriture. Enfin, puiſque nôtre nourriture ſe fait par la liqueur laiteuſe que l'on apelle du chile, que tous les alimens ſe changent dans l'eſtomac en cette liqueur chileuſe, que la plûpart des animaux nourriſſent leurs petits avec du lait, auſſi bien avant qu'aprés la naiſſance, & que l'enfant a cela de commun avec les autres animaux, puiſqu'étant enfermé dans le ventre de ſa me-

re, & pendant un certain tems aprés sa naissance il est nourri par le lait, comment le lait pourroit-il être une mauvaise nourriture ?

Car quoique le lait soit préparé pour les enfans qui n'ont pas encore de dents, il est pourtant vrai de dire que le lait n'est pas moins bon pour les hommes dans un âge plus avancé lorsqu'ils sont en état de prendre des alimens plus solides, & d'en fabriquer eux-mêmes un lait & un chile, puisque c'est avancer l'ouvrage de la nourriture laiteuse, en se servant du lait déja preparé, au lieu d'en preparer soi-même dans son estomac où les alimens sont changez dans une liqueur laiteuse ou chileuse.

Disons donc que dans le pain, dans la viande, dans les œufs, & dans le lait, l'homme peut trouver avec abondance & avec facilité, toute la nourriture qui lui est necessaire pour maintenir sa vie & sa santé, pourvû qu'il ait en même-tems de bonne eau pour sa boisson, parce que bien que ces alimens aïent beaucoup de suc, ils n'en ont pourtant pas autant qu'il en faut, tant pour être convertis en chile, que pour le rétablissement des liqueurs. Car le

lait même quoique plus humide que le pain, la viande & les œufs, n'eſt pas cependant aſſez ſucculent pour l'homme, ſi l'on n'y joint encore de l'eau.

Il eſt vrai qu'il l'eſt aſſez pour un jeune enfant, lequel ne faiſant encore aucun travail ni exercice, & ne faiſant pas auſſi une tranſpiration ſi abondante, peut ſe paſſer du lait ſeul, pour ſon aliment & pour ſa boiſſon. Cependant l'on pourroit auſſi ſoit pour le changement, ſoit par neceſſité en certains tems, en certains lieux, dans la diſette du bled, de la viande & des œufs, uſer de quelques-unes des racines dont nous avons parlé, des herbes potageres, & de quelques fruits; & comme le lait eſt plein d'huile, l'invention de le former en beure eſt quelque choſe de fort utile; mais le lait de beure, le petit lait & le fromage qui reſtent aprés la ſeparation du beure, ne ſont pas d'un ſi bon uſage, bien qu'ils puiſſent fournir encore quelque nourriture; & c'eſt fort à propos qu'en mangeant du fromage l'on mange du pain en même-tems. Car l'on peut experimenter combien il y a peu de nourriture en toutes ces choſes lorſqu'on les mange

ſeules ſans y joindre le pain ni la viande, au lieu que l'on peut toûjours vivre en ſanté en mangeant du pain & bûvant de l'eau, ou en prenant du lait avec de l'eau, ou en mangeant du pain & de la viande & bûvant de l'eau ; & il eſt certain que l'on devient ſouvent malade quand on a mangé trop de beurre, de fromage, de petit lait & de lait de beurre, ſeuls ou avec d'autres alimens. Mais perſonne ne ſe trouve mal pour trop manger de pain, de viande, d'œufs, de lait, avec la ſimple boiſſon de l'eau, quand on joüit d'une ſanté parfaite.

Car quelle raiſon & quelle experience nous enſeigne qu'aucun homme ſoit devenu malade pour avoir mangé de bon pain, de bonne viande, des œufs frais & du lait. Il eſt vrai que l'on trouve des gens qui le diſent, & particulierement des trois derniers. Mais ſi l'on y reflechit avec attention, ce n'eſt point à l'uſage de toutes ces choſes qu'il faut attribuer la cauſe de leurs maladies ; mais à d'autres fautes qu'ils ont faites en même tems dans leur regime, comme il ſeroit aiſé de le démontrer, ſi c'étoit ici le lieu de nous étendre davantage ſur cette matiere.

CHAPITRE XIII.

Du Poisson.

POUR ce qui est du poisson, bien que l'on ne puisse pas l'exclure du nombre des alimens, il est pourtant vrai qu'il nourrit beaucoup moins que le pain, la viande, les œufs & le lait, outre qu'il ne peut être pris sans danger, & qu'il est en cela semblable au beure, au fromage & au lait de beure.

Car 1°. tout le poisson est gluant, & ne donne qu'un suc visqueux, qui est toûjours plus lent que celui qui est fourni par le pain, la viande, les œufs & le lait, & par consequent si l'on ne joüit pas d'une santé parfaite, & que l'on ne mange le poisson avec le pain, & avec des assaisonnemens qui servent de remedes, & si l'on n'augmente la circulation du sang & des sucs par le travail & par les exercices, sans cela, dis-je, le poisson est tres-mal sain, & & une des causes les plus évidentes du scorbut & de toutes les maladies qu'il traîne à sa suite, ce qui est si vrai que

dans les païs où il y a beaucoup de poiſſon, & où l'on en mange ſouvent, le ſcorbut eſt auſſi plus familier. Ce qui fait que l'on regarde le ſcorbut comme une maladie du climat, que l'on devroit plûtôt imputer à l'uſage du poiſſon.

Mais on ne manquera pas de nous objecter qu'il y a une infinité de gens qui ne mangent que du poiſſon & pas autre choſe, leſquels ne laiſſent pas de ſe bien porter & d'être forts & robuſtes. Mais il faut répondre 1°. Que l'on eſt accoûtumé à conſiderer ces gens-là quand ils ſont en ſanté ſans avoir égard aux maladies dont ils ſont fréquemment attaquez. 2°. Ce ſont ordinairement des gens d'une tres-forte conſtitution qui peuvent ſuporter beaucoup mieux que d'autres cette mauvaiſe nourriture. 3°. Ces gens-là ſont ordinairement des pêcheurs, des chaſſeurs, des païſans, & des gens d'un rude travail, en un mot des hommes qui vivent ſans paſſions, ſans reflexion, & qui ne penſent qu'à leurs exercices.

Mais ſi les gens d'étude qui ſçavent que leur ame eſt plus noble que leur

corps, qui s'apliquent fortement aux ſciences les plus ſublimes, & que leur état diſpenſe des rudes travaux & des violens exercices, ſi, dis-je, ces gens-là vivoient de la même façon que ces hommes groſſiers, ils éprouveroient en peu de tems que cette maniere de vivre ne convient pas auſſibien à ceux qui font les veritables fonctions d'un homme, qu'à ces gens groſſiers qui vivent comme des bêtes. Enfin, il faut obſerver que ceux qui mangent tant de poiſſon ont beſoin tous les jours d'une grande quantité de vin, d'eau de vie, de moutarde, de poivre, d'oignon, & d'autres remedes, pour prévenir & pour guérir continuellement le ſcorbut dont l'uſage du poiſſon les rend ſuſceptibles.

CHAPITRE XIV.

Des Fruits, & que l'on peut vivre en ſanté ſans l'uſage de l'acide.

QUOIQUE l'uſage du poiſſon ſoit fort nuiſible, les fruits qui ſont doux & acides ne ſont pas d'un meilleur uſage, parce qu'ils ne fourniſſent

que tres-peu de nourriture, & qu'étant d'un trop haut goût, ils peuvent plûtôt être des médicamens ou des poisons que des alimens. Or comme toute maladie consiste dans le scorbut; c'est-à-dire dans l'épaisseur, l'âcreté, & la lenteur des sucs, & que tout ce qui est remede doit avoir la vertu d'attenüer, d'adoucir, & d'augmenter le mouvement du sang, ainsi les fruits qui sont pleins d'un acide qui épaissit, & qui cause de l'âcreté & de l'épaisseur dans les sucs, comme l'on peut s'en convaincre quand on verse de l'acide dans le lait, la plûpart des fruits, dis-je, sont au lieu de remede une espece de poison.

Si l'on nous objecte que bien des gens ont le goût agreablement flaté par de certains fruits, & qu'ils n'en sont point incommodez, c'est la même objection que l'on a faite à l'égard du poisson, & par consequent elle est resoluë par les mêmes réponses; & si d'autres nous veulent faire valoir l'usage des fruits, parce que leurs acides temperez peuvent exciter l'apetit en fournissant quelque saveur aux alimens insipides, pour lesquels on peut avoir

un peu d'averſion, & fournir à l'eſtomac l'acide néceſſaire pour la diſſolution des alimens, & enfin temperer la trop grande chaleur de nôtre ſang ou entretenir & fortifier la fermentation dans l'eſtomac ou ailleurs, nous répondons à cela que ſi l'acide eſt tellement néceſſaire que ſans ſon uſage on ne puiſſe vivre en ſanté, ce que nous n'eſtimons pourtant pas veritable, puiſque quantité de gens ſe trouvent fort bien de n'uſer d'aucun acide, comme je fais en particulier, prenant même depuis pluſieurs années beaucoup de choſes qui temperent les acides, & vivant cependant, graces à Dieu, dans une ſanté beaucoup meilleure que je n'ai fait lorſque j'en uſois. Enfin ſi la vie des animaux eſt ſemblable à la nôtre, comment peut-on concevoir que la plûpart vivent, croiſſent & ſoient dans un embonpoint merveilleux ſans aucun acide, comme les vaches qui vivent pendant l'Eté avec la ſeule herbe & l'eau, ou en Hyver avec le foin; ou comme les chevaux qui ne mangent que de l'avoine, du foin ou de la pâture, & qui boivent de l'eau, & qui ne laiſſent pas d'être forts, robuſtes & dans l'em-

bonpoint ; ou comme les moutons qui vivent dans la campagne avec la pâture, & dans leurs étables avec des féves, ou comme les porcs avec le marc de la bierre, ou enfin comme les poulets qui ſont nourris avec de l'orge & de l'eau. Quel vinaigre, quel jus de citrons, quels fruits, en un mot, quel acide évident prennent ces animaux ? Ils n'en prennent aucun, cependant ils vivent, ils ſont nourris, ils ſont dans l'embonpoint, quelques-uns travaillent, & ils nous ſervent à nous-mêmes de nourriture aprés les avoir tuez. Les animaux & l'homme qui eſt un animal, peuvent donc également vivre & être nourris ſans l'uſage de l'acide.

Or ſi cela peut être ainſi, pourquoi uſer de l'acide ? Si ces alimens & ces boiſſons où l'on n'aperçoit pas le moindre acide au ſentiment de la langue ſuffiſent pour vivre en ſanté, & pour fournir à l'eſtomac, & par tout ailleurs s'il eſt néceſſaire, un acide temperé, à quoi ſervira d'uſer de l'acide, ſi ce n'eſt pour augmenter l'acide dans nos corps, rendre nos ſucs trop âcres & produire le ſcorbut ?

C'eſt pour cela que bien que l'on puiſſe

prendre pendant un certain tems des acides sans en être incommodé, parce que la force de nôtre constitution peut résister à leur impression, & que la bile lorsque nous en sommes bien pourvûs peut temperer beaucoup d'acides, & qu'une grande & violente circulation de nôtre sang, entretenuë & fortifiée par le travail, par de fortes passions, comme la colere, la joïe, &c. peut faire circuler l'acide, & le faire passer par l'insensible transpiration, par la sueur, par l'urine, & par les déjections. Comme un grand feu peut réduire en vapeur une petite quantité de liqueur, & en faire une dissipation insensible, puisque ceux qui mangent des acides sans y faire aucune réflexion se servent des choses qui les temperent & qui les tiennent en balance, c'est pourtant en ceux-là que se verifie le proverbe, qui dit, que la cruche va tant à l'eau qu'à la fin elle se casse, & c'est pour cela qu'aprés avoir fait une bonne provision d'acides en satisfaisant à ses désirs & à ses plaisirs sans y penser en aucune maniere, l'on contracte le scorbut, la maladie & la mort, & que l'on aprend à la fin par une funeste experience, ce

que l'on n'avoit point voulu aprendre par la raison, que l'acide est nuisible à la santé, & qu'il n'est aucunement propre à nous fournir une bonne nourriture. En sorte qu'il arrive souvent qu'aprés avoir contracté beaucoup d'acides, & que l'on est chargé de scorbut depuis la tête jusqu'aux pieds, l'on ne peut plus souffrir le moindre acide, quoique la volupté nous invite à en prendre, que l'on se soit accoûtumé à en user, & que l'on en voïe d'autres, lesquels n'en étant pas encore si pleins, semblent-se bien porter quoiqu'ils en fassent un fréquent usage.

CHAPITRE XV.

Six ou sept bons Alimens en general.

SUR ce fondement l'on peut trouver une bonne & saine nourriture pour tous les hommes sans distinction. 1°. Dans le pain fait avec le bon bled & en des gâteaux faits de la même matiere. 2°. Dans la chair des animaux dont nous avons parlé. 3°. Dans les œufs, dans le lait, dans quelques plan-

tes & herbes potageres, & dans les fruits ou l'acide, & le doux ne dominent point. L'on dit encore une fois ou l'acide & le doux ne ſont pas bien ſenſibles, parce que le doux n'eſt autre choſe qu'un acide temperé, comme il paroît, parce que des choſes douces, il en provient d'ordinaire par la fermentation, des acides tres âcres, & que l'experience nous montre que ceux qui uſent beaucoup des choſes douces, ſe trouvent dans la ſuite du tems ſurchargez d'acides.

CHAPITRE XVI.

Comment on jugera des Alimens mêlangez & préparez.

DE tout ce que nous avons dit des alimens en general, l'on peut juger avec ſeureté & facilité de ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans tous les alimens & dans tous les aprêts que l'on preſente ordinairement pour la nourriture, auſſi-bien que dans les differentes boiſſons. Nous ſerions trop prolixes ſi nous entrions dans tout ce détail.

tail, & il eſt aiſé à celui qui a bien conçû les regles établies pour le general d'en faire une aplication particuliere; & ſi les fondemens que nous avons poſez ſont bons & ſolides, il eſt d'une conſequence néceſſaire que ces alimens & tous ces aprêts ſoient d'autant meilleurs qu'ils auront peu ou point d'acide, de doux ou de ſalé.

Mais parce que l'on a fait juſqu'ici mention de l'acide & du doux, comme en étant une eſpece, il faut encore obſerver que le ſel apartient auſſi à l'acide. Car 1°. Les Chymiſtes ſçavent que par le moïen du feu, on tire du ſel un acide tres-âcre qui diſſout juſqu'aux métaux. 2°. Deux effets nous aprennent, pour n'en pas raporter davantage, que le ſel commun même ſans le feu, fournit un acide acrimonieux. Car ſi l'on prend un morceau de pâte, & qu'on le ſaupoudre de beaucoup de ſel, & qu'on le laiſſe en repos pendant quelques jours, il deviendra tellement acide que les Boulangers pourront s'en ſervir pour faire fermenter toute leur pâte. Et ſi l'on prend de l'urine, de la ſuïe de cheminée, & du ſel commun, & qu'on laiſſe le tout enſemble pen-

dant un certain tems, il s'en fait le ſel armoniac, lequel, comme on le ſçait, eſt un ſel composé d'un ſel volatile & d'un acide fort âcre. L'on peut auſſi faire un bon ſel armoniac de la chair ſalée, & même du vieux fromage qui eſt bien ſalé. Enfin aprés que certaines gens ont mangé long-tems des viandes ſalées, ils deviennent roides & pleins de ſcorbut, à cauſe qu'ils ſont tous farcis de l'acide acrimonieux que contient le ſel.

Il s'enſuit donc que le ſel commun eſt une eſpece d'acide & qu'il en produit, & pour alleguer une preuve contre laquelle il n'y ait point de replique, il ne faut que conſiderer que lorſque l'on a tiré l'eſprit du ſel par la Chymie, & qu'on le laiſſe fermenter avec un peu de ſel de tartre, il en réſulte un ſel commun. Ce qui étant ainſi, il faut conclure que le ſel & tous les alimens qui ſont ſalez, ſont auſſi nuiſibles que l'acide & le doux.

Mais pour répondre à une difficulté qui ſera faite par ceux qui croïent que parce que l'on a coûtume d'uſer du ſel, & de ſaler les alimens que l'on mange, il eſt impoſſible de vivre en

ſanté ſans uſer du ſel & ſans ſaler les alimens, il ſuffira de ſe reſſouvenir de ce que nous avons répondu à une pareille objection au ſujet de l'acide, & conſiderer particulierement que comme les animaux ne mangent point d'alimens acides, auſſi n'en mangent-ils point de ſalez, & ne laiſſent pas de vivre dans l'embonpoint avec des alimens ſans ſel & ſans acide, & même ſans être cuits ni preparés en aucune maniere.

CHAPITRE XVII.

Explication plus ample des alimens.

IL faut maintenant examiner s'il eſt bon & utile aux hommes de faire cuire, rotir, & préparer leurs alimens avec tant de ſoin & tant de peine. Surquoi deux choſes étant bien entenduës, nous ſerons, comme je croi, perſuadez que ſi ces aſſaiſonnemens ne ſont pas nuiſibles & inutiles, ils ſont au moins peu profitables.

Car 1°. Les premiers hommes ont vécu, ſe ſont mieux portez, & ſont

parvenus à une extreme vieilleſſe, avec des alimens ſimples, cruds, & ſans préparation. 2°. Les animaux vivent & ſe portent bien ſans cuiſine ni cuiſiniers, rotiſſeurs, boulangers ni braſſeurs. D'où il faut conclure que l'homme pourroit vivre & ſe bien porter, ſans tout l'apareil dont nous venons de parler, & qu'au lieu du Moulin & du Meuſnier, nous avons les dents, les muſcles de la mâchoire inferieure & la langue ; au lieu de la cuiſine, de la boulangerie & de la braſſerie, l'eſtomac, les inteſtins, & tous les organes de la chilification ſeroient aſſez puiſſans pour diſſoudre les alimens qui auroient paſſé par la maſtication, ſi tous ces organes étoient bien diſpoſez, & ſi la mauvaiſe habitude contractée, ne les empêchoient dans la plûpart des hommes de bien faire leurs fonctions.

Cependant, puiſque le genre humain eſt tellement corrompu, ſi plein de ſcorbut, & qu'il eſt par la mauvaiſe habitude de tant de ſiecles dégénéré, pour ainſi parler, de ſa propre nature, il n'eſt pas à propos de nous conſeiller à tous tant que nous ſommes de congedier nos cuiſiniers, nos boulangers, ro-

tiſſeurs, braſſeurs, & autres, quoiqu'il ſoit croïable que l'on pourroit le faire plus aiſément qu'on ne penſe, ſi chacun de nous ſe diſpenſoit de prendre cette mauvaiſe coûtume dés ſa premiere jeuneſſe, ou que nous vouluſſions peu à peu l'abandonner, & nous remettre auſſi peu à peu dans cet heureux état de ſimple animalité, d'où nos deſirs dépravez, & les mauvais exemples nous ont fait ſortir.

Et pourquoi ne pourroit on pas ſe ſervir de tous les alimens qui ſont mangeables ſans préparation, puiſqu'il y en a encore beaucoup dont on uſe en cette maniere, & que nous voïons qu'un Tartare qui pour l'ordinaire eſt un homme fort & robuſte, n'heſite point à manger la chair de cheval preſque cruë. Mais comme la conſtitution des hommes eſt à preſent fort affoiblie, & que leur coûtume eſt toute contraire, l'on ne peut pas leur donner un conſeil ſemblable ; mais on peut les avertir qu'il ſeroit fort à propos & fort utile pour prolonger leur vie & conſerver leur ſanté, de s'accoûtumer de tems en tems à manger certains alimens cruds, & à ſe ſervir de préparations fort ſimples,

parce que la plûpart de ces aprêts ſont non-ſeulement inutiles mais nuiſibles, puiſqu'en les faiſant cuire, il ſe diſſipe une partie du meilleur ſuc, & cette diſſipation eſt encore plus conſiderable quand on les rotit, ou qu'on les met en ragoût: En un mot le ſuc en eſt d'autant plus épuiſé qu'on leur fait ſentir l'action du feu avec plus de violence.

Cependant la cuiſſon du pain ſe peut tolerer, mais cet aliment eſt d'autant moins bon qu'il eſt plus ſalé & plus fermenté. Mais la maniere dont les Anciens Romains faiſoient leur boullie étoit tres-loüable, & l'on fait encore une aſſés bonne bouillie avec de la farine & de l'eau, ou avec du lait, ou bien en faiſant cuire du ris avec du lait, tous ces aprets étant fort bons & incapables de cauſer aucun préjudice à la ſanté, & n'étant des-agréables qu'à ceux qui ſont malades, & qui ont du dégoût pour les meilleurs alimens.

Le pain de ſeigle eſt ordinairement trop acide, & le pain blanc comme Galien l'a fort bien remarqué, eſt trop fin & trop ſec, ce qui fait qu'il ne peut pas être bien diſſout dans l'eſtomac

faute d'humidité. La bouillie que l'on fait pour les équipages dans les voïages de long cours, avec l'orge & l'avoine, est une assés bonne nourritrre, & nos Indiens mangent leur ris cuit dans de l'eau au lieu de pain: ce qui fait voir que l'on peut avoir aisement un aliment qui peut tenir lieu de pain sans ferment, sans sel, sans faire de la pâte, sans le cuire au four. Mais ce que font nos femmes avec de la farine, des œufs, du lait, du sucre, du beurre, des raisins de corinthe &c. est une espece de pain qui est rarement aussi bon que le pain ordinaire; parce qu'on le fait trop doux & trop gras.

La viande cuite n'est pas une si bonne nourriture que le bouillon qui contient ce qu'elle avoit de plus succulent. Le roti qui n'est pas trop desseché est meilleur; & l'on peut faire cuire quelpues herbes potageres avec la viande, & les manger ainsi. La salade même est d'un bon usage, lors que l'on s'acoûtume à la manger avec de bonne huile, un peu de poivre, de canelle, & de noix muscade, ce qui est fort agréable quand on s'est acoûtumé d'en user pendant un peu de tems; mais les

ragoûts & les ſauces que les cuiſiniers ont inventé pour chatoüiller la langue, ſont le plus ſouvent nuiſibles ; parce que le ſel & l'acide dominent dans la plûpart de ces aprêts.

Il faut en excepter ceux qui ſont faits avec l'oignon, l'ail, l'échalote & les épiceries, avec peu de ſel, ſans vinaigre, ſans verjus, & ſans jus de citron. Enfin comme toute ſorte de poiſſon, l'un pourtant plus que l'autre, eſt gluant, & propre à cauſer le ſcorbut, il ſera d'autant plus nuiſible qu'il ſera plus ſalé, plus roti, plus cuit, & qu'il ſera mangé avec plus d'acide.

L'on doit penſer la même choſe de la viande ſalée & fumée ; car quoi qu'elle ſoit préſervée par là de putréfaction, cependant par raport à nôtre ſanté elle doit paſſer pour une choſe corrompuë d'autant plus qu'elle a été gardée longtems dans le ſel. En ſorte que l'on doit dire que la pauvreté qui eſt la mere des inventions & non pas la raiſon, à inventé la ſalure des viandes. L'on doit donc manger la viande ſans ſel, & la moins cuite qu'il eſt poſſible.

CHAP.

CHAPITRE XVIII.

Des Assaisonnemens.

IL y a des assaisonnemens qui n'ont été inventez que pour flater le goût, & qui sont par consequent nuisibles ; & d'autres qui sont fort sains parce qu'ils guerissent le scorbut. Toutes les épiceries sont de cette derniere espece, comme par exemple, la canelle, le gerofle, le macis, la noix muscade, le poivre, le cardamome, le gingembre ; & entre ceux que nôtre climat fournit, sont le calamus, le persil, le fenoüil, l'anis, l'oignon, l'ail, les poireaux, l'échalote, le celeri, la chicorée, le cerfeüil, la graine de moutarde, le cresson, &c. qui sont tous de bons remedes, & qui sont fort sains étant mélez avec les alimens. Et c'est un abus grossier aux peuples de l'Europe, d'hesiter si fort sur l'usage de ces drogues chaudes, veû que les Orientaux en usent abondament, sans qu'ils soient pour cela incommodez de la bile & des maladies bilieuses, selon la vaine opinion de nos medecins.

Car au contraire, quoique ces épiceries produisent la bile, elles n'occasionnent pas les maladies bilieuses, & par consequent toutes ces drogues sont tres-nécessaires pour la vie & pour la santé, en produisant un des principaux sucs & des plus utiles qui est la bile ; par le défaut de laquelle les sucs deviennent épais, âcres, & fort lents ; ce qui donne naissance au scorbut.

CHAPITRE XIX.

Quatre questions, combien il faut manger ? s'il faut manger souvent ? en quel tems il faut manger ? & s'il faut préferer les alimens simples aux composez ?

LEs alimens dont nous venons de parler sont sans doute les meilleurs. Mais l'on demande quatre choses par raport à l'usage qu'on en doit faire 1°. quelle est la quantité des alimens que l'on doit prendre. 2°. si l'on en doit prendre souvent & en quel tems. 3°. si l'on doit plus ou moins manger à midi & le soir. 4°. si l'on doit toûjours user du même aliment & vivre fort simplement ?

L'on répond à la premiere demande que si l'on est obligé de prendre de mauvais alimens, il est à propos d'en prendre le moins que l'on peut; mais que si l'on peut en avoir de bons, on n'en peut pas trop prendre comme on l'a fait voir précedemment: au reste tels que soient les alimens, la meilleure regle sur leur quantité est la faim, & qu'aprés avoir mangé l'on se sente fortifié. Car quand aprés avoir mangé l'on se sent pesant & assoupi, il faut que l'on ait commis quelque faute dans son regime, ou que l'on soit malade.

Mais il faut particulierement prendre garde à ne point manger avec trop de précipitation. Car comme il est bon de manger lentement parce qu'alors on mâche bien les alimens, il est aussi nécessaire que l'on quitte la table avec un peu d'apetit; puisqu'il est certain qu'une demieheure aprés ou moins l'on n'aura plus d'envie de manger, & par consequent, il s'ensuit que l'on a mangé suffisamment, & si l'on en avoit pris d'avantage l'on sentiroit son estomac pesant.

Car puisque la faim n'est pas seulement causée par l'inanition & par la

difere ; mais encore par l'irritation que cause l'acide qui picote la membrane de l'estomac & de l'œsophage, l'on remplira son estomac en mangeant ; mais parce que l'irritation ne cesse pas sitôt, l'on ne manque pas de surcharger l'estomac lors que l'on continuë de manger jusqu'à ce que l'irritation finisse entierement. Il est donc fort apropos d'avoir un peu de faim en finissant le repas ; afin que l'acide entraîné par les alimens puisse se developer une demie heure aprés, & être temperé par les alimens sur lesquels il exercera son action, au lieu d'agir sur l'estomac.

La seconde demande nous engage à donner un nouveau précepte, c'est à dire qu'un homme qui se porte bien & qui use de bons alimens doit en mangeant suivre uniquement son desir, & qu'ainsi la faim & la soif luy doivent servir de regle, sans s'asujetir à celles de la coûtume pour manger, boire & dormir à certaines heures. De maniere qu'il doit imiter en cela les Animaux comme les bœufs, les vaches, &c. qui paissent, boivent, & dorment quand il leur plaît, pourveû que les alimens ne leur manquent point ; &

quoique que cette maniere d'agir ſoit toute beſtiale, l'homme auroit bien fait de la ſuivre. Car les hommes s'abſtenant de manger & de boire pendant un certain tems, & excitant trop leur faim & leur ſoif, il arrive que leurs ſucs deviennent trop épais, trop âcres & trop lents, faute de retabliſſement & qu'aprés avoir jeûné long-tems, ils mangent & boivent avec trop d'avidité, & par conſequent la diſſolution ne ſe faiſant pas ſi bien, leur corps s'affoibliſſent tous les jours, au lieu que s'ils beuvoient à la moindre ſoif, s'ils mangeoient au moindre apetit, & qu'ils priſſent de bons alimens & de bonnes liqueurs, il eſt ſeur que leurs ſanté ſeroit meilleure. De ſorte qu'avant que la diſete de leurs ſucs ſoit aſſez conſiderable pour les rendre épais, âcres, & lents, & par ce moïen beaucoup affoiblir leur corps, ils devroient les retablir par des alimens, & les tenir dans un état plus égal & plus régulier: ce qui contriburoit ſans doute à prolonger leur vie, & à conſerver leur ſanté.

CHAPITRE XX.

Réponse à la troisiéme demande, si l'on doit plus ou moins manger à midi ou le soir.

IL faut répondre à la troisiéme question que la faim doit servir de régle sur ce point pourveû que ce soit une faim naturelle. Un homme par exemple, qui joüit d'une bonne santé, & qui n'est pas dans un païs trop chaud ne doit pas faire une grande difference du midi au soir, sur la quantité du boire & du manger ; mais pendant l'Eté & dans les païs chauds il vaut mieux manger un peu plus le soir, parce que la chaleur du jour excitant une plus grande transpiration, & plus de sueur, elle diminuë la quantité du dissolvant de l'estomac, en sorte que la faim est moindre & la dissolution se fait plus foiblement; mais vers le soir lors que l'air est refroidi, la transpiration & la sueur diminuent, & les separations des sucs se font d'autant mieux dans l'interieur. Par consequent le dissol-

vant étant alors plus abondant & plus vigoureux, la faim eſt excitée, & l'eſtomac eſt en état de faire une meilleure chilification.

Mais de ſçavoir ſi pendant le ſommeil la chilification ſe fait plus ou moins, c'eſt une queſtion qui n'eſt pas ſi facile à reſoudre, parce qu'il y a une grande difference à faire la-deſſus par raport à la coûtume, à l'état de ſanté, & à celui de la maladie. Par exemple, quand un homme eſt bien ſain & qu'il uſe de bons alimens, la diſſolution ſe fait également bien quand il veille & pendant ſon ſommeil, parce que tout ſe fait bien dans le corps pendant la ſanté. Mais parce que la chilification ſe fait par un ſuc qui doit être ſéparé du ſang dans l'eſtomac, il y a des ſujets qui ne donnent pas aſſez d'humidité à leur eſtomac, & qui n'ont pas aſſez de diſſolvant; parce que leurs ſucs ſont épais & lents; d'où il arrive que lorsqu'ils ſont en répos, qu'ils ne font point d'exercice, & qu'ils dorment aprés avoir fait un grand repas, la digeſtion ne ſe fait pas parfaitement.

D'autres qui ont encore moins de ſuc ſtomacal, & qui l'ont encore plus

lent digerent mieux leurs alimens pendant le ſommeil, à cauſe qu'ils ont perdu beaucoup de ſucs par le travail & par l'exercice, & cette perte fait qu'il y a moins de diſſolvant dans l'eſtomac ; de ſorte qu'ils mangent & digerent mieux leurs alimens, & qu'ils ont plus de faim le ſoir & pendant la nuit, ſans être incommodez de rêveries bien qu'ils faſſent un ample repas,

Ce que j'avance eſt une verité que chacun peut éprouver ſur ſoi-même. Mais la veritable raiſon pour laquelle bien des gens ſe trouvent incommodez aprés avoir fait un grand repas le ſoir, vient de ce qu'étant pleins de ſcorbut qui augmente de plus en plus par le repos & par le ſommeil, & parce qu'ils prennent encore de mauvais alimens en abondance leſquels ne pouvant être diſſous dans l'eſtomac, le dilatent, le ſurchargent, & empêchent la reſpiration, ce qui occaſionne un ſommeil inquiet ; & pendant que cela ſe fait tout le corps ſe trouve indiſpoſé, à cauſe qu'il ne provient qu'un ſuc épais & âcre de ces mauvais alimens, ce qui rend le ſcorbut encore plus conſiderable. Au lieu que ſi ces perſonnes ne

mangeoint qu'une fois par jour & peu le soir qu'elles travaillassent, & fissent beaucoup d'exercices, elles attenuroient leurs sucs, épais & lents par cette abstinence.

Mais si l'on veut vivre selon les régles de la raison, il faut premierement se guerir du scorbut, & lors que l'on sera sain, il faudra boire & manger comme les animaux sans neanmoins que cela nous conduise jusqu'à la bestialité ; puisque les animaux ne gardent ni tems ni heure pour prendre des alimens, sans pour cela qu'ils se surchargent. Mais parce que l'homme à souvent des affaires indispensables, & qu'il est né pour d'autres choses aussi-bien que pour manger, il faut qu'il mange du moins trois ou quatre fois par jour, peu à chaque fois, & toûjours de bons alimens.

Il faut de plus, qu'il evite d'exciter sa faim par de longues abstinences, & par beaucoup d'exercice & de travail, afin de n'être pas obligé de faire de si grands repas, qui soient précedez de lassitude, & qu'il ne puisse finir sans se sentir apesanti & presqu'endormi. Or il est certain que si les hommes vi-

voient de cette maniere, ils joüiroient d'une plus longue vie, & d'une ſanté plus parfaite.

CHAPITRE XXI.

Réponſe à la quatriéme demande, ſi l'on doit toûjours uſer du même aliment, & vivre fort ſimplment.

L'On ne peut répondre à la derniere demande ſans continüer de contredire à l'opinion commune, en établiſſant qu'il ne réſulte aucun mal du changement & du mélange des alimens, tant que l'on ne change pas les bons alimens en mauvais, ou que l'on ne mêle pas les bons avec les mauvais, ou que l'on n'en fait pas comme il arrive aſſez ſouvent, une compoſition mauvaiſe dans toute ſon étenduë.

En effet l'on peut mêler tout ce que l'on veut, & uſer même tan-tôt d'un aliment & tantôt d'un autre, & même de pluſieurs en même tems. Tout cela n'eſt point nuiſible pourveû que l'on ne prenne que de bons alimens, & que l'on ait en les mangeant une faim naturelle.

Mais parce que le changement des alimens excite l'apetit, par le mêlange que font ordinairement les cuisiniers dans leurs aprêts de mauvais ingrédiens avec les bons, & de mauvaises choses avec les mauvaises, cela fait que bien des gens mangent jusqu'à ce que leur faim soit plus que satisfaite, & qu'ils se sentent tout-à-fait surchargez & apesantis, en sorte que l'on peut dire que le changement & le mêlange des alimens sont le plus souvent nuisibles, ce qui n'empêche pas cependant que l'on ne puisse changer de bons alimens, & & même les mêler avec quelque sorte d'utilité.

CHAPITRE XXII.

De la Boisson en general.

MAis ce n'est pas assez de prendre des alimens solides pour fournir à la chilification, il faut aussi prendre des liqueurs, jusques-là même que la boisson est encore plus nécessaire que les alimens; & il est aisé d'en convenir si l'on considere que l'homme peut

vivre plus long-tems ſans manger que ſans boire. Car les ſucs étant dans un mouvement tres-rapide, il ſe fait une grande transpiration, joint à cela que l'on ſuë aſſez ſouvent, & qu'il ſe perd beaucoup de ſucs par l'urine & par les déjections. En ſorte que les alimens ne ſe changeroient point en chile dans l'eſtomac, & que le chile ne pourroit être diſtribué, ſi l'on ne rétabliſſoit le défaut du liquide par la boiſſon. Il s'enſuit de là que l'eau eſt la ſeule boiſſon qui ſoit naturellement propre pour apaiſer la ſoif, rien n'étant plus néceſſaire à la perfection du chile & à ſa diſtribution.

Quoique les hommes aprés avoir apaiſé leur ſoif avec l'eau ſeule dans les premiers tems du monde, ſe ſoient enfin aviſez de braſſer de la bierre avec l'eau & le grain, & d'en faire de pluſieurs ſortes. Quoique dans la ſuite, ils aïent auſſi trouvé l'art de faire le vin, le cidre, l'eau de vie, l'hydromel, pour en faire leur boiſſon ordinaire, & que nos Hollandois boivent le lait clair, & le lait de beure, c'eſt pourtant l'eau qui ſe trouve dans toutes ces boiſſons qui eſt ſeule capable d'apaiſer la ſoif. Car rien

n'étant capable d'introduire la liquidité dans nôtre corps que l'eau même, le vin, la bierre, le lait, & toutes sortes de boissons ne sont en état d'apaiser la soif qu'à cause qu'ils contiennent beaucoup d'eau.

C'est pour cela que les bierres fortes, le vin, & l'eau de vie, n'apaisent la soif que par accident. C'est pour la même raison que les bierres les plus liquides sont les plus convenables pour apaiser la soif, & que dans les païs où l'on boit beaucoup de vin la plûpart des hommes sont obligez de le tremper avec beaucoup d'eau, à moins qu'il ne veulent s'abandonner à la crapule, devenir goûteux, galleux, & s'exposer à plusieurs maladies; & en France où le vin est fort abondant, ceux qui en boivent beaucoup sans le mêler avec l'eau, ont introduit la coûtume de manger quantité de soupes, potages & bouillons: afin de fournir plus d'humidité au corps. L'eau est donc la veritable & l'unique boisson des hommes: ce qui nous est confirmé par l'exemple des animaux qui ne prennent aucune autre boisson.

L'on ne devroit donc boire autre

chose que de l'eau, & regarder la bierre, le vin, l'eau de vie &c. comme des medicamens, ainsi que l'on faisoit autrefois le vin dans ces Provinces, lors que l'on en trouvoit seulement dans la boutique des Apotiquaires. Et il est seur que le genre humain seroit heureux, si le vin n'étoit pris que comme un remede; puisque plus des trois parts des maladies dont les hommes sont affligez doivent leur origine à la boisson du vin, & que la plûpart n'étoient pas connuës dans les premiers tems du monde où l'on n'en faisoit aucun usage. Or puisque l'on doit boire de l'eau, il faut rechercher deux choses. 1°. si toute sorte d'eau est bonne & quelle est celle qui doit passer pour la meilleure. 2°. si l'eau doit être buë chaude ou froide.

CHAPITRE XXIII.

Solution de la premiere demande, quelle Eau est la meilleure?

POUR résoudre cette question il faut dire que la meilleure eau est sans odeur, sans couleur, & sans goût, qui est claire, transparente légere, & sans sediment, comme est l'eau de fontaine & l'eau de pluïe qui passe par des endroits propres, & qui est receuë dans des réservoirs disposez à cet usage.

L'eau de puits est moins bonne, & l'eau de riviere est encore plus mauvaise. Mais l'eau des etangs, celle de la mer, celle que l'on tire de la neige & de la glace, lors qu'elles se sont fonduës, sont tout-à-fait nuisibles. Or il n'y a point de païs où l'on ne puisse avoir l'eau de fontaine, l'eau de pluïe, l'eau de puits, ou l'eau de riviviere, & par consequent on peut trouver par tout une bonne boisson. Mais de sçavoir s'il faut boire l'eau chaude ou froide simple ou mêlée, nous nous en expliquerons dans la suite, lors que nous

parlerons de la boiſſon du thé comme la meilleure de toutes les boiſſons que l'on puiſſe prendre.

CHAPITRE XXIV.

Le troiſiéme moïen de conſerver ſa ſanté qui conſiſte à moderer ſes paſſions.

EN ſuivant l'idée que nous nous ſommes propoſée d'abord, le troiſiéme moïen de ſe conſerver la ſanté depend de la moderation de nos paſſions, ſelon l'uſage deſquelles il nous peut arriver de grands biens ou de grands maux ; puiſque c'eſt par le mauvais uſage des paſſions que la plûpart des hommes abregent leurs jours, & s'attirent des maladies.

Mais ce ſeroit ſortir de nôtre ſujet de vouloir dire ce que c'eſt qu'une paſſion & combien il y en a de ſortes ; parce que ce ſeroit redire ce que d'autres ont écrit ſur cette matiere. Pour tout dire en un mot, il n'y a pas de meilleures paſſions pour la vie & pour la ſanté que l'amour & la joïe, comme nous l'expliquerons ci aprés ; mais la peur,

la honte, la triſteſſe, l'envie, la colere, la compaſſion, le dépit ; & tout ce qui n'a point de raport à l'amour, à la joïe,& à l'eſperance,qui en eſt une eſpece, ſont des indiſpoſitions auſſi dés agréables à l'ame, qu'elles ſont préjudiciables au corps.

Car l'amour, la joïe, & l'eſperance tiennent les ſucs dans leur tenuïté & fluidité, ne les rendent point trop âcres, avancent leur circulation. Au lieu que les autres paſſions, ralentiſſent leur cours, le rendent inegal, leur donnent de l'âcreté & beaucoup d'épaiſſeur, comme l'experience le confirme en ceux qui ont ces paſſions & qui en ſont ſouvent travaillez. Car ces paſſions par raport au corps, ne ſont autre choſe que des mouvemens du cœur, des viſceres, & de certains muſcles ; leſquels ne peuvent ſe faire ſans le cours du ſang & des ſucs, il faut conclure que ces paſſions ſont comme une eſpece de travail & d'exercice d'autant plus facheux,qu'il eſt plus grand & plus durable, & qu'il eſt fréquemment reïteré par la ſucceſſion de ces mouvemens, d'où il arrive que les ſucs ſont terriblement ſecoüez, mêlez, ſeparez diſſipez & changez. Ainſi rien

H

n'eſt meilleur à l'homme pour ſa ſanté, que de manger & de boire des bonnes choſes, & de ſe réjoüir.

L'homme a été creé dans ſa premiere origine pour aïmer Dieu, & en Dieu tout ce qu'il avoit creé, & par conſequent pour être joïeux, & n'avoir ni douleur, ni colere, ni peur, ni triſteſſe, & rien en un mot comme nous avons déja dit, qui n'eut du rapport avec l'amour & la joïe. En ſorte que dans la conduite de la vie, il faut ſe délivrer des autres paſſions, & ſe laiſſer obſeder uniquement de l'amour & de la joïe.

Mais par l'amour dont nous parlons il ne faut pas entendre l'amour d'éréglé des creatures & des biens periſſables; mais une douce inclination pour toutes les choſes qui ſont aimables parce qu'elles ſont bonnes, & particulierement pour Dieu & pour ſon prochain.

Et quoique toute ſorte de joïe ſoit bonne pour la vie & pour la ſanté; en ſorte même que les débauches da la plûpart des hommes ne leur ſont pas toûjours nuiſibles; parce qu'elles ſont accompagnées de la joïe, il y a cependant de certaines joïes que les hommes recherchent par des moïens qui leur ſont

plus nuisibles que la joïe ne leur peut être profitable.

De plus, leur joïes sont ordinairement trop courtes ; en sorte que le plus souvent la joïe de quelques heures, leur cause une longue tristesse & de cuisans ressouvenirs. Mais pour vivre longtems, & joüir d'une santé parfaite, il faut avoir une joïe continuelle & égale laquelle est le fruit de la veritable sagesse, que l'on n'obtient que par les lumieres du Christianisme qui nous donnent lieu de raisonner solidement sur tout ce qui peut nous arriver dans le monde, & d'en tirer la matiere d'une joïe & d'une satisfaction interieure, que rien n'est capable de troubler ; ce qui est plus facile à faire, que la plûpart des gens ne se l'imaginent, & sans s'asujetir aux preceptes que Petrarque nous donne là-dessus dans le livre qu'il a intitulé des remedes contre la fortune, dans celui de la tranquilité de l'ame que Seneque a composé ; ou dans celui qu'un Auteur moderne a écrit tout récemment qui a pour titre la Paix de l'Ame.

Il faut donc pour être toûjours dans une veritable joïe, premierement bien

connoître Dieu & se défaire absolument de tout ce qui peut le moins du monde nous faire pencher vers l'Atheisme. Il faut de plus, être fortement persuadé de la providence Divine, & de sa souveraine direction sur toutes choses jusques aux moindres,& aux plus mauvaises; & être toûjours bien pénétré de nôtre propre impuissance.

Il n'est pas moins important de se précautionner contre l'idolatrie que l'on commet tous les jours par l'endroit de l'honneur, de l'estime, & de l'habitude. Il faut aussi qu'aprés avoir examiné son propre jugement, l'on s'y tienne ferme sans craindre le jugement des autres hommes. Mais il faut sur tout à l'égard des richesses & des soins qu'il faut prendre pour les acquerir & pour les conserver, nous regler de maniere que nous soïons contens des habits & de la nourriture qui nous sont absolument nécessaires: ce que les hommes peuvent aisement avoir en tout païs & en tout tems.

Enfin il faut se bien moderer dans les plaisirs des sens, & être asseuré qu'un homme qui a tant soit peu d'esprit, peut se dispenser de prendre les plaisirs dans

lesquels la plûpart s'abîment & se perdent, & qu'il peut être aussi content que ceux qui s'y abandonnent sans aucun ménagement. Et le sage Salomon a fort bien conceu que l'homme dans l'état où il se trouve aprés son peché, ne doit demander à Dieu ni la pauvreté ni de grandes richesses.

En effet un homme qui a un revenu suffisant pour vivre honnêtement, & qui par consequent peut se délivrer de toute sorte d'embarras, s'entretenir avec ses livres, converser avec ses amis, cet homme, disje, possede veritablement tout ce que le monde peut lui fournir, s'il a le bonheur de s'en contenter & d'abandonner tout le reste, à l'exception de l'exercice de la religion Chrétienne hors de laquelle il n'y a point de veritable satisfaction à esperer ni dans cette vie ni dans l'autre.

Car il faut convenir que la vanité, la sotise, & l'irrégularité qui conduisent tous les jours les hommes dans la joïe de la perdition, ne servent qu'à charger leur conscience, perdre leur ame, alterer leur santé, abréger leur vie, & leur ôter pendant qu'ils vivent sur la terre, le repos & la tranquilité dont ils

pourroient joüir ; & à les priver aprés une vie malheureusement traversée en mille manieres, du plus grand de tous les biens qui est leur salut éternel.

Mais les reflexions que l'on pourroit faire sur cette matiere afin de la traiter dans toute son étenduë, nous meneroit trop loin pour le présent. L'occasion se présentera de nous expliquer ailleurs plus amplement sur ces moralitez;& bien qu'elles aïent été déja traités par d'excellens personnages, nous ne laisserons pas d'en dire nôtre sentiment d'autant plus librement, que depuis quelques années nous nous trouvons par la divine misericorde, dans la joüissance d'une telle paix & d'une tranquilité si profonde, que les sujets de chagrin qui nous arrivent de tems en tems,& qui ont coûtume de fournir à beaucoup d'autres matiere de tristesse, d'inquiétude, & d'embarras, ne nous ébranlent en aucune maniere, & n'interrompent en quoique ce soit nôtre repos;en sorte que nous étant remis de toutes ces choses à la providence, nous les laissons aller selon le train qu'elles peuvent prendre, & nous acquittant autant qu'il est en nous de nos devoirs les plus indispensables,

nous nous procurons l'avantage de n'avoir jamais d'autre passion que celle de l'amour & de la joïe.

La joïe est donc un grand moïen pour prolonger la vie & conserver la santé. Mais la joïe qui produit ce bon effet, n'est pas encore une fois celle que la plûpart des hommes cherchent dans les excés du vin, dans le jeu, dans la danse, dans les repas, dans la chasse, dans les voïages, dans les plaisirs de l'amour, dans la Musique, dans les longues & fréquentes promenades, dans le guain du négoce, dans la somptuosité des jardins, dans la magnificence des bâtimens, & dans toutes les autres sortes de divertissemens. Car tous ces prétendus plaisirs, sont une espece de travail & d'exercice, & par consequent des moïens fort propres en lassant & fatiguant le corps outre mesure, d'occasionner le scorbut, de l'augmenter, & de procurer par le mélange de toutes ces passions, une joïe frivole & passagere, que ces gens là achetent bien cher, aux dépens des amertumes, des repentirs, des craintes, de la tristesse, & du desespoir qui leur en restent.

CHAPITRE XXV.

Le quatriéme moïen de prévenir les maladies en se préservant des insultes de l'Air.

C'est en se préservant des incommoditez de l'air que l'on a un quatriéme moïen de prolonger la vie & de se conserver la santé. Cette préservation est aussi necessaire pour joüir d'une santé parfaite, qu'il est nécessaire de respirer pour vivre. Or si l'air nous manque, ou qu'il ne soit pas bien disposé, il faut que nous mourions ou que nous devenions malades, parce que la vie & la santé dependent presque uniquement de l'air qui peut être trop chaud, trop froid ou trop humide.

Dans un air trop chaud l'on transpire beaucoup, l'on suë, & l'on dissipe beaucoup de sucs subtils, ce qui fait que ceux qui restent deviennent trop épais. Le froid épaissit & fait coaguler beaucoup de sucs, mais l'humidité produit une espece de froid qui pénétrant jusqu'aux parties interieures aporte un grand

grand dommage au corps, & cauſe des catharres, c'eſt-à-dire des ſucs qui s'arrêtent, qui ſont coagulez, & qui refroidiſſent tous les ſucs en general; parce qu'un air froid augmente la lymphe, ce qui rend le ſang ſi humide & ſi aqueux, qu'il devient lent dans ſon cours & tres dépourvû de chaleur.

Mais quoique ceci arrive tres-fréquemment, il y a encore pour l'ordinaire un mal dans l'air qui eſt plus dangereux, en ce qu'il eſt contagieux au corps, & qu'il introduit dans les ſucs un acide âcre & coagulant, ou parce que l'air eſt alteré par des vapeurs ſouterraines, ou par des animaux qui le corrompent, ou par des eaux qui le gatent, &c.

L'on peut ſe deffendre contre le froid avec des habits ou par le moïen du feu; contre la chaleur & l'humidité en ſe tenant à la maiſon, à la fraicheur, ou dans un lieu ſec; & quand l'air eſt contagieux, il faut fuir, ou le corriger par artifice. Voila ce me ſemble tout ce que l'on peut faire pour ſe preſerver des incommoditez de l'air. Il ne reſte plus qu'à conſiderer que mieux nôtre corps ſera diſpoſé, & que nous garderons un

meilleur regime, & moins nous serons incommodez par le vice de l'air; parce que pendant tout le tems que les membranes du poumon sont dans leur integrité, que nôtre peau est bien disposée, & que nos sucs sont subtils, chauds, & qu'ils circulent avec beaucoup de force, alors quoique l'air soit chaud, froid, humide, & contagieux, il ne peut pas penetrer si facilement dans le corps & altererle cours de nos sucs.

CHAPITRE XXVI.

Le cinquiéme moïen qui consiste dans l'usage des remedes pris à propos, & que l'on doit choisir dans les assaisonnemens, & dans les épiceries.

LE cinquiéme moïen de prolonger la vie & de conserver la santé, dépend du bon usage de quelques remedes que l'on peut prendre en certain tems, ou pour prevenir le scorbut, ou pour le guerir quand il est parvenu à un certain degré. Mais si nous voulions traiter en particulier de tous ces remedes, le champ seroit trop ample

pour le renfermer dans les bornes que nous avons résolu de donner à ce volume. Nous nous contenterons pour le present de faire un simple dénombrement des remedes qui peuvent servir à se précautionner contre le scorbut & à le guerir quand il n'est pas encore bien considerable. Nous mettons au rang de ces remedes la plûpart des assaisonnemens que l'on mange avec les alimens, ou que l'on mêle dans leurs preparations, qui sont agréables au goût, qui excitent l'apetit, & qui servent tant à faciliter la digestion, qu'à prévenir le scorbut.

Ceci étant supposé, l'on peut se servir des assaisonnemens qui suivent; sçavoir, de la bete, de l'endive, du persil, du fenoüil, de la pimpinelle, du cresson des jardins, du coclearia, de la laituë, du sellery, de l'oignon, de l'échalote, de la chicorée, des amendes, des noix, & de toutes les épiceries, comme du poivre, du gerofle, du macis, de la noix muscade, du cardamome, du gingembre, du romarin, de la sauge, de la lavende, des bayes de genievre; & sur tout de la canelle dont la vertu est tres excellente, & qui est

tres-agréable au goût & à l'odorat. C'est une des plus nobles plantes de l'orient. L'arbre dont elle est l'écorce est merveilleux : car la racine à une odeur semblable à celle du camfre, & même elle en produit : son tronc au dessus de la terre a l'odeur des roses, ses feuilles sentent le genievre, & ses fruits ont l'odeur du gerofle : ce que l'on ne trouve point que je sçache en aucune autre plante dans tout l'univers.

Ainsi l'on à grand sujet de se plaindre de ne pouvoir posseder cette belle plante pour un prix plus raisonnable par l'interest sordide de ceux qui preferent le moindre profit, à l'utilité & au plaisir de tout le genre humain ; puisque tous les hommes devroient s'en servir dans la preparation de tous leurs alimens, afin d'éviter un grand nombre de maladies, & pour prolonger leur vie & conserver leur santé. Car lors qu'un homme tombe en foiblesse, l'eau de canelle ou son huile sont d'une grande efficacité pour le restaurer. Cette eau & cette huile étant tres-propres à attenuer & subtiliser le sang lors que sa lenteur & son épaisseur l'empêchent de se mouvoir, doivent être fort pro-

pres à tenir les ſucs dans leur liquidité, dans leur ſubtilité, & dans leur rapidité : en ſorte que la canelle doit être un tres-bon remede contre le ſcorbut: ce qui nous a paru à nous mêmes & à quantité d'autres par une infinité d'experiences.

Il faut adjouter le ſafran à la canelle & aux autres épiceries : & pour ceux qui ſont riches le muſc & l'ambre gris comme trois excellens remedes pour conſerver pendant un long-tems le ſang & les ſucs dans une bonne diſpoſitior. Car l'éxperience nous fait voir que dans la Perſe, l'Arabie, & au païs, ou cette drogue eſt plus abondante, ceux qui ſont opulens & qui s'en ſervent tous les jours, vivent plus long-tems que ceux du commun qui ne peuvent pas fournir à la dépenſe requiſe pour s'en faire un uſage tres familier. Et Verulamius raporte qu'un Apotiquaire qui en prenoit tous les jours a étendu ſa vie juſques bien loin au-de-là de 100. ans.

Mais le ſafran & le muſc ne ſont pas ſi chers, & cependant ils contribuent beaucoup à maintenir nos ſucs dans une bonne diſpoſition, & par conſequent à

deffendre nôtre vie & nôtre ſanté contre les attaques du ſcorbut & de toutes ſes branches, auſſi bien que contre les atteintes de la vieilleſſe & de la mort ſubite. Car ce ſont toutes ces drogues aromatiques qui produiſent la bile, qui eſt un baume tres propre à tenir le chile & tous les ſucs qui en ſont produits dans leur liquidité, tenuité, chaleur, & rapidité : de maniere que ces aromates previennent & gueriſſent efficacement le ſcorbut qui n'arrive que par le défaut de la bile.

CHAPITRE XXVII.

Du Tabac comme un des principaux moïens pour prolonger la vie & conſerver la ſanté, duquel on devroit ſe ſervir journellement.

RIEN n'eſt ſi bon, plus à eſtimer, ſi utile & ſi néceſſaire pour la vie & pour la ſanté que la fumée du Tabac, cette plante Roïale, puiſque les Roïs même n'héſitent pas de la fumer, laquelle a été en uſage depuis pluſieurs ſiecles ; mais beaucoup plus tard en Europe qu'ailleurs.

Sur quoi il est remarquable que l'on a decouvert presqu'en même tems, trois choses également utiles, sçavoir la circulation du globe de la terre par la navigation, la circulation du sang, l'usage & toutes les proprietez du tabac, qui est capable d'entretenir la circulation du sang dans toute sa force.

L'on est particulierement redevable aux Anglois de ces trois découvertes; puisqu'ils nous ont découvert les deux circulations du grand & du petit monde, & qu'ils nous ont aporté cette admirable plante des païs les plus éloignez, par la circulation de leurs voïages. Mais avant que nous parlions des vertus de cette fumée & que nous fassions entendre comment elle previent & guerit le scorbut, il faut se défaire de deux préjugez qui ont obsedé une infinité de personnes. Le premier est que l'on s'imagine que la fumée du tabac déseche avec excez, & rend les hommes steriles, & quand ils sont fort maigres qu'elle les torréfie. Le second que le tabac est une espece de poison; parce qu'il agit si fortement sur ceux qui n'y sont pas acoûtumez, qu'il leur cause un grande alteration, qu'il les fait vomir, & qu'il

les purge avec tant de violence, qu'il les met en danger de la vie. Mais ces deux propoſitions & toutes les conſequences que l'on en tire ſont de ſimples préjugez & des concluſions temeraires tireés par un ſophiſme que les ſçavans apellent *cauſa non cauſæ.* C'eſt-à-dire, que l'on attribuë au tabac un mal dont il n'eſt point la cauſe ; parce qu'il y a d'autres cauſes de ces mauvais effets ſur leſquelles on ne fait aucune attention, & qui néanmoins occaſionnent par elles mêmes tous les ſymptomes que l'on croit être produits par la fumée du tabac.

Quand un homme dans les compagnies & pour ſon plaiſir fume beaucoup de tabac, qu'il mange en même tems toutes ſortes de mauvais alimens, qu'il fait excez de vin, de bierre, d'eau de vie &c. & qu'enſuite il devient malade, l'on dit communement que cela vient du tabac. Quand un autre a du goût pour le tabac & pour les compagnies, & qu'il néglige ſes affaires, on luy fait croire que le tabac eſt nuiſible pour l'empêcher d'y donner tout ſon tems.

Mais il eſt aiſé de faire voir que c'eſt un prétexte dont on ſe ſert en cette

occasion qui est trop grossier pour ne pas sauter aux yeux de tout ce qu'il y a de personnes raisonnables, & il y a beaucoup plus de vrai-semblance que l'on condamne le tabac, à cause que ceux qui ne sont pas acoûtumez de le fumer, s'en trouvent fort indisposez.

A quoi il est aisé de répondre qu'il y a bien des choses qui semblent être nuisibles lors que nous n'y sommes pas acoûtumez, qui ne laissent pas d'être bonnes dans la suite lors que l'on s'en est fait une habitude. En effet dés que l'on s'est un peu acoûtumé à fumer, & que l'on a trouvé le moïen de succer la pipe sans avaler la fumée, le tabac ne fait point de mal, & ne cause pas la moindre indisposition à celui qui le fume, au contraire il lui fait un bien considerable, & souvent l'on s'en aperçoit à l'heure même.

Or que le tabac cause de l'incommodité à ceux qui n'y sont pas acoûtumez, cela vient premierement de ce que cette herbe n'a point été produite pour être prise interieurement en boisson ou autrement; mais pour être fumée, & par consequent ceux qui n'ont

pas l'art de bien fumer, avalent la fumée qui se mêlant avec le suc stomacal, le sang, & les autres sucs, devient vomitive, purgative, ou sudorifique, pour raison dequoi ils s'en trouvent indisposez à cause du vomissement, de la purgation, ou de la sueur qui leur arrivent. Mais il arrive de plus un grand mouvement au suc nerveux à l'occasion du sel volatile & du souf e qui dominent dans le tabac, ce qui cause une grande alteration au cerveau, le tremblement, & d'autres symptomes.

Mais si l'on fume souvent, & que l'on s'acoûtume à pousser la fumée dehors à mesure que l'on en reçoit de nouvelle par le tuïau de la pipe, & à disposer le sang & tous les sucs à recevoir le mouvement que le tabac y excite, l'on est en état de fumer autant qu'on le veut sans en ressentir la moindre alteration.

Ce que l'on impute au tabac d'être chaud & dessechant est aussi une erreur fort grossiere. Supposé même que le tabac s'oit chaud & qu'il échauffe, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit desseichant: Car ce qui échauffe est bon &

ſain parce qu'il avance la circulation des ſucs, ce qui maintient en ſanté ceux qui en prennent & par conſequent ne les deſſeiche pas & ne les torréfie point.

Un homme qui eſt aſſis auprés d'un bon feu, ou qui fait un travail penible, qui monte à cheval, qui chaſſe, qui joüe à la paume, & qui en reſte tout en ſueur & hors d'haleine, s'échauffe plus que ne peut jamais faire le plus grand fumeur de tabac, & cependant l'on craint moins le deſſeichement de ces exercices qui échauffent beaucoup d'avantage que celui que l'on à lieu d'attendre du tabac qui échauffe beaucoup moins : comme s'il ſuffiſoit de ne point fumer du tabac ou du moins tres-peu, pour s'exempter du maraſme & de la ſterilité.

Mais pour ſaper une bonne fois cette difficulté par ſes fondemens, il faut detruire le préjugé que l'on a ſur le déſſeichement ; afin qu'il ne nous faſſe plus aucun obſtacle. Ce préjugé s'eſt établi dans le monde ſur les raiſonnemens des Medecins de nom, & d'autres ignorans. Quand ils voïent un homme qui eſt ſec & maigre, & qui maigrit de plus en plus, il concluent que cela

arrive par un déſſeichement; & lors que d'autres ſont affligez de douleurs & de tumeurs qu'ils pretendent être cauſées par fluxion & abondance d'humiditez, ils uſent de tous les moïens qu'ils croient propres à déſſeicher le corps, mais ce dernier moïen reuſſit ordinairement fort mal; parce que le premier n'eſt pas veritable. Car quand quelqu'un eſt maigre ou qu'il le devient, il ne déſſeiche point mais il maigrit parce qu'il n'eſt pas nourri, & qu'il perd plus tous les jours par la tranſpiration, par l'urine, par la ſueur & par les déjections qu'il n'en peut être réparé; & par conſequent le corps doit devenir maigre.

Si quelqu'un ſuë beaucoup, ou qu'il ait un flux de ventre conſiderable, il devient maigre & déſſeiché; parce qu'il perd ſes ſucs, & non pas parce qu'il ſe déſſeiche par une chaleur, puiſque les ſueurs, le cours de ventre, ou les autres maladies qui diminuent les ſucs, & empêchent l'embonpoint ne procedent point de chaleur comme on l'a démontré. En ſorte que perſonne ſi maigre ſoit il, ou qu'il le devienne, ne ſe déſſeiche comme nos Auteurs le penſent.

Car l'on devient maigre non pas par chaleur & par déſſeichement; mais faute de nourriture, & parce que les ſucs s'épanchent par des tuïaux qui ſont trop ouverts & même rompus, ou parce qu'il ſont ſi âcres qu'ils diſſoluent pluſieurs parties ſolides. Comme l'eau forte diſſout les metaux, ce que le feu ſi violent qu'il ſoit ne peut faire par ſa chaleur. S'il n'y a point de déſſeichement, il n'y a donc point de choſes qui nous déſſeichent ; & l'on ne peut pas mettre au rang des choſes qui déſſeichent ni le tabac, ni le thé, ni beaucoup d'autres choſes autant chaudes qu'elles puiſſent être ; parce que la chaleur ne nuit jamais. Nous n'avons donc rien à craindre de la fumée du tabac par raport à la chaleur & à la déſiccation, parce que tout ce que l'on en dit eſt plus frivole & plus vain que la fumée même.

Il s'enſuit de ce que nous avons déja dit, que la fumée du tabac peut contribuer autant qu'aucune autre choſe au maintien de nôtre ſanté & de nôtre vie, & les grands avantages que nous en pouvons recevoir nous fourniroient la matiere d'un volume ſi nous voulions

en faire le détail : & pour en toucher ſeulement quelque choſe fort ſuperficiellement, diſons que cette fumée eſt un des meilleurs antiſcorbutiques que nous aïons. Or ſi le ſcorbut eſt l'arbre de toutes les maladies, il faut recevoir inceſſamment cette fumée pour s'en preſerver ou pour s'en guerir ; puiſqu'on peut la prendre à toute heure & en tout tems, ce que l'on ne peut pas faire de pluſieurs autres choſes : car l'on ne peut pas boire que lors qu'on a ſoif, ni manger que quand on a faim. Il faut que nous prenions du repos quand nôtre corps eſt laſſé par le travail & par l'exercice ; & l'on s'ennuïe même dans les plaiſirs quand ils durent trop long-tems. Mais la fumée de nos feüilles de Virginie que l'on ne peut aſſez loüer quand on en connoit la vertu, eſt utile & agréable depuis le matin juſqu'au ſoir ; auſſi bien à jeun qu'aprés le repas : quand on ſe leve, ou lors que l'on eſt preſt à ſe coucher ; en un mot comme l'on doit continuellement reſpirer l'air, on doit auſſi recevoir & rejetter ſans ceſſe cette fumée qui ne nous eſt pas moins utile que la reſpiration ; & l'uſage de cette drogue eſt un travail que l'on doit continüer ſans craindre la laſſitude.

Or l'homme étant un animal né pour la societé, & rien n'étant plus honnéte & meilleur pour lui que de passer le tems avec ses semblables dans des conversations plaisantes & agréables ; puisque la joïe est un des meilleurs moïens que nous aïons pour conserver nôtre santé & prolonger nôtre vie ; cette plante a encore cette vertu de lier la societé de toutes sortes de gens & de les unir par la conversation. Il est vrai que l'on peut boire & manger avec ses amis ; mais ces sortes de repas entraînent aprés eux des incommoditez, soit pour la dépense, ou pour l'excez, ou pour l'yvresse, qui laissent un souvenir facheux du plaisir passager que l'on à pris, & qui donnent lieu de faire des réflexions qui ne sont pas agréables : au lieu que nôtre fumée est de peu de dépense, & ne peut être prise avec aucun excez qui soit suivi d'yvresse ou d'aucune autre maladie.

De plus, si l'on est quelquefois obligé de rester seul ; que la solitude ennuïe ; & que l'on apréhende qu'un trop grand repos soit nuisible, la fumée de cette plante est une des meilleures choses, que l'on puisse choisir, pour pré-

venir & chasser tous les chagrins & toutes les incommoditez qu'une vie sedentaire traîne aprés elle ; & comme si toutes les vertus de cette plante que nous avons expliquées ne suffisoient pas encore pour nous la rendre estimable, il est encore à propos de sçavoir qu'elle rend l'esprit susceptible des plus sublimes pensées, & des plus hautes méditations dans l'étude des sciences les plus difficiles, qu'elle éclaire l'entendement, & rend tous les organes du corps bien mieux disposez & plus prompts à faire les actions que l'ame leur demande.

Ce sont là les principaux effets du tabac, qui ne laisse pas d'avoir encore d'autres proprietés qui ne sont pas à mépriser. Car premierement c'est un fort bon remede pour tenir la bouche nette aussi bien que les dents & pour les preserver des atteintes du scorbut; & bien qu'il y ait des gens délicats qui se plaignent que l'haleine des fumeurs est puante, c'est mal à propos & par une fausse prevention qu'ils donnent le nom de puanteur à une odeur qui est fort agréable ; puisqu'une infinité de gens exempts de préjugez la preferent à tous les autres parfums. 2°. cette

2°. Cette fumée apaise souvent mieux la soif que la bierre ou l'eau, parce qu'avancant la circulation des sucs dans tous les tuïaux, elle oblige la salive à se décharger dans la bouche avec abondance & avec beaucoup de facilité ; pourvû que l'on s'empêche de trop cracher, & encore plus si l'on se dissuade de l'opinion qu'ont bien des gens qui s'imaginent que l'on doit fumer pour cracher, & pour se décharger du phlegme.

3°. Elle est encore tres-propre à exciter l'apetit, ou si l'estomac & les intestins sont trop pleins d'acides, & que la faim soit excessive. elle tempere les acides, & empêche souvent mieux la faim que les alimens. Aussi est elle tres-efficace pour la chilification & la distribution du chile par tout où elle doit se faire. Elle ne contribue pas moins à la separation des excrémens : & quoi qu'elle donne la liberté du ventre dans la constipation, elle previent son flux trop abondant, & en guerit ceux qui en sont attaquez, en sorte que les matelots sont preservez par son moïen de la dissenterie.

Puis donc qu'en fumant l'on charge

ſon ſang & ſes ſucs du ſel volatile dont cette herbe eſt toute remplie, lequel s'y inſinuë par les vénes de la bouche, d'où il eſt diſtribué par tout le corps, & comme par là même nos ſucs ſont ſubtiliſez, & qu'ils aquierent un mouvement conſiderable, l'on devient plus guai qu'auparavant, plus libre, plus diſpos; & lors que nous nous ſentons fatiguez par trop d'exercice, nous en ſommes bien-tôt ſoulagez. S'il y a des humeurs gluantes dans le tuïau de l'âpre artere, elles ſe diſſolvent, ſe détachent & ſont chaſſées au dehors de telle façon que l'on ſent ſa poitrine plus libre & plus dégagée. Si l'on eſt incommodé de la toux & du rhume, l'un & l'autre s'apaiſent, & l'on s'en trouve bien-tôt guéri, quoiqu'en diſent certains ignorans, qui prétendent que la fumée du tabac produit l'aſthme, qui ne provient que des excés que l'on fait dans le boire, dans le manger, dans toute ſa conduite, & qui ne fût jamais un effet de nôtre herbe qui eſt un fort excellent vulneraire pour la poitrine, pour l'eſtomac, pour le cerveau, & pour toutes les autres parties du corps.

Si l'on a l'eſtomac embaraſſé, la tête

péſante, & que l'on ſoit aſſoupi & plein de ſcorbut; ſi l'on a de la douleur aux yeux, aux dents, ou ailleurs; ſi la vûë eſt foible & obſcure, ſi l'ouïe eſt dure, & ſi l'on ne peut dormir d'un bon ſommeil, ou ſi l'on eſt attaqué de la goute, de la pierre, de la colique, de la galle, des boutons, des phlictenes, des ébulitions, que l'on ſoit trop gras ou trop maigre, que l'on ſoit tourmenté des vents ou des vers, &c. la fumée du tabac eſt un puiſſant elixir contre toutes ces branches du ſcorbut; parce qu'il en détruit la racine & l'arbre. Et ce que l'on doit déplorer eſt la répugnance qu'ont la plûpart des gens contre ce remede, & ſur tout l'averſion qu'en ont les femmes qui non-ſeulement ne veulent point ſe réſoudre à fumer; mais qui font encore tout ce qu'elles peuvent pour empêcher les hommes de le faire.

Il faut cependant eſperer que le tems qui change toutes choſes aïant en peu d'années mis cette plante dans une grande eſtime par toute la Hollande, bien qu'elle y fut auparavant fort décriée, engagera enfin les femmes à prendre cette fumée qui leur eſt ſi neceſſaire, ce qui réüſſira d'autant mieux que

les hommes les convaincront par leur exemple que l'on doit fumer, non pas pour la débauche, ni pour le passe-tems, ni pour le plaisir; mais pour la santé & pour prolonger la vie; & l'on doit présumer que toutes les femmes prendront ce parti, si les hommes veulent s'accoûtumer à fumer sans boire beaucoup de vin; mais plûtôt en prenant du Thé auquel beaucoup de femmes sont déja accoûtumées, n'y aïant rien en cela qui soit mal-séant à leur sexe.

Car rien n'est plus agreable & en même-tems rien n'est plus sain que de fumer aprés avoir pris quelques tasses de Thé, & d'en boire encore en fumant pour humecter d'autant plus sa bouche, & en usant de cette maniere, l'on peut passer le tems agreablement, conserver sa santé, & prolonger sa vie. Et comme il est fâcheux aux femmes que les hommes les quittent pour aller boire du vin & de l'eau de vie en fumant du tabac, ce qui est la veritable raison qui fait avoir aux femmes de l'aversion pour cette plante, il seroit également de leur interêt, de leur plaisir, & utile à leur vie & à leur santé, qu'étant assurées des grandes vertus du tabac, elles ne

fissent point de difficulté de fumer avec eux, & qu'au lieu de former des plaintes inutiles contre le plaisir qu'ils se donnent, elles les y invitassent par leur exemple.

Car pour ce qui regarde la honte que l'on a de pratiquer une chose nouvelle, elles n'auront plus de sujet d'en avoir dés que la mode en sera établie ; & il ne faut autre chose pour cet établissement, sinon que les Dames qualifiées de nos Provinces imitent celles d'Angleterre, car pour lors il n'y en auroit aucune qui ne se piquât de suivre la mode, qui est l'idole la plus cherie de toutes les femmes.

CHAPITRE XXVIII.

De huit Remedes particuliers.

L'On doit donc faire un usage continuel des choses dont nous avons déja parlé, aussi-bien que du Thé, du Caffé & du Chocolate, comme nous le ferons voir dans la suite. Il faut maintenant parler des remedes que l'on doit emploïer de tems en tems pour préve-

nir le ſcorbut, & pour s'en guérir quand on en eſt attaqué. Entre ces remedes qui ſont en tres-grand nombre, nous en choiſirons huit préférablement aux autres ; ſçavoir 1°. L'opium. 2°. Le ſalpêtre. 3°. L'antimoine. 4°. Les yeux d'écreviſſes. 5°. Les coraux. 6°. Les ſels volatiles. 7°. La teinture du ſuccin. 8°. Et nôtre elixir antiſcorbuque ou nôtre eſprit contre le ſcorbut.

CHAPITRE XXIX.

De l'Opium.

CE ſera au ſujet de ce premier remede que les ignorans feront ſaiſis de crainte & d'étonnement, & que les Medecins de nom & la troupe inutile des Apotiquaires commenceront à crier contre moi, en diſant que je propoſe l'uſage d'un poiſon pour conſerver la vie & la ſanté. Mais la conſideration de ces ignorans & de ces critiques ne doit pas nous empêcher de dire la verité.

L'opium n'eſt pas plus un poiſon qu'un couteau eſt nuiſible quand on

s'en ſert pour couper du pain; or comme l'on peut couper la gorge à un homme avec un couteau qui ſert à couper du pain, l'on peut auſſi tuer un malade en uſant mal de l'opium, de la même maniere que nos Medecins de ſenné & de rûbarbe tüent leurs malades, quand ils leur font trop uſer ou trop ſouvent de ces drogues communes qui ne paſſent pas pour être des poiſons.

Mais comment pouvoir dire que l'opium eſt un poiſon ; puiſque les Indiens le mangent, non pas par grains, mais par morceaux, comme nous mangeons le pain ? Cependant les Medecins ne font aucune reflexion là-deſſus, & croïent eux-mêmes ce qu'ils font croire au public, que l'on ne peut pas ſupporter ce remede dans nos climats, quoique l'experience ſoit formellement contraire à leur propoſition, ainſi qu'ils en ſeroient bien-tôt perſuadez s'ils y faiſoient la moindre attention.

Je connois en mon particulier pluſieurs perſonnes qui en prennent tous les jours au-delà d'une drachme, & qui non-ſeulement n'en ſont bleſſez en aucune maniere ; mais qui en tirent de grands avantages, & je ne doute point

que beaucoup d'autres n'aïent la même experience par tout ailleurs. Mais comme celui qui commence à fumer du tabac se trouve fort indisposé jusqu'à ce qu'il s'en soit fait une habitude, c'est pareillement faute d'habitude qu'il semble que l'on ne puisse pas souffrir l'opium.

Quand on commence par la quatriéme partie d'un grain & que l'on continuë d'en user pendant quelque tems en augmentant la dose, l'on peut s'en servir non-seulement sans danger; mais encore avec beaucoup d'utilité, & même de celui qui est crud & sans préparation; bien que la préparation le rende meilleur & plus convenable. Au lieu donc de blâmer l'opium, & de vouloir le faire passer pour un poison, il faut remercier Dieu de nous avoir donné un remede qui a une infinité de vertus, & s'en servir avec les précautions nécessaires.

Car puisque l'opium est un sel volatile huileux, ou un sel gras que Dieu a produit avec dessein, & dans lequel seul se trouve la vertu d'apaiser sur le champ toutes les douleurs les plus violentes en quelque endroit qu'elles se fassent sentir, il faut user de l'opium

pour

pour se préserver de la douleur, & pour l'apaiser quand on en ressent les atteintes, au lieu de laisser les malades pendant des mois entiers sans leur donner aucun soulagement.

Mais quoique cette excellente vertu ait été connuë de tous les Medecins, ils ne s'en sont pourtant servis qu'avec crainte, & ils se sont laissez prévénir par un préjugé qui leur a insinué que l'opium assoupissoit la douleur sans en ôter la cause, en sorte qu'ils ne l'ont emploïé le plus souvent qu'aprés avoir tenté inutilement tous les autres remedes & aprés que les malades avoient perdu toutes leurs forces, de maniere qu'ils ont presque toûjours attribué à l'opium tous les symptomes qui étoient dûs à la foiblesse des malades, à la douleur même, & aux mauvais effets des autres remedes.

De plus, si cette drogue est si pernicieuse les Anciens par lesquels on jure tant, ont donc eu tort de l'avoir fait entrer en si grande quantité dans leur Theriaque, dans leur Philonium, & en beaucoup d'autres compositions, & tant de milliers d'hommes ne se trouveroient pas si bien de l'usage qu'ils en font journellement.

Au reſte, il faut ſçavoir qu'il y a deux actions differentes par leſquelles on connoît les veritables remedes. ; la premiere, eſt d'atteniier & ſubtiliſer ; la ſeconde, eſt d'adoucir l'acrimonie qui ſe trouve dans les ſucs, en changeant la configuration de leurs particules, & en engageant leurs pointes dans des pores qui leur rendent le même office que le fourreau à l'épée, la guaine au couteau, & un étui convenable à chaque inſtrument auquel il peut être deſtiné.

L'opium a tellement cette derniere proprieté, que l'on n'a juſqu'à préſent connu aucune drogue qui détruiſe auſſi promptement toute ſorte d'acrimonie dans nos ſucs, au moïen dequoi il apaiſe à l'inſtant toutes ſortes de douleurs. Mais comme la douleur eſt auſſi-bien cauſée par les obſtructions, les diviſions des conduits, les épanchemens des ſucs, la ceſſation & la lenteur de leur cours, qu'elle l'eſt par leur acrimonie, il arrive que l'opium ſeul ne peut pas apaiſer toutes les douleurs, & en détruire abſolument la cauſe ; mais il n'y a aucune ſorte de douleur contre laquelle on ne doive uſer de l'opium,

ſans pour cela négliger ce que l'on peut faire d'ailleurs. Et ſupoſé que la douleur ne fût jamais totalement détruite par ce remede, quoique une infinité d'experiences prouvent le contraire, c'eſt toûjours un grand avantage que le ſentiment douloureux ſoit aſſoupi, parce qu'autrement la douleur travaillant continuellement les malades, leurs forces ſe diſſipant plus promptement, il leur arrive une infinité d'autres fâcheux ſymptomes que l'on peut prévenir en uſant de ce remede.

Mais comme l'opium peut apaiſer toutes les douleurs en fort peu de tems, & le plus ſouvent ſans être aidé par aucun autre remede, l'on peut en prendre tous les jours ou pluſieurs fois dans chaque ſemaine; afin de s'exempter de toute douleur, ſi l'on a en même tems un peu d'égard à ſa maniere de vivre.

Or cela ſoit dit du premier des huit remedes que nous avons choiſis pour prolonger la vie & conſerver la ſanté, car comme les douleurs nous affoibliſſent, & nous cauſent de grandes alterations, & qu'elles abregent nos jours conſiderablement, on ne peut mieux faire que de prendre le remede que Dieu a

crée pour nous préserver d'un si grand ennemi, & nous mettre en état de parer à ses atteintes. Celui qui en use autrement est ingrat envers Dieu & homicide de soi-même.

CHAPITRE XXX.

Du Salpêtre.

LE second de nos huit remedes est le salpêtre ou le nitre qui est un sel que Dieu a donné aux hommes bien plûtôt pour la conservation de leur santé, que pour faire cette poudre terrible & diabolique qui tend à les détruire. De ce premier sel il en resulte un autre que l'on prépare sans peine, & qui est un des meilleurs remedes que l'on puisse désirer.

L'on prend pour cela une livre, ou autant que l'on veut de bon salpêtre, que l'on met dans un creuset ou dans un vaisseau de terre qui puisse résister au feu, puis l'on chauffe le vaisseau peu à peu jusqu'à ce que le salpêtre soit fondu en liqueur. Alors on prend un charbon ardent, & on le jette dans le sal-

pêtre, au moïen dequoi il se fait d'abord une forte détonation, laquelle étant cessée, on jette un nouveau charbon ardent sur la même matiere, & l'on réïtere la même chose, jusqu'à ce que le salpêtre ne soit plus en état de détoner; aprés quoi l'on jette le tout dans un vaisseau rempli d'eau bien claire, & aprés une heure de repos on le filtre par le papier gris, puis on fait évaporer l'eau dans un vaisseau de verre au feu de sable, jusqu'à ce qu'il reste au fond un sel tout desseché, ou ce qui est encore mieux on fait l'évaporation seulement jusqu'à ce que le sel paroisse.

Or ce sel ou cette eau salée qu'on apelle une lessive, est un tres-bon remede contre le scorbut & tous ses symptomes, mais c'est aussi un excellent moïen pour se maintenir en santé; puisque huit ou dix gouttes prises dans une liqueur apropriée, tiennent nôtre sang & nos sucs en liquidité, les adoucissent, les temperent, empêchent les obstructions ou les guérissent. Et l'on peut voir avec combien de facilité ce remede peut mortifier toutes sortes d'acides, en prenant un verre de bierre aigre qui se trouve aussi-tôt adoucie en y versant quelques gouttes de cette lessive.

L'on peut juger delà qu'elle eſt tres-convenable à tous ceux qui ſont obligez de boire de mauvaiſes bierres qui tendent à l'acidité, & qui leur ſeroient fort nuiſibles ſi elles n'étoient adoucies par quelques goutes de cette liqueur qui les met en état d'en boire ſans intereſſer leur ſanté.

Mais au deffaut de ce ſel ou de cette leſſive, l'on peut ſe ſervir avec le même ſuccés de la cendre gravelée qui a les mêmes vertus, & qui étant fonduë dans l'eau, puis filtrée par le papier gris, fournit une leſſive toute ſemblable. Et ce remede eſt ſi bon contre le ſcorbut, contre la pierre, la fiévre, &c. & même pour conſerver la ſanté, que l'on auroit peine à trouver quelque choſe de meilleur dans les plus fameuſes Boutiques de nos Apotiquaires.

Surquoi l'on ne peut aſſez admirer la bonté de Dieu à l'égard des hommes, d'avoir attaché de ſi grandes vertus à des choſes fort communes. Et Pline a fort bien dit, *Adeo in rebus damnatis quoque etiam nullis ſunt aliqua remedia!* Tant il eſt vrai que dans les choſes les plus communes & les plus négligées, on ne laiſſe pas de trouver de bons re-

medes. Ce ſentiment eſt bien opoſé à celui de nos Sçavans, qui ſont fort éloignez de penſer que l'on puiſſe trouver rien de bon dans les choſes qui nous ſont familieres. Mais nous jugeons à propos, & il eſt de nôtre devoir de ſuivre plûtôt le deſſein de Dieu que les idées vaines de ces ſortes de gens, & de faire part ici ſans aucun miſtere à tous ceux qui aiment leur vie & leur ſanté, de ce que la raiſon & l'experience nous ont apris ſur ces choſes; auſſi-bien qu'à tous ceux qui ſuivent ce bon parti, à la honte & à la confuſion des ignorans ou de ceux que l'opiniâtreté fait reſter dans le parti contraire.

CHAPITRE XXXI.

De l'Antimoine.

APRE's avoir parlé du ſalpêtre, il faut traiter de l'antimoine qui eſt le troiſiéme de nos remedes choſis, bien que les Medecins de nom & ceux qui ſont prévenus de leurs mauvaiſes maximes l'aïent décrié comme un poiſon dans le ſiecle paſſé. Mais ſans s'ar-

rêter à tout ce qui a été dit contre ce remede, il eſt certain que l'on ne doit pas le mettre au rang des poiſons, même celui qui eſt crud, & tel que la nature le produit.

Car outre que l'on donne ce remede aux porcs pour les engraiſſer, comme font à préſent tous les Païſans de la Weſtphalie, & que les Maréchaux s'en ſervent pour purger les chevaux ; l'on a l'exemple de pluſieurs hommes dont la conſtitution eſt moins forte, leſquels aïant avalé pluſieurs livres d'antimoines en tablettes, ont été guéris ſans vomiſſemens, ſans déjections, & ſans ſueurs, de la galle, de la verole, des phlictenes, de l'amaigriſſement, &c.

Ce remede aïant donc de ſi bons effets ne doit pas paſſer pour être un poiſon ſi ce n'eſt dans la bouche de ceux qui empoiſonnent par leurs menſonges le nom de l'antimoine ſeulement & non pas l'antimoine même. Ce qui revient, à ce qu'à dit Ariſtote, *Propter noſtrum dicere nihil mutatur in re* ; C'eſt-à dire que tous nos dits & nos redits ne changent rien aux choſes. Il eſt vrai cependant que les hommes peuvent dire tout ce qu'ils veulent ; & s'ils diſent la verité ;

elle étoit telle avant qu'ils parlassent, & s'ils disent des mensonges, la verité demeure toûjours telle qu'elle étoit sans en souffrir aucune atteinte.

Mais outre que l'antimoine crud n'est pas un poison, & qu'il n'est pas nuisible, il est encore un des meilleurs remedes dont on puisse se servir pour se maintenir en santé, pour se guérir des maladies les plus fâcheuses, & pour prolonger sa vie pendant plusieurs années. Et nous sommes confirmez dans ce sentiment par une infinité d'experiences qui en ont persuadé tous ceux qui ont bien voulu y faire la même attention que nous.

Ce que les Chymistes ont publié de ce mineral depuis plus d'un siecle est tres-veritable, que l'on peut trouver en lui seul un arsenal de remedes ; mais d'une telle efficacité, qu'ils sont capables de nous préserver & de nous guérir des maladies les plus fâcheuses, aprés que les autres remedes y ont été vainement emploïez ; pourvû que l'on s'en serve dans le tems & dans la maniere qui est connuë de tous les Medecins qui en ont fait l'experience.

Car lorsque les sels & les aromates

qui ſont pleins de ſels & de ſouffres, ſont trop foibles, trop mous, & comme trop flexibles pour temperer l'acidité de nos ſucs qui eſt fort augmentée, pour attenuer leur épaiſſeur, & pour ouvrir les obſtructions des conduits, il faut ſe ſervir des pierres, des mineraux, & même des métaux pour vaincre & détruire ce ſcorbut qui a jetté par tout de profondes racines, de la même maniere que l'on ſe ſert de l'acier que l'on a endurci exprez pour rompre les corps les plus durs.

Or ce qui eſt ſi efficace dans les maladies les plus déplorées, ne peut être que tres-bon dans les moindres, & c'eſt pour cela que nous pouvons dire que nôtre antimoine eſt auſſi bien que quelques autres, un des meilleurs remedes dont nous puiſſions faire un fréquent uſage, pour conſerver nôtre ſanté & prolonger nôtre vie.

Mais quoique la poudre d'antimoine crud ne ſoit point à rejetter, & qu'elle ne mérite en aucune maniere le nom de poiſon, l'on peut cependant ſe ſervir avec beaucoup davantage d'une ou de deux préparations de ce remede que nous avons choiſies entre

plusieurs autres, dont la plus belle ne doit pas être découverte à cette bande d'ingrats & d'envieux,

Cependant pour ne pas manquer aux veritables enfans de l'art dans une chose d'une si grande importance, nous serons toûjours prêts à donner ce beau remede à tous ceux qui mériteront de le posseder.

La seconde préparation se fait de cette maniere. L'on prend une livre d'antimoine bien pulverisé, & quatre livres de salpêtre pareillement mis en poudre, & aprés les avoir bien mêlez, on jette deux cuillerées de ces poudres dans un vaisseau de terre bien fort, ou dans une marmitte de fer, & l'on touche cette poudre avec un charbon ardent qui lui fait faire une détonation, laquelle étant cessée l'on y jette une autre cuillerée de poudre que l'on touche de nouveau avec un charbon alumé, laquelle étant détonée l'on continuë toûjours de la même maniere, jusqu'à ce que toute la poudre ait soufferte la même détonation, aprés quoi, ce qui reste dans le vaisseau est nôtre préparation, laquelle pour être fort simple ne doit pas être moins estimée. L'on prend donc une once &

demie de ce résidu, & l'on y mêle une once d'yeux d'écrevisses & autant de coraux préparez, avec deux drachmes du sel de salpêtre dont nous avons parlé ci-devant, au moïen dequoi l'on aura une poudre adoucissante qui est un remede très puissant contre toutes sortes de maladies, & propre à conserver la santé pendant un fort long-tems si l'on en prend de tems en tems la moitié de ce qu'en pourroit contenir la cavité d'un dé à coudre, le dé entier, ou le double, & cela une ou plusieurs fois par jour, une ou plusieurs fois par semaine, le matin, avant dîner, avant souper, ou quand on le voudra avec de la bierre, du vin, du thé, ou quelque autre liqueur convenable.

L'on peut guérir avec cette poudre toutes sortes de fiévres & tous les symptomes dont elles sont accompagnées, si l'on continuë de s'en servir pendant quelque tems ; & en cas qu'il y ait des douleurs, il ne faut pas épargner l'opium commençant par la troisiéme partie d'un grain pour ceux qui n'y sont pas accoûtumez, observant d'évacuer d'abord par le vomissement réïteré deux fois, ou par des purgatifs conve-

nables, les ſucs qui ne peuvent pas être rétablis dans un bon état.

Mais il ne faut pas trop réïterer ces évacuatifs ; afin de ne pas s'en faire une coûtume, comme font ordinairement les Medecins de nom, dont la ſcience ne s'étend que ſur la rhubarbe & ſur le ſenné. Enfin, l'on peut avancer l'action de cette poudre qui eſt quelquefois un peu lente par le moïen du ſel volatile dont nous allons parler comme du quatriéme & d'un des meilleurs de nos remedes.

CHAPITRE XXXII.

Du Sel volatile.

CE ſel ſe trouve en quantité de plantes ; mais en plus grande abondance dans les animaux principalement dans leurs os, & l'on en trouve beaucoup auſſi dans l'urine des hommes. Mais entre les parties ſolides des animaux, les cornes des Cerfs ſont celles qui en fourniſſent davantage. L'on ne doit pas pour cela s'imaginer qu'un ſel ſoit meilleur que l'autre. Car c'eſt une

opinion erronée de ceux qui ne recherchent pas les choſes par eux-mêmes, qui s'en raportent aux Livres, ou qui ne réfléchiſſent pas aſſez ſur la reſſemblance du goût, de l'odeur, & de l'action de tout ſel volatile quand il eſt pur.

La préparation de ce ſel conſiſte à brûler les os ou les cornes des animaux, & à en recevoir la fumée qui eſt plus chargée du ſoufre & du ſel volatile que des autres principes. Je me ſuis ſervi depuis pluſieurs années pour faire cette operation, d'un pot de fer auquel s'adapte un couvercle en dedans, qui a la figure d'un entonnoir renverſé, & qui eſt un peu creux & élevé, au-deſſus duquel il y a un trou avec un petit couvercle, & à la circonference un bord pour y jetter du ſable, lorſque le trou eſt fermé par le couvercle ; mais ſur le côté il y a un tuïau qui doit s'aboucher avec un grand vaiſſeau de verre, & leur abouchement doit être luté.

Mais ſi l'on veut faire beaucoup de ſel volatile, il eſt bon de prendre un grand pot dont le couvercle ou plûtôt le chapiteau, qui doit être fait avec du fer battu, ou avec du fer blanc, ſoit

attaché avec des clous ſans emploïer de ſoudure, en ſorte que s'il y a quelque ouverture, elle ſoit bouchée avec le lut. Il faut de plus qu'il y ait aux deux côtez du chapiteau un tuïau de deux pieds ou deux pieds & demi de longueur, dont la baſe ſoit plus large, & qui s'étreſſiſſe & ſe recourbe par ſon autre extremité vers le bas, outre qu'à ces deux premiers tuïaux l'on en peut joindre encore deux autres, dont l'un ſe porte vers le haut & l'autre vers le bas, afin d'adapter à chaque tuïau un recipient pour recevoir la fumée dans leſquels étant entrée, il s'y amaſſe en peu de tems une bonne partie du ſel volatile, pendant que le pot eſt mis ſur le feu ou dedans un fourneau convenable, en ſorte qu'il ſoit tout brûlant. Aprés quoi l'on y jette quelques morceaux de cornes ou d'os, puis aïant boûché le trou du couvercle, on jette du ſable tout autour, aprés cela les matieres étant brûlées, on en tire le réſidu avec une cuillere ou une pincette, & l'on y remet de nouvelle matiere, ce que l'on continuë de faire autant de tems que l'on veut.

Mais comme il ſe trouve dans les

récipients du sel volatile, de l'huile, & de l'eau, il faut enlever le sel qui est attaché à l'interieur de ces vaisseaux, puis le mettre dans une cucurbite de verre avec son chapiteau & son récipient au feu de sable, & le sublimer par une douce sublimation seulement une fois pour le rendre plus pur.

L'on peut encore tirer de la même maniere un peu de sel volatile de l'huile, en y mêlant un peu d'eau de vie. Ce sel volatile est le veritable sel avec lequel le corps de l'homme étant bien salé, est bien mieux préservé de la corruption que la chair des animaux, ne peut être conservée dans les saloirs du ménage par l'aprêt que les femmes y font; & quand même le corps humain auroit déja un premier dégré de corruption, il pourroit être rétabli par ce sel volatile.

C'est de ce sel que le corps de l'homme est presque entierement formé, c'est pourquoi l'on en peut tirer de toutes les parties qui le composent, & lorsque ce sel lui manque, il devient malade ou il meurt. L'on peut ainsi avec le secours de ce sel se préserver d'un grand nombre de maladies, & s'en

guérir

guérir quand on en est attaqué. En sorte que je ne sçai si je dois plûtôt plaindre ou mépriser le genre humain d'avoir été tant de siecles sans découvrir un sel si merveilleux, que l'Europe entiere n'en ait eu aucune connoissance il n'y a pas plus de 50. ans, & que tandis que chacun de nous en porte avec soi une mine inépuisable, nous le jettions autant de fois que nous rendons nôtre urine, sans connoître & sans faire aucune estime d'un trésor si précieux & si salutaire. Que l'on parcoure les Régions les plus éloignées, & que l'on foüille la terre jusques dans ses entrailles avec une dépense incroïable & un travail infini, pour y chercher avec empressement toutes sortes de remedes, de même que les chasseurs, qui aïant chez eux toutes sortes d'animaux domestiques, du grain & d'autres fruits de la terre en abondance pour leur nouriture, ne laissent pas de poursuivre avec fureur à la piste de leurs chiens les animaux sauvages, pour en avoir la dépoüille qui leur est inutile. Ou comme les pescheurs, qui n'étant pas contens de ce que la terre leur fournit, transportent leur demeure sur les eaux avec

beaucoup de dangers & d'incommoditez, afin de tirer du poisson une nourriture qu'ils préferent au pain, à la viande & à tous les autres fruits de la terre.

Cet excellent sel renferme un merveilleux élixir pour la vie de l'homme, & tous ceux qui aiment à vivre long-tems devroient en user journellement, comme d'un remede capable de temperer efficacement l'acide le plus âcre & le plus malin, & de tenir nos sucs daus la subtilité & dans la fluidité qui leur est nécessaire, au moïen dequoi les obstructions des conduits & toutes sortes de coagulations se trouvent détruites. En un mot toutes les sources du scorbut se trouvent taries par ce sel, comme nous l'avons éprouvé sur nous-mêmes depuis un assez long-tems, & sur une infinité de malades, & comme l'éprouveront encore à l'avenir tous ceux qui en voudront faire l'experience.

On peut le prendre dans la bierre, le vin, le thé, le lait, ou dans toute autre liqueur convenable, jusqu'à la quantité qu'en peut contenir un dé à coudre ou une demie cuillerée; ou s'il est fondu dans de l'eau, on en peut pren-

dre jusqu'à 30. 40. 50. & jusqu'à cent goûtes, parce que l'on n'en peut pas trop user ni trop souvent quand on le prend avec quelque liqueur apropriée; pourvû qu'il ne soit pas trop âcre à la bouche, aux nez & au gosier.

Aussi est-il bon en tout tems & particulierement pendant le repas, quoiqu'en puissent dire nos Medecins de nom qui ne connoissant pas les veritables remedes, ont crû qu'un remede perdoit sa vertu quand on le mêloit avec la boisson & les alimens; comme si un remede devoit seulement agir sur la membrane d'un estomac vuide, ce qui est sans doute une pensée bien peu raisonnable; car les maladies aïant leur siege ou dans le sang & les sucs, ou dans les visceres, ou dans les membranes, & dans les tuïaux qui les composent; ce qui sera un bon & veritable remede passera de l'estomac dans les intestins, ensuite il sera porté par les vénes lactées dans le sang, puis il sera mêlé avec tous les sucs dans tous les conduits du corps.

Il est donc fort à propos de mêler les veritables remedes avec nos alimens, & d'en farcir le chile; afin que la

diſtribution s'en faſſe en même-tems dans toute l'habitude. Et l'utilité de cet uſage a toûjours été, & ſera toûjours confirmée par une heureuſe experience.

CHAPITRE XXXIII.

Du Succin.

OUTRE le ſel volatile, dont nous venons de parler, il ſera fort avantageux au public que nous lui faſſions part d'un fort bon remede, c'eſt le ſuccin ou l'ambre jaune, qui eſt une gomme ou raiſine que la mer nous donne en grande abondance en certains endroits, & qui eſt encore beaucoup plus utile pour la ſanté, qu'elle ne l'eſt aux femmes pour ſervir de matiere à leurs ornemens & à leur parure.

L'on peut réduire cette gomme en poudre tres-ſubtile, & verſer deſſus la leſſive du ſel de ſalpêtre, dont nous avons ci-devant parlé; en ſorte qu'elle ſurnage de quatre travers de doigts ſur la gomme; & pour lors le vaiſſeau étant bien bouché, il faut le laiſſer en repos ſur le ſable chaud pendant huit jours, juſqu'à ce que la leſſive ſoit co-

lorée. Aprés cela l'on versera sur le tout de bonne eau de vie, tirée la premiere dans la distillation, & tout étant broüillé ensemble, on le laissera reposer à une chaleur lente, pendant quelques jours jusqu'à ce que l'eau de vie ait tiré la teinture.

Cette teinture est un tres-bon remede contre le scorbut, principalement lorsqu'il se manifeste à la tête par plusieurs indispositions. L'on en prend 20. 30. & 50. gouttes une ou deux fois par jour, & l'on continuë d'en user pendant quelque tems, & par ce moïen l'on se guérit des vertiges, des douleurs de tête, de l'apoplexie, de la foiblesse de memoire, &c.

CHAPITRE XXXIV.

D'une Eau antiscorbutique fort excellente.

COMME les remedes dont nous avons parlé jusqu'à présent pourront paroître trop simples, nous proposerons ici une seule composition fort utile; afin qu'il ne paroisse pas que nous

des-aprouvions abſolument toutes les compoſitions, parce que nos Anciens en ont inventé un grand nombre qui ſont inutiles & même nuiſibles, pouvant aſſurer que celle-ci que nous avons épouvée pendant pluſieurs années a toûjours eu beaucoup de ſuccés ſur une infinité de malades que nous avons guéris par ſon moïen.

Cette compoſition eſt un elixir antiſcorbutique, ou un eſprit contre le ſcorbut, & un remede preſque univerſel pour conſerver la vie & la ſanté, & pour guérir toutes ſortes de maladies. Il faut prendre quatre onces de canelle, deux onces de noix muſcades, une once de macis, une demie once de gerofle & les ſuperficies des écorces de huit citrons & de quatre oranges, puis une once & demie de calamus, il faut couper les écorces des citrons & des oranges, & piler groſſierement les autres drogues, & les mettre dans une bouteille où l'on ajoûtera trois onces de ſaffran non pilé. Il faut enſuite verſer ſur le tout deux pintes & chopine meſure de Paris de bonne eau de vie, & laiſſer repoſer tout cela dans un lieu chaud juſqu'à ce que l'eau de vie ait tiré la

teinture & le goût de ces aromates, ou s'il en reste encore un peu, on y remettera encore de l'eau de vie, que l'on mêlera avec la premiere lorsqu'elle aura tiré ce qui restoit de la vertu des drogues & l'on clarifie la liqueur en la faisant passer au travers d'un linge serré.

Cette liqueur est aussi agréable à la vûë, à l'odorat & au goût, qu'elle est excellente en ses vertus & en ses operations. L'on en peut prendre une cuillerée ou plus seule ou mêlée avec l'eau de vie, le vin, ou le thé, & cela tous les jours & avec beaucoup de succés, tant pour se maintenir en bonne santé que pour se guérir de plusieurs maladies.

Mais s'il se trouvoit quelqu'un qui eût de l'aversion pour l'eau de vie, ou qui crût le remede trop chaud pour lui, comme il y a effectivement un degré du scorbut dans lequel la grande âcreté des sucs, semble ne pouvoir souffrir les choses chaudes, sans qu'il arrive un sentiment de chaleur fort incommode; dans ce cas là nous conseillons de boire en quantité de la teinture legere du thé, & l'usage de la poudre adoucissan-

te, dont nous avons déja parlé, avec un peu de sel volatile mêlé avec beaucoup d'eau ou de bierre.

CHAPITRE XXXV.

D'une Boisson fort utile.

BIEN des gens aïant de l'aversion pour l'eau froide à cause de son insipidité, & beaucoup d'autres ne pouvant fournir à la dépense du thé, parce que la Compagnie des Indes, contre le dessein de Dieu & de sa providence, juge à propos de priver nôtre païs, & même toute l'Europe, du thé, de la canelle, & sur tout de son huile par le prix excessif qu'elle met à ces drogues si utiles; & que d'un autre côté les brasseurs, ou bien n'ont pas l'art de faire de bonne bierre & bien saine, ou se mettent bien moins en peine de donner à la boisson qu'ils travaillent toute la bonté qu'elle peut avoir, que de tirer de sa vente un profit considerable, en sorte qu'une infinité de malheureux tombent malades pour boire de ces mauvaises boissons. Pour toutes ces raisons, dis-je, il

il sera fort à propos d'apprendre au public à faire une boisson à fort peu de frais, laquelle est aussi agréable au goût qu'elle est saine, & que l'on peut faire quand on veut sans être obligé de païer aucune charge, à moins que les traitans ne s'avisent à l'avenir d'y mettre un impôt quand ils en connoîtront l'utilité.

Pour faire cette boisson l'on prend une demie once de salsepareille, deux drachmes d'esquine avec autant de poudre de santal rouge. L'on met ces trois drachmes dans un pot de terre aprés avoir coupé les deux premiers par petits morceaux, & l'on verse dessus environ quatre pintes mesure de Paris d'eau de pluïe ou d'autre eau qui soit d'une bonne qualité, laissant boüillir le tout pendant une bonne demie heure, l'on y jette sur la fin environ deux drachmes de canelle, & aprés avoir passé cette décoction au travers d'un linge, l'on a une boisson qui surpasse tous les vins, toutes les bierres & tous les potions rafraîchissantes que la Pharmacie fournit.

La couleur de cette boisson est d'un beau rouge, son odeur & son goût sont

fort agréables ; elle conforte l'estomac, elle apaise la soif, & elle est également utile aux sains & aux malades. En sorte qu'un fébricitant peut sans rien craindre en boire autant qu'il lui plaît, & au deffaut de la salsepareille & de l'esquine, l'on peut se servir de la racine de bardane qui est presque aussi bonne que les deux drogues ausquelles on la substituë, & qu'il ne faut pas acheter bien cher chez les Apotiquaires, puisqu'on la trouve *gratis* dans le grand magazin de remedes que la terre nous ouvre liberalement.

De plus, ceux qui peuvent souffrir l'amertume dans la boisson, peuvent y ajoûter l'absynthe en petite quantité, & le chardon benit. L'on peut aussi emploïer pour la faire le moindre thé que l'on achette à bas prix, parce qu'il n'est pas estimé de ceux qui ont de la délicatesse sur cette drogue. Cependant ce thé qui est d'une couleur brune ne laisse pas de rendre cette boissoin fort utile.

Or l'experience qui nous a apris combien cette boisson est propre à prévenir le scorbut ou à le guerir, ou servir de véhicule au sel volatile & à la poudre

adouciſſante, dont nous avons parlé, auſſi-bien qu'à beaucoup d'autres remedes, l'aprendra à tous ceux qui voudront en être éclaircis par la même voïe.

Enfin il eſt remarquable que cette boiſſon aïant été faite avec de l'eau bien claire & bien pure, peut ſe conſerver pendant un Eſté entier, durant les plus grandes chaleurs, ſans qu'elle contracte aucune mauvaiſe odeur : au lieu que la bierre, le vin, & beaucoup d'autres liqueurs ſe corrompent aiſement & deviennent acides. L'on experimentera la même choſe lors que l'on fera cuire le gayac dans de l'eau, ſçavoir une demie once dans un demi-ſetier d'eau, à quoi l'on adjoûtera deux gros de ſantal & autant de canelle : ce qui fournira une boiſſon fort ſaine qui ne deviendra ni puante ni acide, & quoi qu'elle ſoit préparée fort ſimplement, elle ſera meilleure que celle que les Medecins de nom ordonnent chez les Apotiquaires; & qu'ils font compoſer de pluſieurs drogues fort dégoûtantes qui ſont venduës bien cher. Nous oſerons encore aſſurer que ceux qui voudront uſer de cette boiſſon, pourront ſe preſerver

ſans peine & ſans beaucoup de dépenſe de pluſieurs maladies facheuſes, & être à eux mêmes leurs Medecins.

CHAPTIRE XXXVI.

De la vertu du Thé en general.

IL eſt tems de ceſſer de parler des remedes, puiſque nous n'avons pas entrepris d'écrire une medecine entiere. Cependant nous avons peut-être plus expliqué de choſes en peu de diſcours, que la plûpart de ceux qui emploïent tous les jours leur tems à faire de gros volumes. Nous nous contenterons en finiſſant ce Traité de faire quelques obſervations generales ſur la boiſſon, puiſque rien n'eſt plus néceſſaire à la vie & à la ſanté que de boire tous les jours en grande abondance. Car comme nôtre vie & toutes nos actions dépendent de la circulation des ſucs, & que les alimens ne ſuffiſent pas pour fournir à tant de fleuves & de rivieres qui arrouſent nôtre corps, & que ces alimens que nous prenons ne peuvent pas être liquefiés ſans addition d'humidité, il faut

continuellement jetter de l'humide dans nôtre corps pour les détremper, sans quoi nôtre vie & nôtre santé ne seroient pas de longue durée.

Mais aïant fait voir ci-devant que le vin, l'eau de vie, & les fortes bierres; ne sont pas les veritables boissons pour apaiser la soif ni pour conserver la vie & la santé, parce qu'elles ont trop peu d'eau, & qu'elle contiennent trop d'acide & d'huile; que l'eau seule apaise la soif veritablement; & que les autres boissons ne le font qu'à cause qu'elles contiennent de l'eau, & plus ou moins selon qu'elles en contiennent davantage: Il faut trancher le mot & dire que c'est l'eau seule que nous devons boire en abondance, dont nous devons être contens, & dont nous ne pouvons trop boire, parce que nous sommes satisfaits quand nous en avons beu ce qu'il faut pour apaiser nôtre soif.

Sçachez donc beuveurs que l'eau est vôtre boisson la plus naturelle, & beuvez en à pleins verres jusqu'à ce que vôtre soif soit apaisée: & si vous voulez être sains & vivre long-tems abstenez vous du vin, ou si vous en beuvez mêlez y beaucoup d'eau, ou pour

mieux dire versez tres-peu de vin dans beaucoup d'eau, Car vous devez fuir l'excez du vin comme vôtre plus grand ennemi, autant que la peste, & comme la chose du monde la plus terrible.

L'eau de vie n'est pas aussi une boisson à proprement parler, mais un remede qui devient un poison quand on veut la faire servir à cet usage, de même que si l'on prenoit de la scieure d'aix pour de bonne farine. Cependant parce que l'on ne trouve pas que l'eau soit une boisson assés agréable au goût, l'on veut boire du vin ou de la bierre. Mais qui sont ceux qui ont du dégoût pour l'eau? sinon des hommes qui ont dégeneré du goût de leurs prédecesseurs qui l'ont trouvez fort agréable pendant plusieurs siecles.

Si pourtant la volupté a tant fait que de prévaloir sur la raison, & qu'il soit absolument nécessaire que l'eau chatoüille la langue & le palais; pour satisfaire à vos desirs sans interesser vôtre santé, voici deux autres boissons qui vous sont préparées, ce sont celles du thé & du caffé qui peuvent en tout tems apaiser vôtre soif, & conserver vôtre santé & vôtre vie. Nous invitons à l'usage de ces boissons tous ceux qui

ont soif, & qui voulant l'apaiser, veulent aussi satisfaire leur goût & conserver leur vie & leur santé.

Mais comme l'on doit envoïer les grands mangeurs aux étables des pourceaux, & les friands à ces repas exquis qui corrompent l'ame & le corps ; & que nous ne pouvons pas les recevoir à nôtre table où nous prétendons que la frugalité soit observé : aussi ne pouvons nous pas inviter à boire avec nous le thé & le caffé, ceux qui boivent du vin avec excez, qui se noïent dans les liqueurs les plus violentes, & qui ne croïent pas avoir bien bu s'ils ne sont yvres. Ces gens là devroient se laisser rouler dans les caves comme des muids, afin que l'on versat de ces liqueurs dans leurs estomacs autant qu'ils en peuvent païer, de la même façon que l'on peut survuider tout le vin d'un tonneau dans un autre.

Pour nous qui n'avons dessein que d'apaiser nôtre soif, & de satisfaire un peu nôtre goût sans interesser nôtre santé en aucune maniere, nous nous rangeons avec ceux qui sont d'acord avec nous de boire la liqueur du thé ou du caffé qui sont également propres

à flater le goût & à conserver la vie & la santé.

Loüé soit donc à jamais le Createur de l'univers qui nous a donné cette boisson, & qui nous la fait connoître, puisqu'elle a tous les agrémens que l'on y peut desirer. Premierement, elle plaît à la veuë, & elle merite d'être regardée puisque la couleur verte dont elle est teinte est la plus agréable de toutes les couleurs : En sorte que l'on croit voir la verdure de l'Esté dans une tasse remplie de cette liqueur quand on la tient en sa main. L'odeur en est agréable & n'est point incommode aux Dames comme celle du musc, de la civette, & autres semblables. Son goût est tres-bon, tenant un certain milieu entre la douceur & l'amertume ; & la maniere dont on l'avalle en la tirant par inspiration flate tres agréablement les papiles de la langue. Ainsi l'estomac, les intestins, & tous les visceres qui sont composez de tuïaux tres-délicats, comme s'ils avoient une vertu de suction attirent vers eux avec beaucoup d'avidité ce suc tres subtil, qui est tout disposé à enfiler avec facilité les routes les plus étroites : à moins

qu'un préjugé causé par un desir excessif de boire du vin & de la bierre, ne donnent à quelques uns du dégoût pour une boisson qui est tres-salutaire à ceux qui aiment leur vie & leur santé, lesquels ne peuvent se lasser d'en boire, & d'y prendre tout le plaisir imaginable.

Cette boisson étant avalée chaude, nous échauffe sans nous causer une chaleur incommode, & qui puisse nous exposer aux dangers dans lesquels tombent presque tous ceux qui boivent ces boissons glacées qui ont ôté la santé & même la vie à tant de milliers d'hommes: au lieu qu'il n'y a personne qui puisse dire qu'aucun particulier soit devenu malade pour avoir beu de cette eau chaude.

Nôtre vie peut-elle subsister sans chaleur, puisque dans le tems que nous mourons, nôtre chaleur & nôtre vie finissent au même instant? Il est vrai qu'il y a bien des gens qui meurent par un grand froid, en sorte qu'en hyver l'on est obligé de s'échauffer tant par le feu que par les habits, si l'on veut vivre. Mais l'on n'a veû personne jusqu'à présent qui soit mort pour trop de

chaleur, non pas même dans les païs les plus chauds ni dans les chaleurs les plus ardentes, ou si quelques-uns sont morts, ils ont été tüez par la soif, ou ils ont avalé trop subitement la boisson froide pour l'apaiser.

L'eau du thé que l'on boit chaude est une boisson dont on n'a rien à craindre de tout ce que l'on peut apréhender en prenant des boissons froides que l'on ne peut boire sans danger, principalement lors que l'on est échauffé, & que l'on a beaucoup épaissi ses sucs, qui peuvent alors se coaguler aisement par une boisson froide; or cette coagulation interrompant le cours de la circulation fait bientôt cesser la vie.

Ce sont là les beaux fruits des boissons froides que tant de personnes ont abandonnées aprés s'être repentis un peu trop tard d'en avoir fait leurs délices, au lieu que nôtre eau de thé ne produit jamais ces mauvais effets. Pourquoi donc vouloir boire ces boissons froides avec empressement? puisque ce n'est pas le froid qui apaise la soif, mais que c'est l'eau seule qui produit cet effet; & que nous voïons que la soif est plus facilement apaisée avec des

boiſſons chaudes, qu'avec des boiſſons froides. C'eſt ce que nous éprouvons en écrivant ceci dans le tems même que nous prenons le régal d'une taſſe de thé; ce que nous avons éprouvé une infinité d'autres fois ; & tous les autres beuveurs de thé ont fait la même experience.

Si donc l'eau ſeule eſt capable d'apaiſer la ſoif, & que la froideur loin d'y contribüer en quoique ce ſoit, y eſt bien plûtôt nuiſible, & que la chaleur de l'eau au lieu d'y être contraire, contribuë à l'apaiſer plûtôt & plus facilement, quelle eſt donc la manie de vouloir uſer des boiſſons tres-froides? Car ſi la ſoif n'eſt pas apaiſée l'ors que la bouche & le goſier ont été humectés par quelque liqueur, mais qu'il faille qu'elle ſoit portée dans l'eſtomac, dans les inteſtins, & qu'elle paſſe enſuite dans la maſſe du ſang, pour réfluer aprés cela juſques dans les conduits ſalivaux, afin de faire rejaillir de l'humidité dans tous les endroits de la bouche, la boiſſon chaude eſt ſans difficulté bien plus propre à apaiſer la ſoif que la boiſſon froide, puiſqu'une boiſſon chaude peut paſſer bien plus aiſement

dans la masse du sang & parvenir jusqu'à la bouche pour y être separé.

C'est pour cela que l'on ne peut pas apaiser la soif en prenant seulement de l'eau dans la bouche & la rejettant aussitôt, parce que le peu d'humidité qui s'attâche à ses parois ne pouvant pas pénétrer jusqu'aux glandes où sont les obstructions, se dissipe fort promptement. C'est aussi pour la même raison qu'aïant la fiévre ou quelqu'autre maladie ou les canaux salivaux se trouvent bouchez, l'on ne peut pas apaiser la soif, à moins que l'on ne leve ces obstructions.

Or s'il est nécessaire pour apaiser la soif que la salive s'échape abondamment dans la bouche par les conduits salivaux, rien ne peut être plus propre pour apaiser la soif que de boire de l'eau chaude, laquelle étant imprégnée de la vertu & de l'odeur du thé, fera encor mieux couler cette humidité dans la bouche. Car l'eau chaude ou l'eau de thé pénétre encore mieux les pores que l'eau froide ou quelqu'autre boisson, comme l'éprouvent ceux qui étant travaillés d'une soif ardente, n'en sont point gueris par l'eau froide simple, par le vin & la

bierre, au lieu qu'ils en sont délivrez en moins d'une heure en beuvant huit ou dix tasses de thé. En sorte que les Chinois qui sont plus voisins du lieu où étoit le Paradis Terrestre, & qui n'en ont pas été chassez si loin que les Hollandois, les Anglois, les Allemans &c. ont depuis plusieurs siecles l'usage de cette boisson si agréable, qu'ils ont toûjours prise pour leur boisson ordinaire afin d'apaiser leur soif.

Mais enfin la providence Divine nous aïant permis de nous soustraire à force ouverte de la tirannie des Espagnols, & de faire la figure d'un peuple affranchi, nous nous sommes trouvez en état d'envoïer nos vaisseaux vers ces lieux si éloignez & vers ces peuples qui nous étoient inconnus, au moyen de quoi il est arrivé que nous avons heureusement trouvé dans le même tems la liberté de nôtre gouvernement politique, la circulation libre de nos sucs dans l'œconomie de nôtre Machine animale par une boisson si précieuse, & le libre exercice de nôtre réligion.

C'est donc nous rendre ingrats envers Dieu d'avoir tant d'inclination pour le petit lait, & le lait de beure

dont nos peres pouvoient ſe contenter dans le tems de leur indigence, & pour la boiſſon du vin & de la bierre dont on ne peut uſer abondamment ſans s'expoſer à perdre ſa vie, ſon corps, & ſon ame. Mais comme ceux qui ſe ſont acoûtumez aux friands aprets du ſucre, ont du dégoût pour le pain, la viande, & pour les autres bons alimens, il ne s'en trove auſſi que trop qui s'étant acoûtumez à la violence des liqueurs fermentées, ne trouvent qu'une déplaiſante inſipidité dans la meilleure de toutes les boiſſons, & qui ont une telle répugnance à la gouter qu'ils font la mine quand on la leur preſente, n'ayant pas de honte de dire que c'eſt une eau fade qui n'eſt propre qu'à laver la vaiſſelle. Le goût de cette bonne liqueur les toûchant moins que le vin de France, auquel ils trouvent beaucoup de délicateſſe, le vin du Rhin, ou la bierre qui leur piquent la langue plus vivement, mais qui gonflent leur eſtomac, les font tomber dans l'yvreſſe, & dans la manie, apeſantiſſent leur corps juſqu'à ce qu'ils ſoient entierement pris du ſcorbut, qui leur cauſent la fiévre, la pierre, la goutte &c. par où ils ſont juſtement punis des railleries & des pa-

roles injurieuſes avec leſquelles ils ont attaqué une boiſſon ſi ſalutaire.

D'autres vont encore plus loin, & comme les hommes aiment beaucoup le changement dans toute leur conduite, en ſorte qu'ils aimeront demain ce qu'ils auront blâmé le jour precedent, & qu'ils condamneront de même ce qu'ils auront le plus aprouvé, auſſi peu ſtables dans leurs jugemens qu'ils ſont vacillans dans leurs convoitiſes. Quand ces gens-là, disje, commencent à boire du thé, ils en deviennent grands amateurs, grands loüangeurs, & ils invitent leurs amis avec beaucoup de plaiſir à les ſuivre dans cette boiſſon : mais dans les intervales ils ne ſe diſpenſent pas de leur gloutonie ſur le vin & ſur la bierre, ni de leur gourmandiſe ſur mille autres choſes nuiſibles ; & dés qu'aprés cela ils viennent à reſſentir quelqu'incommodité, à tomber malades, ils l'imputent d'abord ſans cauſe, ſans raiſon, & ſans réflexion à l'uſage du thé, qu'ils accuſent injuſtement d'être l'auteur de tous leurs maux.

Dans ces rencontres les faux Medecins ſe trouvent de concert à critiquer cette boiſſon & à condamner ſon uſage,

aïant du chagrin que le thé dont ils ignorent les grandes vertus, puisse être si utile à la vie & à la santé des hommes. Car s'il est vrai qu'ils en ignorent les qualités, il n'est pas surprenant qu'ils le blâment, ou comme une chose qu'ils font gloire d'ignorer, ou pour ne pas vouloir se donner le soin de l'examiner, ou s'ils sont obligez d'avoüer qu'il peut être utile à quelques personnes, ils ne laissent pas d'en borner l'usage à une ou deux tasses, se récrians dabord sur l'abus que l'on en peut faire par la quantité : traitant le thé comme leur scammonée, dont on ne peut prendre qu'un certain nombre de grains sans mourir, bien que ce ne soit pas un remede préparé par la chymie.

Il est vrai que la liqueur du thé n'est pas un apozeme, un julep, une potion dont l'ordonnance leur puisse produire un escalin d'Hollande. Ce n'est pas aussi un verre d'urine dont l'inspection puisse procurer à ces charlatans six sols, un royal, ou une moindre piece, car tout fait nombre & plusieurs sols remplissent à la fin une grosse bourse. Cependant la critique est toûjours critique & l'ignorance est toûjours ignorance

rance, mais la raiſon & la veritable experience trouvent toûjours lieu de ſe faire ſentir aux perſonnes raiſonnables, qui ſont libres de préjugez, & qui ne ſe laiſſent point entraîner par l'eſpoir d'un guain ſordide & d'un profit malhonnête.

Or bien que ce ſoit toûjours le ſort d'une verité que l'on commence de publier, d'être contredite, & d'être en bute aux traits de la critique, loin d'être détruite & aneantie, elle trouve toûjours ſes partiſans & ſes défenſeurs. L'on peut donc dire contre l'uſage de nôtre thé tout ce que l'envie la plus envenimée peut ſuggerer, tous ces traits mordans n'empêchent pas que ſon credit n'augmente de plus en plus, & qu'il ne trouve des protecteurs dans tous les endroits où l'on eſt informé de ſes bonnes qualités. Et s'il arrive qu'il y ait quelques deſerteurs qui comme des pourceaux un peu lavez retournent enſuite ſe veautrer de nouveau dans la fange de leurs vins juſqu'à ce qu'ils s'y ſoient noïez, cela ne doit faire aucune impreſſion, & les amateurs de la verité ne doivent pas s'en mettre en peine, mais demeurer fermement attachez à ce que leur inſinüent la raiſon & une

experience bien fondée; & pour les affermir encore plus dans nôtre parti, & y faire entrer de nouvelles recrües, nous jugeons à propos de nous étendre un peu d'avantage sur les vertus du thé, & de comprendre ici en peu de paroles ce que nous avons écrit plus amplement dans un livre où nous ne nous étions pas proposez d'en traiter fort solidement par raport à la Medecine, ce qui a donné lieu à de certains critiques d'y vouloir montrer de la contradiction, quoique le plus animé d'entreux n'ait allégué au lieu de preuves, que des invectives grossieres qui sont dêja en partie retombées sur lui, & sur quoi nous nous défendrons ailleurs pour le reste, afin que la verité n'en souffre aucun dommage, car sans cela il ne meriteroit pas de réponse.

CHAPITRE XXXVII.

De la premiere vertu du Thé dans la bouche.

CONTINUONS donc à parler des vertus du thé, & faisons voir par de solides raisons, mais le plus succinctement qu'il nous sera possible, combien cette plante est merveilleuse, & les surprenans effets de sa liqueur: Et pour suivre le même ordre que nous avons observé jusqu'à present, nous la ferons entrer dans la bouche, puis nous la ferons passer dans l'estomac, & dans les autres visceres.

Quand on boit du thé, il purifie d'abord la bouche, la langue, & le gosier. Il oste la secheresse & apaise la soif; quoique cela ne se fasse parfaitement, que lors qu'il s'est mêlé avec le sang, & qu'il a été separé dans les glandes de la bouche, comme nous l'avons ci-devant expliqué. Mais il y en a quelques uns qui veulent que le thé, noircisse les dents, d'autant plus qu'ils ont un prejugé qui leur fait croi-

re que toutes les liqueurs que l'on boit chaudes, donnent une teinture noire à ces os.

Mais ces deux propoſitions ſont également fauſſes, car nos Payſannes du Nord qui boivent beaucoup de lait chaud ont les dents plus blanches que les autres; & ſi le thé produit cet effet quoique nous n'en aïons juſqu'ici aucune experience, il eſt fort étonnant que les nôtres & celles de pluſieurs perſonnes de nôtre connoiſſance qui étoient autrefois noires, ſales, & branlantes ſoient devenuës blanches, propres, & fermes depuis pluſieurs années que nous uſons jour & nuit du thé ſans garder aucune meſure, & cette experience ſuffit pour n'en point aporter d'autres.

Il faut de plus obſerver que le thé donne une bonne haleine à ceux qui en boivent, & qu'il laiſſe un bon goût dans la bouche aprés l'avoir bû, parce que le thé ſubtiliſe la ſalive & en détruit l'acidité & la viſcoſité. Or puiſque les dents ne deviennent jamais ſales, noires, & branlantes, que par un ſuc âcre, on les conſerve & on les rétablit même le plus ſouvent en beuvant du thé, parce que cette herbe tempere

les sucs & les rend subtils, & que toute la masse du sang quand on prend journellement & en abondance de cette liqueur, est temperée, attenuée, & mise dans un mouvement rapide, au moïen de quoi l'on previent toutes les obstructions, & celles qui ne sont pas considerables ou fort inveterées sont le plus souvent détruites, ce que nous établissons d'abord pour fondement, d'où nous déduirons toutes les consequences que nous tirerons dans la suite. Car le thé bû continuellement & en grande quantité resiste efficacement au scorbut, aussi bien qu'à tous ses symptomes & à tous ses effets, autant qu'un remede d'une grande vertu le peut faire, ce que je dis exprés afin de des-abuser le public sur ce que l'on m'a imputé depuis quelques années que c'étoit mon sentiment que le thé fût capable de guerir toutes sortes de maux. Ce que je n'ai jamais pensé, dit, ni écrit.

CHAPITRE XXXVIII.

De la deuxième vertu du Thé dans l'estomac.

QUAND le thé entre dans l'estomac, s'il n'y a point d'alimens,il dissout & entraîne la viscosité qui s'y trouve, & s'il y a un acide trop âcre, il le tempere & l'adoucit : mais il peut arriver que le thé qui est chargé d'un sel volatile huileux & assez puissant, venant à agir sur l'acide, cause quelque tension à l'estomac, des vents, des rots, & que la bouche se remplisse d'écume. Il peut aussi causer quelquefois un vomissement,une grande alteration,le tremblement, & d'autres symptomes: ce qui fait que bien des gens le condamnent comme un mauvais remede.

Mais l'experience nous aprend que continuant d'en prendre pendant quelques jours tous ces accidents cessent particulierement si l'on s'abstient d'user d'aucun acide, ou que l'on prennent avant le thé quelque medicament capable de l'absorber, comme la poudre

adouciſſante, le ſel volatile, ou l'elixir antiſcorbutique. Que ſi l'on boit du thé immediatement aprés le repas, rien n'eſt plus propre à faciliter la diſſolution des alimens & la chilification: ce qui eſt aſſez prouvé par ce que nous avons dit ci-devant de la fabrique du chile, & ceux qui veulent être perſuadez par l'experience plûtôt que par la raiſon, n'ont qu'à en faire l'épreuve ſur eux mêmes, & ils verront que nous n'avançons rien que nous n'aïons aperceu & que nous n'apercevions tous les jours ſur nous mêmes & ſur pluſieurs perſonnes qui en ont toûjours reſſenti les mêmes effets.

Car premierement qui a-t-il de meilleur pour diſſoudre les alimens que de l'eau chaude qui contient en elle l'huile & le ſel de cette plante. Que ceux là donc qui craignent que le thé ne relache l'eſtomac, s'éloignent de nôtre commerce, & s'ils ſe figurent que l'eſtomac ſoit une veſcie ſeche qui puiſſe ſe relâcher & aquerir de la ſoupleſſe dans l'eau chaude, pourquoi ne craignent-ils pas le même effet de tant de bierre, de vin, & d'autres liqueurs qu'ils avalent avec avidité & ſans crainte? Mais

la vescie de l'homme qui est toûjours pleine d'eau chaude, ou qui du moins s'en trouve remplie plusieurs fois dans un jour n'est jamais relâchée par l'eau chaude ; outre que l'on en a vû plusieurs qui ont été gueris par le thé de la foiblesse d'estomac dont ils avoient été long-tems incommodez.

Or il y a de la contradiction que le thé relâche l'estomac dans certains sujets, & qu'il le resserre & le retablisse en d'autres. Aussi est ce une grande erreur de croire qu'une liqueur actuellement chaude puisse relâcher l'estomac, d'autant que l'estomac est bien disposé lors qu'il a suffisamment de suc chaud, qu'il est plein d'alimens ; & que ce suc se separe continuellement & en abondance : & si l'on s'imagine que l'estomac puisse être trop gonflé par l'eau, l'on se trompe, parce qu'il n'y a pas plus à craindre de l'eau seule que de la boisson, & les alimens même ne peuvent point passer de l'estomac dans les intestins sans être changez en chile, sur lequel l'estomac doit agir assez long-tems & assez fortement par son mouvement ; au lieu que l'eau chaude passe fort promptement à mesure qu'on l'a

ſoit, comme on le peut inferer par la quantité d'urine que l'on rend quand on a bû un peu de cette liqueur, auſſi-bien que par les differens effets que l'on en reſſent auſſi-tôt dans la tête, dans les jambes, & dans les endroits du corps les plus éloignez.

De plus, cette eau étant avalée chaude ne peut pas nuire à l'eſtomac, comme font pluſieurs autres boiſſons froides; & quand la liqueur paſſe promptement, il ne faut pas apréhender que l'eſtomac ſe relâche, au contraire l'eſtomac étant vuide d'alimens cette eau chaude diſſout l'humeur viſqueuſe & tempere les acides qui y ſont contenus, & les charie vers les reins, ou les chaſſe hors du corps par la ſueur ou par la tranſpiration, & dans l'eſtomac qui eſt rempli d'alimens elle avance la chilification; parce qu'elle aide à la diſſolution des alimens, & lorſque l'on a trop mangé, que l'on eſt aſſoupi, las, gonflé, & comme ſurchargé, l'on ſe trouve d'abord ſoulagé par l'eau du thé.

Enfin cette liqueur étant reçûë dans un eſtomac rempli d'alimens, & paſſant bien-tôt aprés dans le ſang, elle le met d'abord en mouvement, & avance la

ſeparation du ſuc dans l'eſtomac, dont l'abondance n'y peut occaſionner qu'une meilleure chilification ; de ſorte que l'on ne peut attendre que de bons effets, & que l'on ne doit aprehender aucun mal d'une boiſſon ſi ſalutaire.

Nous ne faiſons donc aucune difficulté de nier que qui que ce ſoit puiſſe dire avec quelque fondement que le thé ait jamais intereſſé ſon eſtomac, qu'il l'ait alteré, affoibli, ni relâché en aucune maniere ; & c'eſt une imagination vaine, un préjugé & une mépriſe, qui ſéduit ceux qui imputent au thé tous les pernicieux effets dont il eſt innocent.

En un mot, nôtre thé eſt tout-à-fait ami de l'eſtomac, en ſorte que la faim étant l'effet de la chilification conſommée & de la diſſipation des ſucs, le thé en avençant la chilification eſt cauſe de la faim & de l'apetit. Auſſi en avons nous vû pluſieurs, leſquels aïant perdu l'apetit répugnoient à prendre des alimens, recouvrer leur faim premiere en uſant de ce breuvage. Et y-a-t'il lieu d'être ſurpris que le thé contribüant à la diſſolution des alimens & à la diſtribution du chile, auſſi-bien qu'à ſa

prompte dissipation, occasionne par une suite nécessaire un nouveau desir de manger ?

CHAPITRE XXXIX.

De la vertu du Thé dans les intestins.

LE thé étant passé de l'estomac dans les intestins y produit encore de tres-bons effets. Car premierement il entraîne l'humeur gluante, il tempere l'acide, il chasse les vents, il en absorbe la matiere, & il produit enfin deux effets differens, qui sont d'ouvrir le ventre, ou de le resserrer selon les occasions. Car cette liqueur chaude subtilise l'humeur gluante, l'attenuë & l'entraîne, & le sel hüileux adoucit. tempere, & émousse l'acide, ce qûe l'on peut experimenter en mêlant l'extrait du thé avec quelque acide qui ne manquera pas d'en être adouci, comme la créme de tartre laquelle étant mêlée avec cet extrait s'éleve & se fermente.

Ces experiences nous font toucher au doigt ce que le thé peut produire dans l'estomac, dans les intestins, dans

le ſang, & ailleurs quand il y rencontre des acides. L'on peut auſſi reconnoître ſa vertu attenuante & ſubtiliſante, en mêlant le même extrait avec du lait, auquel on ajoûtera de l'acide ; car pour lors, ou la coagulation ne ſe fera point, ou elle ſe fera fort foiblement ; & ſi l'on fait coaguler le lait par le moïen d'un acide, & que l'on y verſe enſuite une forte teinture de thé, l'on verra que la coagulation ou ſe diſſoudra parfaitement, ou qu'elle diminuëra conſiderablement. Or l'on doit attendre le même effet dans le corps humain, car telle coagulation & épaiſſeur qui puiſſent arriver aux liqueurs qui circulent dans le corps procedant de l'acide dont le thé contrarie l'action, & qu'il émouſſe abſolument à force de la combattre, quand il eſt pris en quantité ſuffiſante, il faut neceſſairement que toute l'acidité de nos ſucs ſoit détruite par ſa préſence, & qu'ils ſoient parfaitement diſſous & liquéfiez.

C'eſt pourquoi comme le thé facilite la chilification dans l'eſtomac, il avance auſſi la ſeparation du chile dans les inteſtins, & il contribuë à ſa diſtribution dans les vénes lactées. Mais pendant

que le thé passe dans les intestins, il faut que l'humeur visqueuse, les excremens, & les vents, par le grand flux de cette eau attenüante soient dissous, dissipez, & chassez vers l'anus, & par conséquent le ventre doit s'ouvrir. D'où l'on doit conclure que le thé bû journellement & abondamment, est un puissant remede pour ceux qui souffrent une constipation habituelle, & qui ne vont à la selle que le quatriéme, cinquiéme & sixiéme jour.

Il est aussi fort propre à apaiser la douleur du ventre que l'on nomme colique, non-seulement parce qu'il chasse les vents & les excrémens grossiers ; mais principalement parce qu'en passant dans la masse du sang, il s'insinuë dans les plus petits conduits ou il dissout les cristaux qui sont formez d'un acide tres-âcre, les adoucit, & les tempere ; ensorte que nous avons guéri depuis peu dans la Ville d'Hambourg deux personnes, qui aprés avoir été travaillées pendant quelques mois de la colique, étoient toutes languissantes & extenuées, bien qu'elles eussent pris quantité de lavemens, les bains, beaucoup d'huiles, de potions, & d'autres

remedes, & cela en leur faisant boire du thé en abondance, & en leur faisant user de deux autres remedes qui ont été nôtre poudre adoucissante, & l'opium que nous y avions joint selon que nous l'avions jugé à propos.

L'operation du thé dans le flux de ventre & dans la dissenterie n'est pas moins connuë par raison & par experience. Car puisque le cours de ventre procede de la distention & du déchirement des tuïaux qui forment les glandes dans le foïe, dans le pancreas, & dans les intestins, à l'occasion d'une âcreté des sucs tout-à-fait extraordinaire, le thé doit être tres-efficace pour adoucir, temperer & entraîner ces sucs âcres, & par ce moïen faire cesser le cours de ventre.

CHAPITRE XL.

De la vertu du Thé dans le sang.

L'Orsque l'on considere le thé mêlé, & circulant avec le sang, l'on conçoit que l'attenuation, l'adoucissement, & la circulation des sucs plus li-

bre & plus aiſée, ne peuvent manquer de ſucceder à ce mélange ; d'où il arrive une infinité de bons effets. Car premierement toutes nos liqueurs ſe trouvent moins diſpoſées au ſcorbut ; or la racine étant extirpée, il faut que le tronc, les branches, les feüilles, les fleurs, & les fruits tombent néceſſairement.

C'eſt pour cela qu'un homme étant ſcorbutique déclaré, débile, aſthmatique, & comme épuiſé, ſi le ſcorbut n'eſt pas dans ſon dernier dégré, & pour ainſi dire, abſolument incurable, il arrive ſouvent que dés que le malade a bû quelques taſſes de thé, il ſe ſent beaucoup ſoulagé, plus guai ; & comme s'il avoit acquis de nouvelles forces, il ſe leve & va ſe promener. Mais lorſque le thé attenuë le ſang & qu'il ſubtiliſe tous les autres ſucs, il ouvre en même-tems les glandes & les tuïaux les plus déliez en entraînant l'acide & le viſqueux, de la même maniere que le ſavon n'étoïe le linge ſale.

En effet, il y a un ſel huileux & comme un ſavon dans le thé, & c'eſt pour cette raiſon que ſa teinture un peu forte eſt apellée de quelques-uns thé ſavo-

neux, en sorte que les petits tuïaux qui se trouvent salis & boûchez par les sucs âcres & visqueux sont ouverts & nétoïez par son entremise, ce qui fait que toutes les separations se font mieux & plus abondamment aprés avoir bû une suffisante quantité de thé.

Enfin, c'est pour cela même qu'aprés avoir bû cette liqueur, l'on suë beaucoup plus que si l'on avoit pris une potion sudorifique; que l'urine s'évacuë copieusement, & que la bouche devient plus humide; or ces trois separations étant visiblement augmentées dans le tems même que l'on boit du thé, il est sans difficulté que toutes les autres qui se font dans les visceres comme dans le foïe, dans le pancreas, dans l'estomac, & ailleurs, se font mieux aussi, comme l'experience le démontre suffisamment.

CHAPITRE XLI.

De la vertu du Thé dans le cerveau.

MAIS il n'y a point de ſeparation que le thé facilite davantage que celle du ſuc nerveux dans le cerveau, de maniere qu'il ſemble être l'unique plante qui ſoit connuë dans l'Univers pour être opoſée à l'opium, car celle-ci cauſe le ſommeil & l'autre l'empêche : l'opium rend un homme peſant & aſſoupi, quand il n'eſt point accoûtumé d'en prendre, & le thé fait tout le contraire : l'opium peut quelquefois cauſer la mort, & le thé peut donner de nouvelles forces & une nouvelle vie à des gens qui ſembloient avoir déja un pied dans le tombeau. En ſorte que le ſang aïant été attenüé par le thé lorſque l'on en a pris ſuffiſamment, il ſe fait dans les petites glandes du cerveau une ſeparation tres-prompte & tres-ſubite, d'un ſuc nerveux tres ſubtil qui doit, comme nous l'avons fait voir, être produit des particules les plus ſubtiles du ſel volatile diſſout dans les

particules aqueuſes les plus déliées.

Et ce n'eſt pas là une operation du thé dont on doive être ſurpris ; puiſqu'il contient en ſoi un ſel tres-ſubtil, & une huile plus fine que beaucoup d'autres matieres graiſſeuſes, qui ſe diſſolvent facilement dans l'eau, à laquelle ils donnent d'abord une teinture fort colorée ſans aucun artifice. Or cette liqueur étant mêlée avec le ſang, ſes parties ſalines ſe mêlent avec l'eau du ſang qui les diſſout, tandis que ſon huile ſe joint à l'acide & à l'huile du ſang ; de maniere que le ſang étant mêlé avec une eau ſalée tres-ſubtile, chaque fois qu'il eſt pouſſé dans les entortillemens des glandules du cerveau, une bonne quantité de cette eau ſubtile s'y trouvant néceſſairement engagée, tous les petits tuïaux du cerveau, toutes les membranes & tous les nerfs, ſe trouvent dilatez, tendus, & dans l'état de reſſort, ce qui nous rend alaigres, legers, pleins de force, & diſpoſez à veiller ; ce qui fait que l'on peut être deux nuits entieres à veiller en bûvant du thé, & que ſi l'on eſt incommodé par trop de ſommeil on peut ſe guérir en prenant ce breuvage.

Mais parce que les actions de nôtre entendement, de nôtre imagination, & de nôtre memoire, ne se font parfaitement que lorsque nous veillons, il est d'une suite nécessaire que le thé empêchant le sommeil, & nous mettant en état de veiller facilement, il contribuë à fortifier toutes ces actions, en sorte que nôtre raison en est plus distincte, nôtre imagination plus vive, nôtre memoire plus forte, & il en résulte encore un autre effet fort avantageux, qui est que la veûë, l'ouïe, & toutes les autres sensations en sont plus parfaites, toute leur force ne consistant que dans la subtilité du suc nerveux qui est distribué aux organes de toutes ces sensations; de sorte que le thé fournissant à tous ces organes de meilleurs sucs, les met dans une disposition plus propre à faire toutes leurs actions, & ceux qui usent du thé avant que ces organes aïent été affoiblis, les ont toûjours plus forts, & plus capables d'agir avec la même vigueur, pendant un fort long-tems.

Aussi voit-on à la Chine beaucoup de vieillars qui passent 80. & 100. ans qui ont la vûë & l'ouïe aussi bonnes que les

jeunes gens de nos Provinces les ont à 30. & à 40. ans ; & parce que dans ces païs Orientaux on boit sans cesse du thé depuis le premier âge jusqu'à la vieillesse, on n'y voit presque point d'aveugles, ni de gens qui aïent la veuë basse, point de sourds, ou qui soient incommodez de tintemens & de bourdonnemens d'oreilles. Tant il est vrai que la vertu du thé est merveilleuse lorsque l'on en boit pendant plusieurs années consecutives, parce qu'il fournit un suc nerveux si subtil & si abondant, que toutes les actions qui en dépendent sont bien executées & pendant un fort long-tems.

C'est donc un effet de nôtre thé, lequel sans en alleguer d'autres preuves, est connu de tous les Chinois & de toutes les Indes par une experience de plusieurs siecles ; non pas à l'égard d'un petit nombre de personnes, mais par une prodigieuse quantité de peuples differens qui composent cette Nation entiere, laquelle habite une des plus grandes parties de nôtre Hémisphere.

Ceux donc qui se reglent sur la seule experience ont tout sujet d'être contens, à cet égard, & ne peuvent s'empêcher

d'avoir beaucoup d'estime pour le thé; puisqu'il a de si grandes vertus, & qu'il est en usage depuis si long-tems. Mais nos Medecins qui content si fort sur leurs experiences, ne veulent point goûter celle-ci, quoiqu'elle soit plus considerable, plus vraie, & mieux fondée qu'aucune qu'ils aïent faite; parce qu'elle ne vient pas d'eux, & qu'ils ne peuvent pas se donner la gloire de son invention, & encore plus parce que l'établissement de cet usage ne peut leur aporter aucun profit. Mais la contradiction de ces gens-là n'ôte rien à la verité de cette experience qui sera toûjours estimée par tout ce qu'il y a de gens raisonnables; puisqu'il est beaucoup plus facile & plus avantageux de conserver sa santé par la simple boisson du thé qui est connuë d'un chacun, & dont le goût est fort agreable, que de la négliger quand on la possede, & de l'exposer quand on est malade au caprice des faux Medecins qui se joüent impunément de la vie des hommes. Au moins faut-il convenir qu'il y a bien plus d'avantage à prévoir les maladies, qu'à chercher à s'en guérir quand elles se sont declarées.

Or le thé bû en abondance, eſt ſans contredit le meilleur moïen que l'on ait trouvé juſqu'à préſent pour ſe maintenir en ſanté. Car mettant à part toutes les bonnes qualitez qu'il poſſede, ne nous rend t'il pas un bon office en nous excitant du ſommeil quand nous ſommes aſſoupis, foibles, apéſantis, & faiſant que le penchant que nous avons à dormir ſe diſſipe en moins d'une demie heure, à peu prés comme le Soleil eſt capable de diſſiper en fort peu de tems, les broüillards & les nuages qui nous dérobent ſa lumiere? de fortifier en même-tems nôtre memoire, nôtre veuë & nôtre ouïe, de nous les conſerver juſqu'à la vieilleſſe, & par-deſſus tout d'éclairer nôtre raiſon, qui eſt la plus grande ſatisfaction que nous puiſſions avoir pendant cette vie.

Tous ceux donc qui ſont amateurs des ſciences, des livres, & qui ont plus d'ambition pour aquerir la ſageſſe que pour amaſſer les plus grands treſors; parce qu'un peu de ſageſſe miſe en balance avec toutes les richeſſes du monde eſt préférable à tout ce qu'il renferme de plus précieux. Tous ceux, dis-je, qui pendant l'bſcurité de la nuit,

lorsque les paresseux sont cachez dans la plume, que les impudiques s'attachent à contenter leur lubricité, & que d'autres sont apliquez à satisfaire à leurs vains plaisirs par le jeu, le bal, la danse, la musique, & par tout autre sorte de passe-tems inutile. Tous ceux encore une fois qui se sont retirez de l'embarras du monde, qui ont abandonné les vains amusemens que l'on prend aux plaisirs des sens, qui exercent leur esprit & leur entendement dans la retraite, qui s'entretiennent avec les Sçavans de l'antiquité, qui s'occupent à composer des livres pour guérir les profondes erreurs qui sont répanduës dans l'Univers, & qui pour cela sont dans le repos sans manquer d'exercice, recompensant par le travail de leur esprit le peu de repos qu'ils donnent à leur corps, d'où naissent les incommoditez qui arrivent à leur estomac; les obstructions qui se font dans les petits conduits de leurs visceres, & le scorbut dont ils sont attaquez, aussi-bien que la pierre, la gravelle, la colique, les vertiges, les ophtalmies, & les autres symptomes qui sont tous les fruits d'une vie sedentaire. Toutes les personnes enfin qui sont

dans quelqu'un des états, dont je viens de parler, trouveront dans le thé, un préservatif, un antidote, & une panacée que l'on ne peut assez loüer pour les préserver de toutes ces miseres, si elles tâchent de le connoître à tems, & de s'en servir sans crainte : & quand elles seront attaquées des maladies les plus fâcheuses, ce sera dans ce précieux breuvage qu'elles trouveront leur plus grand secours, leur guérison, ou du moins un soulagement considerable.

Nous ne leur disons rien sur cet article que nous n'aïons éprouvé sur nous mêmes & sur une infinité d'autres. Mais parce que nous avons à faire à des gens qui soupirent aprés la sagesse, & sur qui la raison peut faire plus d'impression que la seule experience qui est l'ancre & le refuge des demi-sçavans, nous leur recommandons cette boisson qui doit être fort précieuse à toutes les personnes raisonnables ; parce que nous sommes convaincus par les raisons que nous avons déja touchées plusieurs fois, que rien ne peut être meilleur pour apaiser la soif, pour avancer & faciliter la chilification, pour ouvrir le ventre, parce qu'il arrive souvent aux personnes

personnes studieuses d'être attaquées de constipation, pour tenir le sang dans sa subtilité & dans son mouvement circulaire, pour avancer toutes les separations des sucs dans les glandes avec autant de force que si elles étoient aidées par toute sorte d'exercice & de travail ; & enfin pour fournir en abondance au cerveau le suc des nerfs qui aproche fort de l'esprit, & sans lequel toute action de l'entendement, toute recherche de verité, toute contemplation de sagesse, en un mot toutes les pensées & toutes les actions de l'imagination & de la memoire ; & toutes celles des sens externes viennent à cesser.

Au lieu que le thé entrant dans la masse du sang, met toutes ces choses en mouvement ; en sorte qu'il est particulierement convenable à ceux qui n'aïant pas l'esprit fort vif, l'imagination fort pénétrante & la memoire fort heureuse, ne font pas leurs études avec tant de facilité ; & comme cela leur vient pour l'ordinaire de la disette, de l'épaisseur, & du cours trop lent du suc nerveux, c'est dans le thé qui en produit beaucoup de tres subtil, qu'ils ont un remede propre à les mettre en

état de faire de meilleures études. Nous avons fait cette épreuve en beaucoup de sujets, & principalement dans les enfans, lesquels aïant tres-peu de disposition pour aprendre, aprés avoir bû du thé selon nôtre conseil, sont devenus tout autres, aïant eu depuis ce tems-là l'entendement fort vif, la memoire fort heureuse, & aïant été autant susceptibles d'instruction qu'ils en étoient auparavant incapables. C'est aussi ce que nous conseillons de pratiquer à tous ceux qui veulent faire étudier leurs enfans, lorsqu'ils ne sont pas des mieux partagez des dons naturels pour bien faire leurs études.

CHAPITRE XLII.

La sixième vertu du Thé contre l'yvresse & par occasion de l'habitude.

MAIS on peut juger combien le thé est convenable au cerveau, aux nerfs, aux membranes, & à toutes les parties qui en sont composées, par l'effet qu'il produit dans un homme qui a bû de la bierre, du vin, de l'eau

de vie, avec un tel excés qu'il est yvre comme une bête, ou qui est furieux comme un ours ou un tigre. Car on peut le remettre en fort peu de tems dans son premier état avec cette boisson, & de bête qu'il étoit aprés avoir bû de ces liqueurs fermentées, le transformer en un homme raisonnable.

Il faut donc concevoir que le vin ou quelqu'autre liqueur que ce soit, capable d'enyvrer, avoit rendu le suc nerveux épais & comme coagulé, & avoit alteré tout le sang, tous les sucs, & toutes les parties, comme nous l'avons expliqué dans le Chapitre de l'Yvresse, le thé qui est une boisson chaude, passant dans l'estomac & dans les intestins, entraîne autant qu'il est possible l'acide du vin, & entrant dans la masse du sang, il fait la même chose, ouvrant les glandes dans les reins & dans la peau, en sorte que l'urine, la sueur, & la transpiration ont une issuë plus libre; au moïen dequoi le corps se trouve plus dégagé. Ensuite circulant avec le sang, l'attenuant avec les autres sucs, & le déchargeant de ce que le vin y avoit aporté de pernicieux, le suc nerveux se trouve à la fin rétabli, les

glandes se trouvent ouvertes dans le cerveau, le suc subtil, est mieux separé, ce qui s'y rencontroit d'épais, est attenué & chassé, les fibres nerveuses sont remplies d'une nouvelle liqueur, & les nerfs sont dilatez. Au moïen de quoi celui qui étoit yvre s'éveille; d'assoupi qu'il étoit, il devient guai & dispos, & d'une bête il devient un homme.

Or que nôtre thé ait cette puissance, tous ceux qui ne font point de scrupule de s'enyvrer peuvent s'en convaincre. Cette boisson est aussi tres-bonne à tous ceux qui joüissent d'une santé parfaite, & dont l'estomac est vuide d'alimens, puisqu'il conserve le cerveau & toutes les parties du corps dans leur integrité naturelle, d'autant plus que son action se fait sans violence.

Cependant l'on pourroit croire selon le dire du commun, *Ne adversæ valetudinis præsidia in secundâ consumantur*, que ce remede étant bon dans la maladie, l'on ne devroit pas le mettre en usage pendant la santé; mais il faut plûtôt expliquer cet axiome selon le sens que selon les paroles. Car cette maxime est fondée sur une erreur gros-

fiere, par laquelle on s'imagine qu'un remede n'est pas bon pendant la santé, & qu'une chose qui est bonne aussi-bien pendant la santé que pendant la maladie, devient inutile parce qu'on s'y accoûtume.

Mais pour ne pas trop insister sur cette difficulté qui est trop embarassée, & afin de faire voir que l'on pourroit encore entendre favorablement cette maxime en certaines occasions, il suffira de dire que le thé & le tabac sont deux plantes dont on peut user pendant des années entieres, & même pendant toute la vie sans que la nature s'y accoûtume; c'est-à-dire sans qu'elles cessent de faire du bien. Ce que non-seulement l'experience nous aprend; mais ce qui est encore fondé sur cette raison que ces remedes qui sont agreables à la nature, qu'elle reçoit sans répugnance, qui agissent sans la violenter ni la blesser, & qui sont tout-à-fait hors du rang des poisons; ont cela de commun avec les alimens, qu'ils sont toûjours bien-faisans, de même qu'un vieillard est toûjours nourri des mêmes alimens dont il s'est servi dès sa premiere jeunesse.

CHAPITRE XLIII.

La septiéme vertu du Thé contre le scorbut & toutes ses branches.

COMME donc la teinture du thé agit sur le sang & sur les sucs, & qu'elle résiste fortement au scorbut qui est l'origine de toutes les maladies, ou plûtôt la seule maladie dont les hommes sont attaquez, ainsi que nous l'avons fait voir ci devant, elle est aussi tres-utile pour prévenir tous les symptomes qu'il produit, & pour en guérir plusieurs, comme par exemple, ce que l'on nomme en particulier le scorbut, selon le dire du commun, comme la palpitation du cœur, le vertige, l'asthme, la toux, & sur tout la pierre, la gravelle, la strangurie, l'urine purulente & sanglante. Car nôtre thé est un remede fort efficace contre toutes ces maladies, selon que je l'ai éprouvé moi-même, aprés avoir été tourmenté de la gravelle & pissé du sang, & que je l'ai pareillement experimenté sur beaucoup d'autres malades.

Mais en tous ces cas, il faut le prendre en grande quantité, sans quoi l'on n'en peut obtenir un succés si heureux; & depuis peu un particulier en aïant bû inutilement une petite quantité pendant quelque tems, fût bien-tôt guéri continuant d'en boire davantage.

CHAPITRE XLIV.

La huitiéme vertu du Thé consiste en ce qu'il égale & même qu'il surpasse les Bains & les eaux chaudes.

EN un mot, comme le thé purifie toute la masse du sang, & par consequent le corps entier, en sorte que toutes ces grandes cures qui se font en prenant les Bains & en bûvant les eaux chaudes, à la honte de la pratique commune, se peuvent faire également bien & peut-être mieux en bûvant du thé en abondance; & en prenant quelques remedes bien préparez; ce qui peut se faire en tous lieux, sans que les malades soient obligez à faire de longs voïages avec beaucoup de fatigue & de dépense, & en abandonnant leurs affaires. Comme, dis-je, le thé peut

produire tous ces effets beaucoup mieux que les ſaignées, les purgatifs, les lavemens, les apozemes, & tous les autres ſecours de la Pharmarcie vulgaire; on peut tres-bien l'experimenter lorſque l'on guérit par la boiſſon du thé ſeul, la galle, les phlictenes, les éréſipeles, la tigne & toutes ſortes d'inflammations; & cela d'autant plûtôt que prenant intérieurement une bonne & forte teinture du thé, l'on ſe lave & l'on ſe baigne, en même tems dans une autre qui eſt un peu moindre.

Et il me ſouvient entre autres exemples de pareilles guériſons, de celui d'un Courtier de la Ville d'Hambourg, qui me vint remercier de ce qu'il s'étoit guéri d'une grande inflammation qui s'étoit manifeſtée au-devant de ſa poitrine, dont il n'avoit pû être ſoulagé par les remedes ordinaires, ſeulement en liſant mon Livre du thé.

Par où il eſt aiſé de concevoir que l'on peut guérir des malades ſans les voir quand on leur donne de bonnes ordonnances ſur le papier; & c'eſt dans cette eſperance que j'écris ce Livre entier; afin que le Public en puiſſe tirer quelque avantage, & ſe tirer des mains de

de ces mauvais Medecins qui ſont en ſi grand nombre, & qui ont pris un tel aſcendant ſur l'eſprit de la plûpart des hommes qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe les détromper.

CHAPITRE XLV.

Qu'en beuvant du Thé l'on ne devient point hydropique.

BIEN des gens penſent que l'on peut devenir hydropique en beuvant de l'eau, & les Medecins même ne ſont pas honteux d'en alleguer cette raiſon, que l'eau peut rompre ſes digues; ce qui eſt bien vrai en Hollande lors que le flux eſt ſi impetueux que ces obſtacles ne peuvent reſiſter à ſa violence. Mais quel raport y a-t-il de ces eaux & de ces digues avec le corps humain dans lequel il n'y a ni flux, ni reflux, ni orage, mais quelques taſſes de thé? & ce raport ne peut ſe trouver ſans doute que dans l'imagination d'un fou qui n'a pas un libre uſage de ſa raiſon & de ſes ſens.

Mais pour ne pas entreprendre une diſſertation en forme ſur cette maladie

& ſur ce remede, puiſque ceux même qui ſont hydropiques ſont ſoulagez en beuvant du thé, & qu'ils ſont même tres-ſouvent gueris par ce ſeul remede, il eſt aiſé de voir que l'on n'eſt point en danger de contracter un mal que l'on n'a point, par l'uſage d'un remede qui eſt propre à le guerir. Que ſi quelque malade aïant une hydropiſie mortelle commence trop tard à prendre du thé, & que le beuvant ſans mon conſeil, il vienne à mourir un mois aprés & que trois malhonnêtes gens me blâment auſſi-bien que le thé à cette occaſion, c'eſt un pur effet de leur malice, qui leur a fait écrire une ſatire contre moi qui a été enuoïée à un de leur cabale à Gluſtat, dont ils meriteroient d'être punis par les puiſſances ſuperieures.

Mais pour ne point entretenir ici nos lecteurs de ces manieres d'agir ſi malhonnêtes, & qui ſont neanmoins tres-frequentes dans la corruption du ſiecle où nous vivons, je les avertis ſeulement de prendre garde à ne ſe pas laiſſer ſurprendre aux impoſtures de ces ſortes de gens, & à en croire leurs propres yeux, & la veritable raiſon, cette umiere divine qui éclaire tous les hom-

mes, & ſelon laquelle on doit toûjours ſe conduire.

CHAPITRE XLVI.

Que le Thé ne cauſe point la phtiſie, qu'il n'engendre point de bile ; & qu'il n'occaſionne point la ſterilité.

SI l'on n'a pas de lieu de craindre l'hydropiſie en beuvant de l'eau de thé, on a encore bien moins de ſujet d'aprehender qu'elle cauſe la ſéchereſſe, la bile, la ſterilité ; ou qu'elle rende aucun malade ſi tremblant & ſi foible, qu'il ne puiſſe ſe tenir debout. Toutes ces fauſſes craintes n'étant fondées que ſur des préjugez qui ont fait déclamer bien des gens contre cette plante ſalutaire, laquelle ſelon cette maxime des latins, *Regium eſt cum facias bene audire malè*, doit ſouffrir genereuſement qu'il ſoit mal parlé d'elle lors qu'elle ne fait que du bien.

Car où eſt l'homme qui ſoit devenu hetique en beuvant du thé ? Entre mille & mille beuveurs de thé que j'ai tres bien connus, je n'en ai veritablement

vû aucun auquel il ait causé cette disgrace ; & ceux qui font ces sortes de reproches contre nôtre liqueur, ne m'en ont jamais pû indiquer aucun, quelque priere que je leur en aïe faite, jusques là même que j'ai bien voulu parler en leur presence fort des-avantageusement du thé pour les y exciter.

Mais si le thé cause de la secheresse, d'où vient que depuis plusieurs années que je bois de cette liqueur en abondance, je suis devenu plus pesant de 40. livres par l'augmentation de mon embonpoint ? J'en ai connu plusieurs qui étoient tombez dans le marasme qui sont ensuite devenus fort gras & bien sains en beuvant du thé.

Pour ce qui est de la sterilité je n'en ai pû trouver aucun exemple, au contraire je connois des femmes les quelles aïant été plusieurs années sans avoir des enfans, & quelques unes qui n'en aïant jamais eu sont devenuës grosses aprés avoir pris l'habitude de boire du thé. De sçavoir si les hommes qui boivent beaucoup de thé deviennent moins propres à la generation. C'est une chose dont me seront garands tous ceux qui boivent du thé, tant hommes que

femmes ; & s'ils n'ont d'ailleurs d'autres incommoditez, je suis seur qu'ils me diront que si le thé ne leur fait pas un grand bien à cet égard, il ne leur fait pas aussi un grand mal. Et comment leur seroit il préjudiciable en ce point, veu qu'il contribuë tant d'ailleurs à la santé universelle de tout le corps, & qu'il agit particulierement sur le suc nerveux pour le rendre tres-subtil, & fournir en abondance un suc qui est les principal de tous, & qui contribuë plus que tout autre à la generation.

Enfin que le thé fasse de la bile, c'est une chose que nous ne pouvons point des-avoüer; mais c'est aussi pour cela qu'il merite beaucoup de loüanges, & d'être bû tous les jours de ceux qui aiment d'avoir leur foïe & la vescie du fiel bien pleins de bile qui est un suc dont on doit toûjours avoir une bonne provision, puisque c'est par son moïen que la chilification, sa perfection, & sa distribution doivent être accomplies comnous l'avons fait voir dans la premiere partie de ce traité.

Mais pour cela l'on ne se trouve point incommodé des maladies que les Autheurs, selon leurs faux systêmes,

attribuent à la bile ; parce que l'on vomit quelquefois de la bile dans ces ſortes de maladies. Et pour faire voir que la bile n'en eſt pas la cauſe, cela paroit parce qu'on les guerit toutes avec des remedes amers, chauds, & qui produiſent de la bile, & avec le thé même : En ſorte qu'au lieu de cauſer ces prétenduës maladies bilieuſes qui ne ſubſiſtent que dans l'imagination, il eſt plus propre à les prévenir, les éloigner, & à les guerir.

Au ſujet de quoi je puis dire que je connois plusieurs perſonnes leſquelles aïant été incommodées des maladies bilieuſes, comme on le dit communément, en ont été exemptes pendant pluſieurs années lors qu'elles ſe ſont acoûtumées à boire du thé. C'eſt pourquoi tous tant que nous ſommes qui nous déclarons partiſans du thé, beuvons en avec plaiſir, & tous ceux qui aiment leur vie & leur ſanté doivent prendre parti avec nous, aimer une plante ſi ſalutaire, & s'en ſervir auſſi bien que nous, en remerciant Dieu de tout leur cœur de les en avoir favoriſez.

CHAPITRE XLVII.

La neuviéme vertu du Thé contre la fiévre.

IL est encore à propos de faire connoître combien le thé est utile contre les fiévres intermittentes & particulierement contre la tierce & la quarte, à la guerison desquelles & principalement de la derniere, les Medecins travaillent souvent à leur confusion.

Cependant il faut que ce soit une fiévre bien considerable & qui soit bien obstinée quand on ne peut la guerir en beuvant tous les jours d'intermission quarante ou cinquante tasses de thé, & environ vingt dont la teinture soit tres-forte & amere quelques heures avant que l'accés arrive. C'est un effet que nous avons éprouvé depuis peu sur plusieurs malades; & c'est pour cela que nous rejettons maintenant tous les remedes dont nous nous sommes autrefois servis pour guerir ces sortes de maladies. Cette methode n'est pourtant pas des plus profitables pour des Mede-

cins intereſſez, cependant nous nous croions obligez de faire part au public d'un remede ſi ſimple & ſi ſalutaire en dépit de ceux qui n'ont d'autre veûë qu'un gain ſordide en faiſant la Medecine.

Ces gens-là peuvent prendre ce que nous diſons, bien ou mal; puiſque leur amitié ou leur averſion nous eſt égale. Nous ſouhaittons ſeulement qu'ils boivent eux mêmes quelques taſſes de ce breuvage; afin qu'ils puiſſent avoir de meilleur ſang & de meilleurs ſucs, la bonne conſtitution de ces liqueurs pouvant beaucoup contribuer à changer celle de l'eſprit, de même que des mauvais ſucs reſultent de mauvaiſes paſſions, telles que ſont l'envie, le chagrin, & tous les mauvais effets que l'on attribuë à la melancholie.

CHAPITRE XLVIII.

Que l'on ne doit pas toûjours s'empêcher de dormir par le moïen du thé, ni boire de l'eau de vie par deßus.

VOILA ce que nous avions à dire des vertus du thé dont nous recommandons tres-particulierement l'usage à toutes sortes de personnes de l'un & de l'autre sexe, jeunes & vieux, à toute nôtre nation, à tous les autres peuples, & nous leur conseillons d'en boire tous les jours, en tout tems, à toute heure, & autant qu'ils en pourront boire, commencant par huit ou dix tasses, & dans la suite augmentant la dose de cette liqueur, à proportion que l'estomac en pourra contenir, & & que la vescie en pourra vuider: d'en prendre indiferemment le matin ou l'aprés-dinée, pendant le jour ou durant la nuit, lors que l'on desire de veiller, comme les gens d'étude, ceux qui sont chargez des grandes affaires, & ceux ou celles qui gardent les malades sont souvent obligez de faire.

Mais parce que le sommeil est tres-nécessaire pour la conservation de la santé, nous ne conseillons à qui que ce soit de s'empêcher de dormir frequemment & pendant plusieurs nuits de suite en prenant du thé. Mais il est sur tout fort à propos d'en boire immediatement aprés le repas, principalement lors que l'on se trouve engagé à manger de mauvais alimens, ou à avaller de mauvaises boissons, ou que l'on a l'estomac foible, ou que l'on est sujet à d'autres incommoditez ; & il faut mêler le moins que l'on peut de sucre avec le thé & n'en pas faire un sirop, afin de ne point rendre cette boisson salutaire semblable aux sales loochs des Apotiquaires. Ce n'est pas mieux faire de boire de l'eau de vie par dessus le thé, ou d'avaler l'arak des Indiens afin de faire couler l'eau plus promptement selon la vaine crainte que l'on a d'ordinaire que l'eau ne passe pas avec facilité. Cependant cet usage peut quelquefois n'être pas mauvais pour d'autres raisons.

CHAPITRE XLIX.

Comment on connoit le bon Thé.

ON connoit mieux le bon thé à la veûë que par la description que l'on en peut faire. Mais on peut dire que tout le thé est bon, même celui qui ne plairoit pas à ceux qui auroient été aux Indes, ou aux delicats qui s'y rendent fort difficiles, & qui prétendent avoir apris à le bien connoître.

C'est une chose que j'ai expérimentée depuis quelque tems que la disete de cette drogue, son prix excessif, & la difficulté qu'il y avoit d'en avoir qui fût bien conditionné, le rendoit plus exquis. Le thé n'est donc jamais à mépriser quoi qu'il ne soit pas si vert, & qu'il ne soit pas si bon que celui qui passe pour le meilleur, & il n'est jamais mauvais quelque vieux qu'il soit quand il peut donner sa teinture à l'eau, & ceux qui ne peuvent en avoir de meilleur ne doivent pas négliger d'en prendre de moindre.

Au sur plus le meilleur thé est celui

qui eſt bien ſec, & qui ſe met aiſément en poudre quand on le frotte entre deux doigts, qui a une odeur ſemblable à celle du nouveau foin ; celui qui n'a pas de trop groſſes fibres dans ſes feüilles, & celui dont la couleur tire plûtôt ſur la bleuë que ſur la brune, qui donne beaucoup de teinture à l'eau, qui la rend verte, qui lui donne une bonne odeur, & une amertume mediocre.

CHAPITRE L.

Ce que l'on doit obſerver dans l'eau, comment on doit preparer le Thé ; & comment il faut le faire cuire,

L'Eau dont on ſe ſert pour boire le thé doit être bien nette & bien pure, & entre toutes les eaux differentes que l'on peut choiſir, celle de pluïe eſt la meilleure, enſuite celle qui en aproche le plus. Il faut la faire bouillir un peu plus ou moins ſelon qu'elle eſt plus ou moins bonne, dans un vaiſſeau d'étain, de cuivre étamé, ou de terre verniſſée qui ſoit bien net, juſqu'à ce que la graiſſe qui eſt toûjours plus ou

moins dans l'eau ſoit évaporée. Enſuite on met un peu de thé dans un pot qui a un couvercle percé par un petit tuïau, puis on remplit ce pot d'eau chaude que l'on laiſſe un peu repoſer. Aprés cela on en verſe un peu dans une taſſe de terre ou de porcelaine, puis on remplit la taſſe d'eau chaude juſqu'à ce que la liqueur du thé neſoit pas trop amere, & on la boit alors auſſi chaude qu'il eſt poſſible, puis on remet de nouvelle eau chaude dans le petit pot ou eſt le thé, & l'on continuë à le remplir, & à en verſer autant de tems que l'eau reçoit la couleur & le goût du thé.

Mais il eſt bon de boucher le tuïau, de plonger le pot dans une petite cuvête qui ſera pléïne d'eau chaude, laquelle aura été reſervée dans un chaudron dont le couvercle ſera percé d'un petit tuïau lequel ſera reſté ſur le feu, & jamais ne mettre plus de thé dans le petit pot que l'on ne croit en pouvoir boire ſur le champ.

Celui qui voudra en ſçavoir d'avantage ſur la préparation du thé pourra le puiſer dans les vains eſpaces de ſon imagination, ou dans la frequentation

de ceux qui boivent du thé, où il trouvera aussi bien la mode & le caprice dans la préparation de cette liqueur que dans toutes les autres choses du monde qui tirent leur forme, & plus souvent encore leur difformité, des differens ministres de ce grand tyran, selon que l'on est assez foible pour s'y assujettir, ou assez ferme pour y resister. Mais laissant à un chacun la liberté d'en user là dessus comme il lui plaira, nous ne faisons la loi à personne. Tout homme raisonnable sçait par lui même qu'il n'a point d'autre loi à suivre que celle de la raison; & que la mode & la coûtume ne sont jamais une loi que pour ceux qui sont capables de s'y soumettre comme des esclaves du nombre desquels nous ne prétendons jamais être.

CHAPITRE LI.

Du Caffé.

AU defaut du thé, ou ſeulement pour le changement, on peut boire du caffé, cette boiſſon étant fort aprochante de celle du thé; puiſque c'eſt une boiſſon d'eau chaude chargée de la vertu de certaines féves roties, que nous avons tirées des Turcs: Or bien que ces peuples ſoient aſſez barbares, ils ne ſont point dans l'erreur à l'égard de cette boiſſon, au contraire ils ne ſurpaſſent pas moins en cela les Chrétiens qui ne prennent que des boiſſons froides, qu'à tenir exactement la parole qu'ils ont une fois donnée.

Ce n'eſt pas auſſi une mauvaiſe coûtume en Angleterre d'avoir tant de lieux ou l'on puiſſe boire le caffé commodément, & de les voir inceſſamment remplis de gens qui en boivent; puiſque cette coûtume commence à s'établir auſſi à Amſtredam & partout ailleurs; car cela nous montre que le caffé n'eſt

pas mal ſain, & qu'il ne produit point tous les maux qui ſont occaſionnez par la boiſſon du vin & de la bierre.

Cependant le caffé n'a pas à beaucoup prés les vertus que le thé poſſede. Mais il n'eſt pas pour cela à mépriſer, étant toûjours plus convenable à la ſanté que le vin le plus délicieux & la meilleure bierre. Or de ſçavoir ſi l'on doit ſe ſervir uniquement des fêves roties du caffé miſes en poudre, & cuites dans l'eau pour faire cette boiſſon, l'on peut s'en raporter à ceux qui rotiront d'autres feves, des chataignes, du froment, & même du pain, & feront cuire ces choſes dans l'eau chaude: car pour nous, nous ſommes ſeurs par experience que nous avons trouvé ces boiſſons auſſi bonnes que celle du caffé, & quand nous en avons fait boire aux Anglois qui ſont fort fins & friands ſur cet article, ils les ont trouvées ſi bonnes qu'il s'en eſt trouvé tres peu qui aïent pû les diſtinguer.

CHAPITRE LII.

Du Chocolate.

NOus dirons un mot du chocolate pour finir ce traité par une boisson Espagnole aprés nous étre expliquez sur celle des Chinois & des Turcs. Le chocolat est un melange semblable à celui d'un gateau fait avec le fruit du cacao, la vanille, la canelle & le sucre, qui étant dissous dans l'eau chaude & remué jusqu'à ce qu'ils écument devient une boisson plus propre à nourrir qu'à apaiser la soif; mais qui est fort saine quand on la prend avec mesure, & que l'on en prend le matin à jeun jusqu'à une, deux, & trois tasses.

Il fortifie beaucoup les gens âgez & debiles, & il ne debilite aucunement ceux qui sont jeunes, forts, & robustes. C'est pourquoi un Espagnol tient pour un pauvre homme celui qui ne peut pas païer une tasse de chocolate, & en Hollande il passeroit pour un homme qui n'auroit pas tous les jours à dépenser un escalin; mais sans mepriser

le chocolate il faut tenir pour constant que celui qui peut manger le matin un morceau de gateau d'Amstredam sans confitures dés qu'il est refroidi, avec 18. ou 20. tasses de thé, est aussi heureux qu'un Espagnol qui avec son manteau court, & son poignard au côté à dépensé une livre de chocolate avec sa maistresse.

CHAPITRE LIII.

Conclusion de tout l'ouvrage.

QUoyque nous aïons encore beaucoup à dire sur les choses qui sont propres à conserver la santé & à prolonger la vie, il faut néanmoins finir nôtre traité, tant parce que nous croïons avoir beaucoup dit en peu de paroles, & que nous avons satisfait à la plûpart de nos promesses, que parce que le tems me manque étant extremement pressé de partir pour Berlin; afin de veiller à la santé du tres-puissant & serenissime Seigneur Electeur de Brandebourg, & lui donner tous nos soins avec Messieurs ses autres Medecins, nos tres-

chers Collegues, tous attachez à conserver long tems la vie de ce grand Prince, selon qu'il plaira à nôtre souverain Maître de benir nôtre travail; la Conservation de cet excellent Electeur étant de la derniere importance dans la conjonture des affaires de l'Europe.

Or ce grand & tres-illustre Prince m'aïant fait de trop grands biens suivant sa generosité naturelle pour ne lui en pas marquer ici mon souvenir, je ne puis mieux faire que de prier Dieu qui est le Roi des Roïs & le Seigneur des Seigneurs de donner à son Altesse Electorale une longue vie, & de la combler de ses benedictions; afin qu'elle soit toûjours la terreur de ses ennemis comme elle l'a été jusqu'à present, avec un aplaudissement universel, que cet aimable Prince soit toûjours le pere de ses sujets, & qu'il soit reciproquement aimé d'eux, servi & honoré ainsi qu'il le merite. Qu'il soit le mediateur de la paix generale dans la Chrétienté, qui est agitée par de si grands troubles, tant au dedans par ses propres enfans, qu'au dehors par l'ennemi commun du Christianisme: Afin que cette heureuse paix repare la perte du sang

humain, que la discorde fait couler avec profusion : que nous puissions tous vivre en repos sous son sage gouvernement, & que chacun en particulier puisse goûter les fruits de la tranquilité souhaitée, mener une vie paisible joüissan d'une santé parfaite & d'une pleine, & entiere securité qui nous permette de nous divertir les uns avec les autres, & de faire succeder aux plaisirs l'attachement que nous devons donner à nos affaires ; puis venir de nouveau, aprés y avoir donné tout le tems nécessaire, chercher une compagnie honnête pour boire une tasse de thé, & fumer une pipe de tabac comme je vais faire presentement cher Lecteur, en faisant des vœux pour ta santé & pour la mienne : cette boisson étant capable de me délasser un peu du travail que j'ai entrepris pour ton service, dont je serai assez recompensé s'il te fait plaisir, & s'il te peut être utile.

Mais s'il te paroit que j'ai pris un vol trop élevé dans cet ouvrage, & que j'ai voulu rendre raison de beaucoup de choses qui sont au dessus de la portée de l'esprit humain, ou qui du moins ne sont pas si faciles à expliquer que j'ai

voulu le faire croire. Premierement j'aprouve la moderation qui te porte à ne pas vouloir que l'on s'éleve si aisément jusqu'au plus haut ciel des connoissances, ni que l'on reste indolemment dans le profond abysme de l'ignorance où tant de choses sont encore ensevelies, mais j'ose m'asseurer que personne ne peut raisonnablement blâmer nôtre travail. Car pour finir ici avec les paroles de Ciceron au Livre premier de la fin des Biens & des Maux, *Sive enim ad sapientiam perveniri potest, non paranda solum nobis ea, sed fruenda etiam est sapientia; sive hoc difficile est, tamen nec modus est ullus investigandi veri, nisi inveneris: & quærendi defatigatio turpis est, cum id quod quæritur sit pulcherrimum. Et enim si delectamur cum scribimus, quis est tam invidus qui ab eo nos abducat? sin laboramus, quis est qui alienæ modum statuat industriæ?* Car ou l'on peut arriver à la sagesse, & pour lors il ne suffit pas de l'aquerir; mais il faut en joüir & la posseder entierement: où il est difficile d'y parvenir, & l'on ne peut garder aucune mesure dans la recherche de la verité jusqu'à ce qu'on l'ait trouvée, & il est honteux

de ſe laſſer dans cette recherche quand ce que l'on deſire de trouver eſt tres-digne d'être recherché. Mais ſi nous prenons plaiſir à écrire, qui eſt l'envieux qui nous en veut divertir ? & ſi ce que nous écrivons nous donne de la peine, qui ſeroit aſſez malin, pour augménter les obſtacles que nous trouvons à réüſſir dans nôtre travail ?





TROIS TRAITEZ.

1. De la Nature.
2. De l'experience.
3. De la certitude qu'il y a dans la Medecine & dans la Chirurgie.

AVERTISSEMENT.

J'Ay commencé, cher Lecteur, dés l'année précedente à vous préparer cet Ouvrage à Hambourg, & il n'étoit pas encore dans l'état où je vous le donne présentement, quand je fus mandé contre mon attente pour aller à Berlin. J'ai même été détourné par d'autres occupations quand il a été question de l'achever : de sorte que le tems ne m'a pas permis de traiter les matieres dans toute leur étenduë, de raporter toutes les preuves, & de donner à l'ouvrage entier tout l'ordre que

j'y aurois desiré, ni de répondre aux objections que l'on y peut faire.

Mais le plus grand deffaut que je remarque dans cet Ouvrage, c'est de n'avoir pas pû prouver solidement les principes d'où sont prises toutes les consequences que j'en tire, afin de mettre la verité dans tout son jour, & la faire briller aux yeux de toutes sortes de gens, même des plus ignorans & des plus obstinez.

Que si pour lors j'ai manqué du tems qui m'auroit été nécessaire pour accomplir mon dessein, il est vrai que j'en ai encore moins présentement. Cependant je consacrerai volontiers le peu qui m'en reste à vôtre utilité ; & pour vous donner des marques de l'inclination que j'ai à vous faire plaisir, je me propose de vous donner dans peu de tems de nouvelles Observations sur certaines matieres que j'ai déja traitées, qui seront disposées par fragmens dans le même ordre, & avec la même brieveté que je me suis toûjours prescrite ; & ce sera principalement sur les plus importantes, & sur celles qui semblent avoir besoin d'éclaircissement, de preuves plus amples, & de quelques

réponses à certaines difficultez.

Enfin voici encore trois petits Traitez que je joins à l'Ouvrage précédent. Le premier, sur ce que l'on nomme la nature. Le deuxiéme, sur l'experience. Et le troisiéme, sur la certitude qu'il y a dans la Medecine & dans la Chirurgie. Je n'ai que vôtre profit en vuë dans le présent que je vous fais, & de satisfaire à l'obligation que je crois avoir de servir le Public selon la mesure de mes foibles connoissances; & malgré les grandes affaires qui m'occupent, de fermer la bouche, s'il est possible, à ceux qui tâchent de me rendre odieux, & de me perdre de reputation comme si je leur faisois tout le tort imaginable. L'injure qu'ils prétendent avoir reçûë de moi, n'aïant d'autre fondement que la liberté que j'ai prise de des-abuser le Public sur quelques-unes de leurs fausses idées. Or ce que je leur propose ici doit être simplement regardé comme quelques morceaux que je donne à mâcher à des loups affamez.

TRAITE' DE LA NATURE & de ses operations.

QUOIQUE l'on ne soit pas obligé d'emploïer les termes de l'Ecole dans la veritable Medecine & Chirurgie, comme nous l'avons fait voir dans nôtre nouvel édifice & ailleurs, cependant nous jugeons à propos d'attacher une idée suportable au mot de nature, à condition que ses Partisans nous permettront d'accommoder ce terme à nôtre systeme.

C'est pourquoi nous ne disputerons pas maintenant sur ce mot que l'on emploïe tres-fréquemment dans la Medecine & dans la Chirurgie. Mais selon ce que nous avons enseigné tres-clairement dans le Traité du corps de l'homme, de la vie, de la santé, des maladies, des douleurs, & de leurs symptomes, de la vieillesse, de la mort, de la maniere dont toutes les actions du corps animé sont produites par la circulation du sang & des sucs dans leurs propres tuïaux; selon, dis-je, ces premiers preceptes, nous nous contenterons pour le présent

d'appeller cette circulation la *Nature* ; parce que tout ce que les Phyſiciens attribuent raiſonnablement à la nature convient à la circulation : je dis raiſonnablement ; parce qu'ils attribuent auſſi beaucoup de choſes à leur nature, qui ne conviennent point à la circulation du ſang qui eſt la nôtre.

Par exemple, ils diſent que leur nature connoît des chemins occultes, que nôtre nature ne connoît point. Ils diſent que leur nature eſt prévoïante, & qu'elle a de la ſympathie & de la compaſſion. Ce qui fait que lorſqu'un homme a ſouffert une piquure d'aiguille à l'un de ſes doigts & que le tendon eſt bleſſé, la nature envoïe une bonne quantité d'humeurs à la partie bleſſée pour la ſecourir. Mais nôtre circulation n'eſt pas ſi prévoïante, & nous ne remarquons pas qu'elle ſoit jamais émuë d'une compaſſion ſi bien entenduë.

Leur nature, diſent-ils, eſt la curatrice des maladies, & ils en ſont les ſerviteurs. Nôtre nature guérit auſſi les maladies, & nous ſommes pareillement ſes miniſtres, lorſque nous faiſons tous nos efforts pour la ſeconder dans ſes operations. Ils ne connoiſſent pas leur

nature, n'aïant pas une idée assez claire de ce qui est attaché à ce mot, & par consequent ils sacrifient à un Dieu qui leur est inconnu. Nous au contraire, nous connoissons nôtre nature, & nous sçavons qu'elle consiste dans la circulation des sucs, c'est pourquoi nous connoissons les services que nous lui rendons, lorsque nous l'empêchons de souffrir des atteintes qui lui sont préjudiciables, & que nous la rétablissons quand elle est trop lente, ou qu'elle est prête à s'arrêter.

Afin donc de rendre à nôtre nature, en qualité de Physiciens, toute la justice qui lui est dûe, aprés avoir combattu la fausse divinité de ceux qui s'en font une idole, & qui en tirent beaucoup de profit, faisons voir comment la veritable nature guérit les maladies.

Pour cela, il faut se ressouvenir de ce que nous avons fait voir dans nos Traitez précédens, que toutes les maladies consistent, ou dans la rupture, l'érosion, ou l'obstruction des tuïaux, ou dans la disette des sucs, leur épaisseur, leur lenteur, ou leur âcreté; de sorte que nôtre nature agit pour les guérir lorsqu'elle ouvre les tuïaux,

qu'elle réünit ceux qui ſont diviſez ou briſez, qu'elle adoucit l'âcreté des liqueurs, qu'elle les attenuë lorſqu'elles ſont épaiſſies, qu'elle met en mouvement celles qui ſont trop lentes, qu'elle excite la faim & la ſoif pour reparer leur diſette. C'eſt ce que nous allons éclaircir dans le particulier; afin que le pouvoir de nôtre nature ſoit mieux connu, auſſi-bien que les moïens que l'on peut empêcher ou négliger pour l'aider dans tous ſes beſoins.

Nôtre nature ſe ſert de differens moïens pour détruire les differentes cauſes des indiſpoſitions qui peuvent arriver aux tuïaux ou aux ſucs; & il eſt bon de les ranger dans un certain ordre. Le premier eſt le repos du corps auquel les malades ſe ſentent fort portez dés qu'ils ſont atteints de quelque maladie. C'eſt pourquoi lorſqu'un malade va ſe mettre au lit à cauſe que ſon ſang n'eſt pas aſſez ſubtil ou qu'il ne circule point avec aſſez de vîteſſe, & que le ſuc nerveux n'eſt point aſſez vif & aſſez animé, c'eſt le repos qui occaſionne aprés quelque tems le rétabliſſement du ſang & du ſuc des nerfs dans leur vîteſſe & ſubtilité naturelle.

Or le repos est le commencement du sommeil, & le sommeil est un repos augmenté. C'est pourquoi lorsque le repos est suivi du sommeil, c'est un second moïen duquel nôtre nature ou la circulation des sucs se sert pour rétablir tout le déreglement du corps. Et l'on n'a pas de meilleure preuve de ce que la nature se sert de ces deux moïens pour la guérison des maladies, que ce qui nous arrive tous les jours quand nous sommes lassez par le travail & par les veilles; puisque par le repos & par le sommeil nous nous trouvons soulagez, & ensuite entierement rétablis lorsque le sommeil a suffisamment duré; & nous nous trouvons le matin dans nôtre premiere disposition; parce que les vaisseaux qui étoient obstruez ou autrement indisposez, & les sucs qui étoient âcres, lents & trop épais, se trouvent rétablis dans leur constitution naturelle.

La même chose arrive dans toutes les autres maladies. C'est pour cela que l'opium qui excite le repos & le sommeil, est un remede presque universel par le secours qu'il donne à la nature; & c'est pour la même raison que les douleurs & les maladies qui empêchent

le repos & le sommeil, affoiblissent les malades de plus en plus, & font naître de nouveaux symptomes.

Aprés le sommeil & le repos, les convulsions sont un second moïen que la nature emploïe tres-souvent pour rétablir l'œconomie animale. J'entens par ce terme tous les mouvemens des membranes qui sont excitez par l'âcreté des sucs ou par la douleur, comme le baaillement, le panchant que l'on a à se retourner dans un lit d'un côté sur l'autre, l'extension des bras, la retraction des jambes, & autres semblables. Sans oublier certains mouvemens interieurs des membranes, les mouvemens des grands & petits tuïaux, ceux des visceres, de l'estomac, des intestins, &c. ce qui fait qu'il arrive differens symptomes à l'occasion des differentes douleurs, & des differentes maladies; comme de vomir, d'avoir un flux de ventre, de suer beaucoup; au moïen dequoi le sang & les sucs se rétablissent, pendant que ces convulsions compriment ces liqueurs, les subtilisent, les dissolvent & facilitent leur passage par les plus petits conduits, & consequemment surmontent leur épaisseur, leur

lenteur & leur âcreté, d'autant plus que par le vomiſſement, le flux de ventre & la ſueur, quelques-uns des ſucs les plus épais & les plus âcres ſe trouvent expulſez; de même que les ſucs âcres dans l'eſtomac, dans les inteſtins & dans la peau, irritant, picotant, & rongeant les petits glandes, s'extravaſent & s'ouvrent un paſſage à eux-mêmes.

Mais lorſque ces convulſions ſont excitées dans les muſcles & dans les tuïaux, & par conſequent que le ſang & les ſucs ſont tres-irrégulierement mélez, confondus, briſez & rompus juſques dans les plus petites parties, il arrive encore un effet par où la nature eſt puiſſamment aidée & ſecouruë, & par le moïen duquel elle ſurmonte l'âcreté des ſucs qui occaſionnoit la maladie; c'eſt que la graiſſe ou l'huile du ſang, auſſi-bien que ſon ſuc gluant qui étoient amaſſez & coagulez en de certains endroits, & dont les membranes étoient enduites, ſe trouvent enlevez & charriez dans la maſſe avec le ſang & les ſucs; en ſorte que bien que le corps ſe trouve amaigri, cependant l'âcreté des ſucs eſt adoucie par le mélange de la graiſſe, de l'huile, & du ſuc gluant

ainsi introduits dans la masse des liqueurs.

Mais à l'egard de l'expulsion, il faut pour ne pas se tromper avoir égard à une chose, qui est que le vomissement, le flux de ventre, la sueur, sont plûtôt des maladies que des operations de la nature, comme sont, le sommeil, le repos & la respiration; & qu'il n'arrive que par accident que la nature se serve des maladies pour en guérir d'autres, en sorte que si l'expulsion est trop forte ou qu'elle dure trop long-tems, au lieu de secourir la nature, elle la détruit & augmente la disette des sucs qui en étoit déja la cause; & il faut particulierement rejetter l'hemorragie du rang des crises ou des bonnes expulsions ou évacuations, ainsi que l'on devroit pour la même raison rejetter toutes les saignées du nombre des bons remedes. Car quoiqu'il arrive des hemorragies ensuite desquelles les malades recouvrent leur santé, ce n'est en aucune façon par ces évacuations, comme on peut l'inferer de ce que nous avons déja dit de la nature, & de ce que nous avons écrit ailleurs contre la saignée.

Or ces operations de la nature sont

une ſuite de mouvemens qui ſe ſuccedent par une conſequence néceſſaire de differentes cauſes qui concourent merveilleuſement enſemble, & la ſucceſſion de ces mouvemens eſt quelquefois ſi ſoudaine, qu'il n'eſt pas facile de les compter tous & de les concevoir clairement. Ces ſortes d'operations de la nature apellées criſes, ont fait de tout tems beaucoup de bruit dans la Medecine, mais elles n'arrivent point ſelon les tems des maladies, & les jours critiques; ainſi que le diſent & publient hautement les Partiſans de l'ancienne Doctrine.

Mais il y a deux cauſes principales qui excitent un mouvement confus dans les ſucs. La premiere, eſt l'âcreté qui doit ſe trouver dans toutes les liqueurs quand on devient malade; & comme cette âcreté produit les maladies, & particulierement les douleurs, elle cauſe en même tems pluſieurs convulſions, la douleur même étant une eſpece de convulſion.

La douleur eſt la ſeconde cauſe des autres convulſions & ainſi d'un plus grand mouvement dans les ſucs. Car quand il y a de la douleur en quelque

partie, & plus encore quand il y en a en plusieurs endroits du corps, cette douleur excite un mouvement par tout le corps, à cause que les nerfs se trouvent tendus & tirez aux endroits douloureux, ce qui détermine le suc nerveux vers les lieux tendus, & le fait réflüer par tout le corps. Or ce suc s'embarassant à l'endroit de la douleur, il y arrive souvent tumeur & inflammation, ce qui donne lieu dans la suite aux abcés & aux supurations; car lorsque les tuïaux se rompent dans les tumeurs fort douloureuses, & qu'il s'y épanche quelque humeur, cette douleur ou ce tiraillement de nerfs qui est produit par les sucs âcres, qui sont continuellement poussez vers la partie douloureuse avec le sang qui circule; c'est, dis-je, ce tiraillement qui pousse le suc nerveux avec plus de force vers cette partie, ce qui fait que ce suc qui est panché se trouve dans un plus grand mouvement, & que le sang qui est poussé par les arteres, lesquelles se compriment d'autant plus qu'elles reçoivent plus de suc nerveux; & par consequent lorsque la douleur s'est augmentée par la foule du sang & du suc des nerfs &

que chaque fois la douleur entraîne du nouveau suc nerveux, il faut que la partie se tuméfie de plus en plus & qu'elle s'enflame. Et si par la détermination du sang & du suc nerveux, le suc qui est extravasé ne se trouve attenué & poussé dans les vênes, & que la partie se des-enflant la maladie ne soit prête à guérir, cette humeur venant à maturité ronge & comprime si longtems qu'elle trouve une issuë libre, or le pus étant fait de cette maniere & trouvant une sortie facile, c'est ainsi que la détermination des esprits & des sucs, ouvre les tuïaux qui sont obstruez & rétablit le cours des liqueurs.

Entre les moïens dont la nature se sert, la respiration est un de ceux qui contribuent beaucoup à la guérison des maladies; car comme la vie dépend tellement de la respiration qu'elle ne peut subsister pendant un seul instant lorsqu'elle est interrompuë, c'est par elle que le sang se trouve attenué, adouci & rendu mobile, quand il est devenu trop épais, trop lent, & trop âcre.

C'est pour cela que nôtre nature est accoûtumée à rendre la respiration plus forte & plus fréquente dans la plûpart

des maladies, & particulierement dans les violentes opreſſions où l'on eſt menacé de ſuffocation, rien n'étant plus néceſſaire dans ces occaſions pour ſoulager les malades, que l'uſage que fait alors la nature de ſon principal inſtrument & le plus capable d'entretenir la vie & la ſanté.

Mais pour ne pas attribuer de l'intelligence à nôtre nature, & la laiſſer au rang des organes corporels qui agiſſent néceſſairement ſelon le poids, la preſſion, & la force de leurs reſſorts, il faut conceuoir que la reſpiration trop fréquente eſt une ſuite de la compreſſion trop forte des ſucs trop épais, trop lents & trop âcres qui irritent le diaphragme, & les autres muſcles de la reſpiration, & qui avancent leur mouvement ; d'autant plus que le cœur ſe meut avec plus de vîteſſe, auſſi-bien que le pericarde ; & le mediaſtin qui eſt tiré vers le haut, doit auſſi ſuivre le mouvement du cœur.

C'eſt donc dans la ſanté que le battement du cœur & la reſpiration vont d'un pas égal, & dans la maladie quand le cœur bat avec plus de vîteſſe, la reſpiration devient auſſi plus fréquente ; & quoique le poumon ne reçoive pas

tant d'air dans chaque inſpiration, il ne laiſſe pas d'en recevoir davantage dans les fréquentes reſpirations, ce qui attenuë le ſang dans le poumon, étant moulu, preſſé & agité de telle maniere, qu'il eſt forcé de circuler fort promptement.

Or ce ſang s'avance & un nouveau ſang prend ſa place, & par ce moïen toute la maſſe du ſang ſe trouve à la fin attenuée & rétablie, ce qui fait que les autres ſucs ſe trouvent dans un meilleur état. C'eſt pour cette raiſon & par la même néceſſité que lorſqu'il y a quelque humeur âcre ou viſqueuſe dans le conduit de l'âpre artere, que la toux eſt excitée comme une eſpece de convulſion, laquelle par de fréquentes inſpirations, expirations & contorſions de ce conduit, détache & exprime enfin ces aciditez & viſcoſitez, & les rejette hors de l'âpre artere; & parce que la reſpiration étoit ſi néceſſaire, elle devoit encore être excitée par les cris, par les pleurs, par les plaintes, & par les efforts que l'on fait en rendant ſes excrémens, principalement lorſque nous ſommes malades, opreſſez & douloureux; parce que ces pleurs, ces plain-

tes & ces cris sont passez en habitude depuis le premier âge, en sorte que l'on ne peut s'empêcher de les produire dans la suite de la vie, lors même que l'on est sorti de l'enfance. Or les pleurs, les cris, & les plaintes, sont une espece de respiration qui contribuë aussi à mettre les sucs en mouvement, quoiqu'il semble que cette sorte de respiration plaintive, lasse & affoiblisse extraordinairement.

Mais la soif qui se trouve presque toûjours à l'exclusion de la faim dans la plûpart des malades, n'est pas un des moindres secours que la nature emploïe, tant pour temperer les sucs, que pour leur ôter l'épaisseur, la lenteur, & lever les obstructions; mais particulierement pour rétablir la disette des sucs qui se trouve toûjours dans toutes les maladies, & qui augmente de plus en plus tant que la maladie subsiste, & que l'on est plus long-tems sans manger pour fournir un nouveau chyle.

Car comme un homme sain perd toûjours de ses sucs par la transpiration, par la sueur, par l'urine & par les déjections, la même chose arrive aux malades, dans lesquels lorsque les dé-

jections & l'urine s'arrêtent ; ce qui n'arrive pas toûjours, la respiration ne cesse jamais. Et puisque la faim est fort diminuée & presque abolie dans ces sortes d'états, & que les alimens que l'on prend en petite quantité, fournissent fort peu de chile, il faut que le corps diminuë tous les jours, devienne plus maigre, & qu'il lui arrive une disette de sucs d'autant plus considerable que par un vomissement, par un flux de ventre, ou par une hémorragie, il peut se faire une abondante évacuation de toutes sortes de sucs.

Or le plus souvent quand nous tombons malades, il y a déja une grande disette de sang, de suc nerveux, &c. comme il arrive aux sujets maigres, débiles, & aux vieillards. Et à proprement parler, l'on ne devient jamais malade que par la disette des sucs fins, déliez & subtils. Et comme l'eau est le principal moïen pour subtiliser les sucs, les temperer, adoucir, & tenir toutes leurs particules dans la souplesse; c'est donc l'eau qui manque la plûpart du tems dans les maladies & qui se troune dissipée journellement par les excrétions sensibles & insensibles, l'on ne devient

devient jamais malade que lorſque l'on a eu trop de répugnance à boire de l'eau pour remplir les vénes & détremper les humeurs : car ſans cela nos ſucs ne deviendroient jamais ſi épais, ſi âcres, & ſi lents.

Ce n'eſt donc pas merveille que l'on ſoit attaqué de la ſoif dés que lon devient malade, ce qui n'arrive que parce qu'il manque d'humidité dans les ſucs qui coulent trop lentement, & par conſequent dans la bouche, où il faut beaucoup d'humidité pour la tenir humide, parce qu'il s'en vuide ſans ceſſe par les crachats, & que l'air qui y paſſe auſſi continuellement en entraîne toûjours un peu, outre que la plus grande partie décend par le goſier dans l'eſtomac. C'eſt pour cela que le deffaut d'humidité ſe fait ſentir d'abord dans la bouche, ce qui produit la ſechereſſe, la ſoif, & le deſir de s'humecter par la boiſſon, ce qui fait un grand bien au malade ; parce que la ſoif l'engage à boire, & que la boiſſon fournit de l'humidité ; ce qui remedie à la diſette des ſucs, les amolit, les met en mouvement, tempere les aciditez ; & dans la ſuite les entraîne hors du corps.

Que nos Medecins réfléchissent un peu là-dessus, principalement ceux qui ont une telle répugnance pour l'eau qu'ils la craignent autant, pour ainsi dire, que s'ils étoient mordus d'un chien enragé, ou qui croïent que l'eau forcera ses digues, & fera de grands desordres, ce qui fait qu'ils laissent étoufer les malades de soif, ne voulant pas rendre à la nature, dont ils se disent les ministres, un service qu'elle leur demande avec toute sorte d'instance & de justice, pour parler ainsi improprement & par comparaison.

Pour moi je leur donne cet avertissement : afin que l'on ne pense pas je veüille faire passer la nature ponr un être intelligent, comme nos Anciens l'ont fait mal à propos. Mais pour ne pas insister trop long tems sur cet article, disons que la soif qui commence ordinairement avec la maladie, ne laisse pas de devenir un remede, bien qu'elle soit elle-même une maladie, ou du moins un symptome ; en sorte qu'une maladie sert de remede pour en guérir une autre.

Car comme il faut nécessairement qu'il y ait des sucs pour entretenir la

circulation, & que les humeurs doivent être tres-fluides, il a été sagement ordonné de Dieu que la soif succede à la disette des humiditez ; afin que les malades étant excitez à boire, ils fournissent dans tous les tuïaux de leur corps l'humidité requise pour liquifier les sucs qui s'y rencontrent, leur donner autant de fluidité, subtilité, & tenuité, qu'ils en ont besoin pour circuler librement, & pour ouvrir tous les conduits par l'augmentation du mouvement.

D'où il est aisé de voir, outre que l'experience journaliere le confirme, combien la boisson est nécessaire à un malade lorsqu'il souffre la soif. Mais comme le boire est nécessaire pour fournir de l'humidité, & pour temperer le sang & les autres sucs, il faut que la boisson ne soit pas trop épaisse, trop âcre, trop acide, ni trop froide ; parce que autrement elle feroit plus de mal que de bien. Mais nous avons suffisamment parlé de ces choses dans nôtre précédent Traité.

Ce sont là donc les principaux moïens que nôtre nature peut emploïer pour se rétablir, & pour surmonter les maladies sans le secours de l'art, sçavoir,

le repos, le ſommeil, les convulſions des muſcles & des tuïaux, la toux, les excrétions par la ſueur, par la tranſpiration, l'urine, les déjections, l'hemorragie, le vomiſſement, le crachement, les ſupurations, ulcerations, &c. De plus, la reſpiration fréquente, la fréquence du poulx & la ſoif.

Mais il y en a encore quelques-uns qui ne ſont pas ſi ſenſibles que la nature emploïe quelquefois. Premierement, comme le repos oblige les malades à garder la maiſon, & même ſouvent le lit ; ce qui fait qu'ils ſe tiennent chaudement ſous les couvertures, auprés du feu, ou dans un poëſle. Or cette chaleur fait avancer la circulation, attenuë les ſucs, & contribuë à ouvrir les tuïaux, outre que le repos dont on joüit étant couché dans le lit avance beaucoup la circulation ; car lorſque les ſucs ſubtils manquent, & que les malades ſont ſi foibles & ſi abbatus que le marcher leur étant à charge, ils ſont obligez de ſe coucher ; c'eſt premierement le repos, enſuite le ſommeil, & l'obligation de reſter au lit qui peuvent les rétablir, en cas que les ſucs ne ſoient pas trop épais, trop âcres, trop lents,

où que les tuïaux ne soient pas tous absolument boûchez ou rompus.

Car lorsque la circulation est lente, l'on n'est pas seulement abatu & incapable d'action & de travail ; mais cette lassitude nous porte à nous asseoir & à nous coucher. Quand donc on est couché, le sang retourne avec plus de facilité des parties inferieures vers le cœur, & il monte plus aisément vers la tête.

Delà il s'ensuit deux choses. 1°. Que le cœur & les vaisseaux peinent beaucoup moins pour faire circuler le sang des parties inferieures vers la poitrine. De plus, le sang montant vers la tête avec plus de facilité, il s'en separe plus de suc nerveux qui se distribuë par tout, lequel étant mêlé avec le sang & les autres sucs, les attenuë, les fait mouvoir avec plus de vîtesse, & ainsi les rétablit, ou du moins contribuë en quelque sorte à leur rétablissement.

C'est pour cette raison qu'un homme qui est tellement foible qu'il tombe de lui-même, revient plus aisement de la foiblesse quand il est couché ; & c'est sur ce fondement que les Anciens ont eu raison de dire, *Quiete & absti-*

nentiâ curantur multi magni morbi, que plusieurs grandes maladies sont guéries par le repos & par l'abstinence. Or par l'abstinence l'on ne doit pas entendre le jeûne, par raport à la boisson ; parce que s'il est vrai qu'il y ait en toute maladie plus ou moins de disette de suc ou d'humidité, le corps demande plûtôt de l'humidité que d'être encore desseché par l'abstinence de la boisson & des alimens.

Mais Paracelse a fort bien observé que l'on ne doit jeûner que lorsque l'on s'est excessivement rempli de boisson & d'alimens ; & tout jeûne est suffisant quand il a duré 24. à 30. heures. Jeûner plus long-tems est le plus court moïen pour occasionner une grande disette des sucs, & pour augmenter leur acrimonie. Sur tout dans les maladies où la faim est perduë & où la soif est grande.

Enfin la veille, le mouvement, & un travail moderé, sont aussi des remedes dont on peut se servir à peu prés de la même maniere que nous avons dit que les convulsions pouvoient être profitables. Il est de plus arrivé fréquemment que les malades travaillez de la goute, ont été guéris par une grande fraïeur,

ou par un mouvement violent de colere, à cause que dans ces sortes de passions, les sucs peuvent être rétablis par de violentes convulsions des muscles & des tuïaux.

Mais entre les passions la joïe est toûjours la plus grande amie de la nature, & comme elle est un grand moïen pour se conserver la santé, elle est aussi d'un grand secours dans toutes les maladies. La raison en est assez connuë par ce qui a été dit ci-devant. Mais comme l'esperance est une espece de joïe anticipée, elle contribuë aussi beaucoup à la guérison de toutes les maladies ; & c'est pour cela que les Medecins, les Chirurgiens, & tous ceux qui aprochent des malades, sont obligez de leur donner une bonne esperance, ou pour parler comme les Allemans, il faut leur mettre le cœur au ventre ; ce qui est une façon de s'exprimer qui passe pour spirituelle dans nôtre païs ; parce qu'en consolant un malade, on lui donne du courage, de l'esperance, & on lui donne, pour ainsi dire, un nouveau cœur.

C'est au moins donner à son cœur un nouveau mouvement plus fort &

plus vigoureux, qui paſſe de ce premier reſſort dans toutes les arteres & autres tuïaux, & par conſequent dans le ſang & les ſucs. L'on exprime encore la même choſe par un autre tour d'expreſſion, en diſant que l'on met aux malades la rame ſous le cœur; afin de faire avancer le vaiſſeau de l'animal en ſoulevant ſon principal organe. Car le cœur peut être regardé comme une rame par laquelle on s'avance ſur le fleuve de la ſanté, ou comme un ancre par lequel on s'y affermit.

Il faut encore mettre le bon air au nombre des armes dont la nature peut ſe ſervir pour ſe parer contre les atteintes des maladies. Car comme la reſpiration de quelque air que ce ſoit ſoulage la nature, & comme celle d'un air chaud dans la chambre eſt meilleure que celle d'un air froid; & que l'on ſçait par experience que pluſieurs malades ont été & peuvent être encore frequemment guéris par le changement de l'air; ce qui eſt ſi vrai que la fiévre quarte, le rume. & pluſieurs maladies tres-conſiderables, n'aïant pû être guéries dans l'Automne & dans l'Hyver, par tous les remedes de la Medecine, l'ont été

au

au Primtems & pendant l'Eté par la refpiration d'un air chaud & fubtil, chargé d'un fel volatile, qui fe mêlant avec le fang & les fucs, les rétablit dans leur état natuel.

Mais après tous ces moïens de guérifon dont la nature fe fert avec avantage pour la cure des maladies, le tems eft d'une grande confideration, & l'on peut dire que fans lui la nature ne peut rien, particulierement quand il s'agit de furmonter de grandes maladies & qui ont fait de fortes impreffions fur les fucs & fur les vaiffeaux. Mais quand il y a du tems la circulation peut fe rétablir, & vaincre par fes feules forces les plus grandes maladies.

Car comme tout mouvement confifte dans le tems, & qu'il eft accompli par le tems, le cours des fucs n'a pas moins befoin du tems pour devenir plus rapide, plus fubtil & plus temperé. Auffibien que pour ouvrir les tuïaux obftruez, & les réünir lorfqu'ils font rompus ou autrement divifez, la difette des fucs ne peut point être rétablie, fans le tems, parce que l'on a du moins befoin d'autant de tems qu'il en faut pour porter la nourriture dans l'eftomac,

la changer en chile, la diſtribuer dans le ſang & par tout ailleurs.

Tout cela demande du tems, en ſorte que le tems eſt avec raiſon néceſſaire à la nature pour lui donner lieu de trouver des remedes, & lorſqu'on lui donne du tems elle peut ſouvent ſe rétablir & ſurmonter des maladies fort conſiderables. Il n'y a donc rien qui puiſſe plus nuire aux malades que leur impatience qui les empêche de donner un tems ſuffiſant à la nature, ſans lequel ni la nature ni l'art ne ſont pas aſſez puiſſans pour enlever & détruire les indiſpoſitions des ſucs & des tuïaux. Au lieu que la patience leur eſt toûjours fort ſalutaire, & que celui qui poſſede cette plante a par-devers lui une medecine tres-efficace. Et c'eſt avec raiſon que l'on dit en commun proverbe, que c'eſt beaucoup faire de gagner du tems.

Comme la ſoif accompagne preſque toûjours les maladies dans leur commencement, & qu'elle continuë preſque juſqu'à ce qu'elles ſe terminent, ſans que les malades aïent fort peu de faim ou point du tout; il arrive auſſi quelquefois par accident qu'ils ſont ſaiſis d'un violent deſir de manger, & aſſez

souvent les choses mêmes qui leur sont les plus nuisibles ; de maniere qu'ils n'ont point de repos jusqu'à ce qu'ils aïent satisfait leur desir, lequel étant content, il arrive qu'ils se portent mieux & qu'ils commencent à recouvrer leur santé.

Or ce n'est pas ici le lieu d'expliquer la cause de cet apetit extraordinaire, & de prescrire les regles qu'il faut observer pour le satisfaire ou pour le surmonter lorsque les choses qu'ils désirent leur sont tout-à fait nuisibles. Ces choses demandent une speculation, sur laquelle on ne peut pas bien s'expliquer en peu de paroles. Ce qui nous engage à passer legerement sur cet article, & à donner lieu aux autres de s'exercer sur cette recherche.

Entre les operations de la nature nos Sçavans en mettent encore une qui n'y peut cependant trouver place que par tolerance. C'est une des especes de leurs crises ; mais qu'ils disent être imparfaite, laquelle arrive lorsque la nature ne pouvant pas chasser hors du corps la cause de la maladie, elle la dépose sur les émonctoires ou sur la peau ; en sorte qu'il paroît des phlictenes, des

pustules, des taches en certains endroits, & qu'il se fait des tumeurs & des supurations.

Mais ceci est une erreur dans laquelle ils sont tombez pour avoir raisonné sur de mauvais principes ; & si l'on observe bien ce que j'ai enseigné dans mon nouvel Edifice de Chirurgie art. 7. en expliquant comment la rougeole ou la petite verole retournent au dedans, on connoîtra que ce que l'on croit expulsé au dehors ne rentre point au dedans, & qu'il n'y a aucune expulsion veritable ; la matiere qui cause ces éruptions, ces tumeurs, & ces supurations n'étant point chassée par un mouvement assez impetueux, ni par la fermentation, ni par aucun autre moïen semblable qui puisse la pousser du centre à la circonference. Mais elle s'arrête à la partie, ou parce qu'elle est trop épaisse & coagulée, ou parce qu'elle s'est extravasée par les tuïaux rompus, dont elle a détruit la tissure par son acrimonie. Ce n'est donc pas par consequent une crise ni une operation de la nature, bien que la guérison puisse s'en ensuivre par d'autres causes, & quelquefois aussi la mort subite lorsque la coagulation ne se fait

point aux extremitez ni sur la peau, mais au dedans dans les viscеres ou dans les principaux vaisseaux, ou que l'âcreté demeure au dedans, au lieu de parvenir aux extremitez & à la surface du corps, où elle seroit capable de ronger les tuïaux & de s'ouvrir un passage.

Dans ce cas-là il semble que le mal n'est point expulsé ni rentré au dedans, & l'on peut voir là-dessus nôtre nouvel Edifice dans l'endroit déja marqué ; & ce que nous avons dit étant bien consideré, il sera facile déviter les préjugez.

Cependant il faut avoüer que c'est une espece d'expulsion lorsque l'acide coagulant n'aïant point de force dans les grands vaisseaux, est poussé continuellement avec la circulation ordinaire, & exerçant sa force dans certains endroits des petits conduits, s'y arrête, & ce qui est arrêté peut être poussé hors des gros tuïaux dans les petits canaux ; mais cela arrive par accident, c'est-à-dire sans aucune intention de la nature, sans ébulition, fermentation, précipitation, &c. car c'est une consequence qui doit suivre à proportion de

la force de l'acide, du ſang & de la circulation.

Mais ce qui eſt tres-remarquable dans ces ſortes de maladies, c'eſt qu'il arrive ſouvent qu'un acide n'aïant pas aſſez de force pour agir dans les gros vaiſſeaux, & venant enſuite à s'arrêter dans des conduits plus étroits, y cauſe douleur, obſtruction, & tumeur ; cependant aprés l'eſpace d'une, deux ou trois heures, ou d'un ou deux jours, la circulation ſe faiſant avec plus de rapidité, l'acide ſe met en mouvement, la maladie ſe diſſipe, & peu de tems aprés elle revient dans un autre endroit. C'eſt de-là qu'il arrive qu'un homme aïant eu pendant un jour entier de la douleur à la tête, le lendemain la même douleur ſe fera ſentir dans le basventre, au dos ; le jour ſuivant aux jambes, enſuite retournera à la tête, au cou ou ailleurs.

Aïant donc ſuffiſamment conſideré nôtre nature dans ſes operations, il nous reſte à expliquer comment on peut la connoître par elle-même & en quoi elle differe dans les differens ſujets. Or pour mettre cette explication dans tout ſon jour, ſans vouloir par condeſcen-

dence rejetter absolument, l'idée des Partisans de l'Idole inconnuë sous le nom de nature, lesquels publient hautement que le plus beau de leurs connoissances consiste à connoître la nature de leurs malades, nous disons que nôtre nature n'étant autre chose que la circulation du sang & des sucs, nous l'estimons à peu prés égale dans tous les differens sujets, & que s'il y a de la difference, ce n'est qu'autant qu'ils ont plus ou moins de sang & plus ou moins de sucs; plus ou moins d'un suc que de l'autre, plus subtil ou plus épais, plus âcre ou plus temperé, des tuïaux plus grands ou plus petits, plus amples ou plus étroits, plus ou moins ouverts, des sucs plus lents ou plus actifs; & à raison de ces differences, une circulation plus ou moins rapide, d'où résulte la diversité des operations. Ce qui fera, par exemple, que l'un sera plus enclin au repos & au sommeil, l'autre plus disposé au mouvement & au travail, l'un aura plus de penchant pour la faim, l'autre pour la soif, l'un plus de disposition à être gras, l'autre à être maigre, l'un pour être gros & épais, l'autre pour être plus menu, l'un pour

être plus fort, l'autre pour être plus foible. Et ce sont là toutes les differences que l'on peut concevoir dans la nature des hommes c'est à-dire, de la circulation de leurs sucs, & de ses operations : Et selon cette idée l'on peut dire que chaque homme a sa nature particuliere ou une differente circulation de ses sucs ; en sorte que ce systeme étant ainsi posé il nous seroit facile d'expliquer une infinité de choses sur lesquelles nous passerons pour eviter la prolixité, & pour cela dautant plus qu'elles peuvent être fort aisement déduites de nos principes, par tout homme qui desire le moins du monde d'être éclairé.

Maintenant pour ce qui regarde la connoissance de chaque nature en particulier il est evident qu'elle est facile à aquerir, car en réflechissant sur soi-même pour se convaincre de sa grandeur ou de sa petitesse, de son épaisseur ou de sa delicatesse, de son embonpoint ou de sa maigreur, de son coloris ou de sa pâleur, de sa force ou de sa foiblesse dans les travaux où les muscles agissent beaucoup : en réflechissant si l'on a plus de faim ou de soif, si l'on va

plus ou moins à la selle, si l'on urine plus ou moins, si l'on est fort enclin à dormir, ou si l'on est fortifié par peu de sommeil, si l'on à une santé ferme qui ne soit pas facilement alterée, par l'air, par les alimens, la boisson, les veilles &c. si l'on est sujet à des maladies dont on soit délivré en peu de tems; ou si l'on en est long-tems incommodé: si l'on en est gueri pat la nature ou par l'art: ce qui nous arrive quand nous prenons certains alimens, certaines boissons, certains remedes, & mille autres réflexions que l'on peut faire sur soi méme dans le détail desquelles je n'entre pas pour être moins ennuïeux.

Je dis donc que chacun en particulier réflechissant sur soi même ou sur les autres par raport à toutes ces choses, peut sans craindre de se tromper, connoître en moins d'une heure pleinement & parfaitement sa propre nature, & celle de tous ceux qu'il voudra examiner. En sorte que ces signes seront des preuves infaillibles de la maniere dont les sucs, les tuïaux, & le cours des liqueurs sont disposés, & c'est en cela précisement que la nature consiste, du moins si l'on veut s'en former une idée bien iuste.

Ceci étant donc ſupoſé, connu, & ſuffiſamment prouvé, l'on aperçoit aiſement de quelle maniere la nature ſe comporte dans la ſanté & dans la maladie. Surquoi jeſtime qu'il y a trois choſes qui ſont bien dignes de nos réflexions. 1°. que la narure guerit les maladies par elle même, ſans l'art ni aucun ſecours étranger. 2°. qu'aucun art ou moïen de gueriſon n'a aucune puiſſance ſans la nature. 3°. que celui qui n'eſt pas un veritable miniſtre de la nature merite le nom de bourreau & d'aſſaſſin.

Sur le 1er. article, il faut ſçavoir que la nature ne guerit aucune maladie ſans l'art ou ſans quelque ſecours étranger, que lors qu'elle la peut ſurmonter, ce qu'elle ne fait jamais qu'il ne reſte dans les ſucs un certain degré de mouvement qui lui permette d'agir, & qui peut augmenter de plus en plus par le ſecours des remedes, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé à la viteſſe & à la rapidité requiſe pour la ſanté parfaite. Et c'eſt dans ce degré de mouvement ou de circulation que conſiſtent les propres forces de la nature, & ce degré étant trop foible la nature ſuccombe, tient le

dessous, & ne peut plus se retablir sans le secours de l'art.

Or il y a beaucoup d'occasions ou la circulation est si lente, les sucs sont si épais, & où il y a tant de tuïaux rompus & bouchez, que la circulation ne peut pas être excitée, ni par elle même de la façon que nous venons de dire, ni par l'art, & par consequent elle diminuë de plus en plus jusqu'à ce qu'elle s'arrête absolument, ce qui arrive d'autant plûtôt que la nature faisant ses efforts pour se rétablir, elle est traversée par de nouveaux obstacles qui épaisissent encore & ralentissent les sucs que la nature & l'art travaillent à subtiliser, & à rendre plus mobiles.

Mais on ne peut considerer la nature qu'en trois états differens 1°. lors qu'elle est assés forte, & qu'elle peut surmonter la maladie sans le secours de l'art de la maniere que nous venons de l'expliquer 2°. quand elle a succombé, & qu'elle ne peut se relever ni par ses propres forces, ni par le secours de l'art. 3°. quand elle est impuissante d'elle même, & qu'elle à besoin d'être secouruë par quelque moïen étranger.

Il resulte de tout ceci une difference entre les maladies aiguës & croniques. Car dans les premieres, la nature se trouve victorieuse, ou par elle même, ou par le secours de l'art; ou elle succombe tellement que le malade meurt, or que la maladie aiguë dégénere en une maladie cronique moins dangereuse & qui donne plus de tems pour sa guerison.

Or dans ces maladies de la seconde espece la nature est considerablement abatuë, & ne peut pas se relever si tôt par ses propres forces, & souvent même elle ne se releveroit jamais sans le secours de l'art: cependant elle n'a pas tellement succombé qu'elle ne soit encore en état de se relever, & de laisser vivre le malade pendant un assez long-tems.

De-là il est aisé de comprendre en quel état nôtre nature se trouve dans les maladies de longue durée ou croniques dans lesquelles on aperçoit le plus souvent entre la maladie & les operations de la nature, des alternatives surprenantes. Mais de ces trois états ainsi énoncés, l'on peut aussi fort aisement concevoir que c'est dans le dernier que

la Medecine & la Chirurgie peuvent avoir lieu & même qu'elles sont tres-néceſſaires. Mais dans le ſecond & le troiſiéme état, nôtre nature ſe trouve principalement bleſſée par trois cauſes. 1°. Par une grande diſette de ſucs. 2°. Par une grande épaiſſeur & glutoniſité des mêmes ſucs. 3°. Par une grande âcreté de l'acide ſurabondant dans le ſang & les ſucs, ou qui s'arrêtant en certains endroits, s'y mêle de tems en tems, & en augmente le volume, ce qui les épaiſſit toûjours d'avantage.

Mais dans le troiſiéme cas ou l'on veut ſe ſervir de l'art, & dans lequel ſeul ſon ſecours eſt abſolument néceſſaire, parce que dans le premier & dans le ſecond il eſt inutile : il faut obſerver qu'il n'y a point d'art ſi bon & ſi parfait ſoit-il, qui puiſſe quelque choſe ſans la nature. Car ſi la nature a ſuccombé, & qu'elle ſoit prête à perir, l'art ne peut rien ou fort peu de choſe. Ce que les Anciens nous ont apris par pluſieurs axiomes. Comme par exemple, qu'il n'y a point de remede contre la mort. *Non eſt in medico ſemper relevetur ut æger, interdum doctâ plus valet arte malum. Contra vim mortis non eſt*

medicamen in hortis. &c. Et par consequent lors que le poulx commence à cesser, & qu'il y a des battemens qui manquent. Quand la sueur froide se trouve sur les joües, quand la parole est embarassée, & que l'on aperçoit le râlement dans le gosier, qui est pour ainsi dire, comme la flute de la mort, il n'y a plus rien à faire, & l'art ne peut donner aucun secours.

Mais si la mort avance encore de quelques pas, & que l'on ne sente plus de poulx, qu'il n'y ait plus de respiration, plus de parole, & que le malade soit pâle & refroidi alors rien n'est capable de rapeler nôtre nature; parce que la circulation ne peut plus se faire dans les sucs coagulez: Et aucun Medecin n'a pû jusqu'à present rien executer sans la nature; c'est à-dire, attenuer les sucs trop épaissis, les exciter quand ils sont trop lents, temperer & adoucir ceux qui sont trop âcres, ouvrir les tuïaux bouchez, ni reunir ceux qui sont rompus, qu'il ne reste encore un mouvement suffisant à ces liqueurs, une suffisante liquidité & quelque sorte de volubilité.

Car premierement tous les remedes

que l'on peut prescrire à un malade, lui sont inutiles, quand les forces lui manquent ; & quand ces remedes sont tombez dans l'estomac, il faut qu'il y ait encore beaucoup de mouvement dans cet organe, dans les intestins, dans les vénes lactées, dans le canal thorachique, dans le cœur, dans les arteres, dans les venes, & dans tous les autres tuïaux, pour les faire circuler, sans quoi ils ne servent de rien ; puisque les remedes pour mettre les sucs en mouvement doivent être meus, puis être chariez & distribuez par tout : Ce qui ne peut s'accomplir à moins qu'il n'y ait encore beaucoup de mouvement dans les sucs qui restent.

Aprés cela il est aisé de demôntrer clairement qui sont les veritables ministes de la nature, ou qui sont ses ennemis & ses destructeurs, en martirisant plûtôt les hommes qu'en travaillant à leur donner du secours. Un bon serviteur de la nature se sert tellement de son art, de ses maximes, & de ses remedes, qu'il conserve les sucs dans leur liquidité, dans leur quantité, & qu'il sçait les rétablir dans la qualité qui leur est nécessaire, en attenuant ce qui est trop épais, tem-

perant ce qui eſt trop âcre, ouvrant les obſtructions des tuïaux, & reuniſſant leurs diviſions.

Celui qui fait toutes ces choſes eſt un veritable miniſtre de la nature, & celui qui fait le contraire, eſt ſon ennemi, ſoit qu'il ne la ſecoure pas, ou qu'il ne la bleſſe pas beaucoup, ſoit qu'il augmente la diſete des ſucs qui a lieu dans toutes les maladies, & qui s'augmente encore par les ſaignées, les purgatifs, & tous les autres remedes qui ſont capables d'en tarir la ſource : ou qu'au lieu de lever les obſtructions, il en cauſe de nouvelles, qu'au lieu d'unir les tuïaux, il y faſſe de nouvelles diviſions, & qu'au lieu de temperer les ſucs, il y en introduiſe de plus âcres. Mais nôtre deſſein n'eſt pas de faire ici un portrait fort regulier des bons ou des mauvais miniſtres de la nature.

Nous en demeurons donc à ce que nous avons dit juſqu'à préſent ; & aprés avoir prouvé tres-clairement que nous pouvons quand il nous plait, acommoder les termes de l'ecole à nôtre ſyſteme, & les mots obſcurs & ſans aucun ſens dont les Anciens ſe ſont joüez, nous finiſſons ce petit traité en conſeillant aux

aux amateurs de la bonne doctrine, d'aprendre plûtôt les choſes & les verités, que les ſimples termes, & de ne ſe point embaraſſer de la nature, des facultés, des qualités &c. parce que bien que ces mots ne ſignifient rien, ils ne laiſſent pas de contribuer beaucoup à obſcurcir les bonnes idées, & à établir des erreurs dans leſquelles la Medecine & la Chirurgie ſe ſont trouvé juſqu'à preſent comme abſorbées.

Ou enfin ſi le mot de nature qui a été juſqu'à préſent ſi reveré, ne peut être oublié ni exclus: il faut faire en ſorte qu'il ne ſignifie éternellement & pour toûjours que la circulation du ſang & des ſucs: Car c'eſt ainſi qu'il doit être entendu, ou bien il faut le retrancher comme inutile. Cependant nous ne pretendons contraindre en aucune maniere ceux à qui nos idées ne plairont pas, & nous leur laiſſons la liberté à cet égard, comme nous les prions de nous laiſſer la nôtre, que nous eſperons n'aſſervir jamais à l'eſclavage d'autrui.

SECOND TRAITE'.

De l'experience.

Puisque la Medecine & la Chirurgie sont fondées sur la raison & sur l'experience comme sur deux colonmes fermes & inebranlables, & que dans le traité précedent, on a fait une longue suite de raisonnemens enchainez les uns aux autres. Il sera fort à propos d'examiner d'abord en celui ci, ce que c'est proprement que l'experience sur laquelle on a beaucoup conté dans les traitez précedens. Mais parce que plusieurs se trompent dans l'idée qu'ils s'en forment, se récrians toûjours sur l'experience sans sçavoir ce que c'est; puisqu'ils prennent presque toutes sortes de choses pour l'experience, ce sera faire une chose utile, non pas tant de les réfuter, ce que nous avons fait briévement & seulement en passant, dans la réfutation des fiévres; mais d'enseigner à tout le monde ce que c'est veritablement que cette experience dont on parle tant, le plus souvent sans la bien connoître.

Comme tout le monde convient que l'experience eſt le ſecond pied ſur lequel la Medecine & la Chirurgie doivent marcher, l'on à raiſon d'être ſurpris qu'aucun de nos auteurs n'ait expliqué ce que c'eſt que la veritable experience à laquelle on doit ſe fier, & quelle eſt la fauſſe qui peut nous tromper.

Il eſt donc avantageux de s'expliquer pour une bonne fois ſur une choſe ſi importante ; & pour y reuſſir il faut conſiderer que tout ce que ſçait un homme, ou tout ce qu'il peut ſçavoir parvient juſqu'à lui par trois moïens, Ou il le conçoit ſeulement par la raiſon & par le raiſonnement ; ou il l'apercoit par un de ſes ſens, c'eſt à-dire, par l'ouïe, par l'odorat, par le goût, ou par l'atouchement : Ou il s'en trouve perſuadé ſur le récit, & ſur l'aſſurance de pluſieurs perſonnes auſquelles il croit ne pouvoir refuſer raiſonnablement creance. Ce ſont ces trois ſortes de connoiſſances auſquelles toutes les autres ſe raportent & ſans leſquelles on n'en peut concevoir aucune.

Car pour ce qui eſt des conjectures & des opinions que nous avons ſur bien des choſes, des prejugez dont

nous nous trouvons obſedez, de certaines penſées & de certaines vrai-ſemblances qui frapent nôtre eſprit, on ne doit pas mettre tout cela au rang des connoiſſances ; & pas une de ces choſes ne merite de porter un titre ſi éminent. Enfin l'erreur ou la fauſſeté, auſſi bien que l'ignorance, ſont tout à fait opoſées à la verité & à la connoiſſance.

Inſiſtant donc fermement ſur cette diviſion, il paroit que l'experience que l'on a par les ſens doit être réduite ſous la perception ; parce que n'étant pas une creance que l'on donne à qui que ce ſoit qui nous l'aſſure, ni une connoiſſance fondée ſur la raiſon, elle ne peut apartenir qu'aux ſens, en ſorte que tout ce que l'on aperçoit par les ſens eſt experience : Car l'on experimente ce que l'on apercoit ſans que la raiſon le dicte, ou ſans que l'on croie ſur le dire d'autruy, ou ſans que l'on ait à cet égard aucune opinion ni conjecture.

Il faut donc convenir que l'experience renferme bien des choſes, parce que c'eſt à elle qu'apartient tout ce que l'on apercoit par les ſens : Et comme des huit ſens les cinq communs ſont les principaux, l'on pourroit établir cinq

ſortes d'experiences. 1°. L'experience des choſes que l'on voit. 2°. Celle des choſes que l'on entend. 3°. Des choſes que l'on aperçoit par l'odorat. 4°. De celles dont on ſe perſuade par le goût. 5°. De celles qui nous deviennent ſenſibles par l'atouchement.

Mais outre celles là il y en a encore de quarre ou cinq ſortes, la premiere eſt une experience journaliere & continuelle de ce que nous apercevons par nos ſens ſur nôtre corps tant interieurement qu'exterieurement, à laquelle apartiennent les perceptions de nôtre ſanté, de nos maladies, de nos douleurs, ou de quelques autres diſpoſitions, comme de la faim, de la ſoif, de la ſatieté, du ſommeil, de la joïe, du chaud, du froid, de la laſſitude; en un mot de tout ce qui arrive à nôtre corps qui peut être aperceu

Je dis de ce que l'on aperçoit, car il ſe paſſe bien d'autres choſes dans nôtre corps qui ne nous ſont point ſenſibles, que nous n'apercevons point, & que nous ne ſçavons point du moins en tout tems; ou ſi l'on en aperçoit quelque choſe, c'eſt ſeulement par quelque conſequence indirecte. En ſorte que nôtre

corps par raport à nous, eſt un theatre ſur lequel pluſieurs choſes ſont repréſentées; non pas en face à nôtre égard, mais comme derriere un rideau.

C'eſt pour cela que nous ne ſentons point le battement du cœur, la circulation du ſang, la coction des alimens dans l'eſtomac, & beaucoup d'autres actions dont nous avons traité dans la premiere partie du livre précedent. Il eſt vrai que lors que le ſang & les ſucs coulent, que l'eſtomac fait bien la digeſtion, & que toutes les parties font bien leurs actions, l'on ſe ſent bien diſpoſé, & l'on ſçait que l'on ſe porte bien, & que l'on eſt ſain: mais ce ſentiment de nôtre ſanté eſt ſi petit & ſi délicat que l'on ne l'aperçoit preſque point, & que l'on n'y penſe preſque point, à moins qu'un autre ſentiment de douleur & de maladie, ne nous faſſe apercevoir par comparaiſon ce que c'etoit que d'avoir la ſanté.

Une ſeconde ſorte d'experience conſiſte en ce que nous apercevons par les ſens comme hors de nous même dans le monde corporel dans lequel nous ſommes, & qui n'apartient ni à nôtre ame ni à nôtre corps. C'eſt par cette expe-

rience que nous ſçavons que nous ſommes dans le monde ſur le globe de la terre ; qu'il y a un ſoleil qui produit la lumiere & qui fait le jour. Que la nuit ſuccede au jour, & que le jour revient aprés la nuit. Que pluſieurs jours compoſent une ſemaine, un mois, un an, & dans la ſuite du tems pluſieurs années. Qu'il y a une lune, & que pendant la nuit on voit luire les étoiles ; que nous marchons & que nous nous affermiſſons ſur la terre ; que l'air nous environne, que le ciel eſt au deſſus de nous, & que les eaux de la mer touchent la terre. Qu'il y a des païs differens, des villes, des maiſons, des égliſes, des tours, &c. Que de certains arbres, certaines plantes, fleurs, & fruits, croiſſent en certains endroits. Qu'il y a des montagnes & des vallées, des metaux & des pierres dans les entrailles de la terre. Que les oiſeaux volent en l'air, que les poiſſons nagent dans les eaux ; & qu'il y a auprés de nous ſur la terre, d'autres hommes & d'autres animaux qui vivent comme nous vivons. Qu'il y a des ſaiſons differentes, un été, un hyver, du vent & du calme, du chaud, & du froid, de la ſechereſſe & de la

pluïe ; de l'abondance ou de la disete dans la recolte ; de la gresle & du tonnerre, des éclairs, de la neige, de la glace, de la rosée &c. Toutes ces choses & leurs dependances nous sont connuës par l'experience, & par l'experience seule.

Une troisiéme sorte d'experience est d'une recherche plus exacte & plus étenduë ; & nous la faisons avec dessein, ou bien elle nous arrive sans l'avoir preveû ; & c'est par elle que nous connoissons de certaines choses exactement, dans leurs proprietez, figure, nature, & operations.

Par exemple, que les métaux se rendent flexibles par le marteau, & fusibles par le feu. Que l'on peut écrire sur du papier avec de l'ancre. Que le pain, la viande &c. peuvent se manger, & que le bois, les pierres & plusieurs autres choses ne sont pas propres à servir d'alimens. Que le verre est transparent, & qu'étant fondu on peut le jetter en differens moules ausquels il s'accommode. Que l'aimant attire le fer, ou plûtôt que le fer étant posé à une juste distance de l'aimant il s'en aproche, & y demeure attaché. Que le sucre est dou*x*

doux, l'absinthe amere, le vinaigre acide, l'huile grasse. Que la cire est molle, les pierres dures. Que l'eau est humide. Que les roses ont une odeur agreable. Que les excremens de la plûpart des animaux sentent mauvais. Qu'une cloche sonne. Qu'une eau coulante fait un peu de bruit. Enfin ces sortes d'experiences sont innombrables ; mais elles sont toutes certaines pour peu que l'on y fasse attention.

Une quatriême sorte d'experience est celle de l'art. C'est ainsi que j'apelle toutes les perceptions que l'on a par le moïen des arts, & c'est aussi celle à laquelle nous devons avoir plus d'égard dans ce traité.

Je la subdiviserai en quatre especes. La premiere est tout ce que l'on experimente par l'Anatomie, ou par la dissection d'un corps vivant ou mort, de l'homme ou d'un autre animal. La deuxiéme est celle qui procede de la Chymie. La troisiéme est l'experience Physicale qui comprend tout ce que l'on aperçoit dans toute l'étenduë des choses naturelles. Par exemple, lors que par la Machine pneumatique on fait ortir l'air hors d'un vaisseau de verre

pour voir ce qui en arrivera : ou lors que par d'autres instrumens de méchanique on fait quelqu'autre épreuve ; & nôtre siecle est tout rempli de ce que les Curieux ont inventé par ces sortes d'instrumens. Enfin la quatriéme est l'experience Medicinale, c'est à-dire celle de la Medecine & de la Chirurgie, laquelle consiste à observer ce qui nous arrive ou à d'autres quand nous sommes malades dans nos douleurs & incommoditez ; & à bien prendre garde comment nous nous sommes délivrez, ou ce qui à pû contribuer à en faire mourir plusieurs.

Or c'est l'observation de ces deux dernieres choses que l'on prend proprement pour experience dans la Medecine & dans la Chirurgie, laquelle n'est pas d'une petite étenduë ; mais tres ample, & en même tems tres utile & tres-néceſſaire. Mais parce que dans cette derniere sorte d'experience & dans la précedente, il y a une infinité de choses à examiner pour les observer avec toutes leurs circonstances, la vie d'un seul homme est trop courte, ses sens trop délicats, & sa memoire est trop foible pour pouvoir réserver tant de choses

dans les traces de son cerveau : outre que l'occasion ne se presente pas toûjours, & que chacun n'a pas le tems & les moïens qu'il faut avoir pour y reussir.

Une derniere sorte d'experience resulte de tout ceci, laquelle selon nôtre précedent calcul est la cinquiéme à laquelle je donnerai le nom d'*experientia fidei* c'est à-dire l'experience d'une bonne croïance, comme étant fondée sur la confiance que l'on a veritablement de la probité & sincerité d'une ou plusieurs personnes qui nous disent avoir experimenté de certaines choses que nous voulons bien croire sur leur bonne foy.

Or quoique cette experience paroisse être moins seure que celle que nous avons aquis nous mêmes par nos sens,& qu'elle puisse être fausse lors que ces personnes nous veulent tromper effectivement, ou qu'étant trompées, elles veulent nous prevenir de leurs illusions, cependant elle ne laisse pas d'être aussi bonne, aussi utile & aussi certaine qu'aucune autre,lors que les choses nous sont racontées précisement de la même maniere qu'elles ont été observées.

Mais convenons qu'il n'eſt pas fort aiſé de ſçavoir ſi ces gens tels qu'ils puiſſent être, ne veulent point nous tromper par leurs recits, ou s'ils nont point été les premiers trompez.

Voilà ce me ſemble toutes les ſortes d'experiences, à moins que l'on ne veuille y en adjouter une que j'ai nommée ailleurs experience pretenduë. C'eſt une experience que l'on croit avoir ſans qu'on l'ait effectivement ; & il me ſemble qu'on peut la diviſer en trois eſpeces. Premierement une experience de menſonge quand quelqu'un invente une experience pour établir une hypotheſe ou une opinion qu'il a : ou bien pour le mettre en credit par de certains arcanes & en tirer du profit. Ainſi l'on peut ſe vanter d'avoir fait de grandes cures que l'on n'a point faites. Ce ſont ces vanteries dont la plûpart des Chymiſtes ſe ſervent pour faire valoir leurs remedes ; & pour y reuſſir ils ne ſe font pas une affaire de ſe vanter d'avoir fait des choſes qu'ils n'ont jamais faites, & qu'il ſeroit impoſſible d'executer.

La ſeconde eſpece eſt une experience erronée, laquelle on reçoit ſans connoître la veritable cauſe de ce que l'on voit

arriver. Nous en proposerons seulement deux exemples qui suffiront pour la faire connoître. Lors qu'un Medecin traite quelque malade qui vient à guerir dans l'usage des remedes qu'il lui a prescrit, en sorte neanmoins que le malade sans que le Medecin s'en aperçoive ne prend point ses remedes, ou qu'il en prend d'autres au lieu des siens : s'il prend cette sorte de guerison pour une experience, il erre grossierement, & il se fonde sur une experience fort erronée. Mais quand un Medecin traite plusieurs malades de differentes maladies, selon une certaine methode à laquelle il s'assujetit; qu'ils viennent à mourir par sa mauvaise methode & non par leurs maladies, & qu'il jure & assure que leurs maladies étoient mortelles, que l'heure de leur mort étoit venuë. Que l'on ne peut rien contre la volonté de Dieu, & qu'il y a fait de son mieux, son experience est tres-erronée & tres-fausse.

Or cés deux exemples nous menent tres-aisement à la troisiéme sorte d'experience prétenduë, que l'on ne peut pas selon moi mieux nommer qu'une experience captieuse, laquelle com-

prend en soi les deux précedentes ; mais en sorte que l'on ne peut les distinguer l'une de l'autre ; parce que plusieurs Medecins & Chirurgiens tombent dans la premiere & la seconde plûtôt par malheur que par foiblesse, & à l'occasion de l'aparence & de la vrai-semblance qui corrompt leur foible jugement & qui les trompe, que par aucune malice ; au lieu que d'autres étant veritablement coupables, ne peuvent se justifier devant Dieu ni devant les hommes.

L'experience captieuse est donc celle par laquelle on se vante beaucoup s'attribuant le titre d'expert Medecin. Elle consiste dans une fausse theorie scholastique de laquelle bien des gens sont follement entêtés, & sur laquelle ils ne font pas de difficulté d'établir des maximes de pratique; & tout ce qu'ils éprouvent en consequence passe chez eux pour une experience certaine & infaillible.

Ce sont ceux-là que j'ai depuis longtems apellez Medecins de nom & qui meritent bien de porter ce titre, leur theorie ne consistant que dans l'idée qu'ils se font de la nature, des facultés, des qualités, des quatre humeurs qui

ſont la bile, la pituite, la mélancholie &c leur pratique n'aïant d'autre reſſource que la ſaignée, les lavemens, les purgatifs, les juleps, les ventouſes, les fontanelles, les cauteres &c.

Ceux ci voient & experimentent qu'une grande partie de leurs malades meurent entre leurs mains, que pluſieurs n'obtiennent jamais une gueriſon bien parfaite, & qu'il n'en echape qu'un tres-petit nombre, & même aprés de longues ſouffrances & beaucoup de peines. Cependant ils croient & nous aſſurent affirmativement qu'ils ont pour eux l'experience; en ſorte qu'étant déja des Medecins experts dans leur imagination propre, & ſelon le jugement de quelques ignorans, ils font ce qu'ils peuvent afin de paſſer partout pour des Medecins experimentez; & s'étant bien confirmez dans cette prévention, ils ne craignent point de dire hardiment & de ſe perſuader eux mêmes que tant de malades qui ſont morts par leurs traitemens faits comme ils diſent, dans toutes les formes, ont peri par la grandeur de leurs maux ſelon l'arreſt du Seigneur qui étoit irrevocable; que ceux qui n'ont pas gueri étoient incurables, &

enfin que le petit nombre de ceux qui ſont échapez par hazard doivent le retour de leur ſanté à leur bonne pratique.

Mais s'ils vouloient premierement réflechir qu'ils ſe qualifient eux mêmes du glorieux nom de miniſtres de la nature, & confeſſer que la nature leur maitreſſe eſt elle ſeule la grande curatrice des maladies, ou qu'elle ſuccombe lors qu'elle n'a pû les guerir ; & que lors qu'elle a ſuccombé ils ſont de trop foibles miniſtres pour la pouvoir relever. S'ils conſideroient de plus, que pluſieurs malades ſans art, ſans remedes, ſans aucun ſecours, & ſans être traitez en aucune forme, meurent, reviennent, & languiſſent auſſi-bien que ceux qu'ils traitent.

Enfin s'ils faiſoient un conte exact qui les convainquit que le nombre de ceux qui meurent, ou qui ne ſont pas parfaitement gueris, & qui languiſſent long-tems eſt beaucoup plus grand que le nombre de ceux qui ont le bonheur de reſiſter à leur torture & qui en reviennent, ils ne pouroient jamais diſconvenir, aïant d'ailleurs de la probité, que leur pretenduë experience eſt non ſeule-

ment captieuſe, mais qu'elle eſt même tres-certainement un veritable menſonge.

En un mot s'ils obſervoient ſeulement que tous ceux qui gueriſſent entre leurs mains ſont toûjours des gens robuſtes qui peuvent mieux ſuporter les tourmens qu'ils leur font ſouffrir, que des ſujets débiles, à l'occaſion deſquels ils ſont ſouvent contraints de ſe tenir un peu ſur la mefiance, à l'égard des ſaignées, des purgations, & de tous leurs évacuatifs. Dailleurs que preſqu'aucun de leurs malades ne recouvrent leur ſanté qu'aprés pluſieurs ſemaines, pluſieurs mois, & même aprés des années entieres. Que d'autres malades qui ſont traitez de maladies ſemblables par une autre methode, ſont plûtôt, plus ſeurement gueris, & d'une maniere moins chagrinante.

Enfin s'ils s'apercevoient, s'ils pouvoient, ou s'ils vouloient s'apercevoir, que cette autre methode eſt plus douce plus courte, & guerit plus ſeurement tous ces malheureux qu'ils mettent ſur le regiſtre des incurables, ils ſe perſuaderoient malgré eux que leur experience eſt tout-à fait captieuſe, & abſolument erronée.

Afin donc de bien définir ce que c'est qu'une veritable experience, séquestrons & éloignons l'experience prétenduë. De plus celle qui dépend de la bonne foi & de la confiance. Condamnons la à recevoir avec discretion & circonspection les raports qui lui sont faits ; & ne lui donnons pas plus de credit qu'aux histoires qui selon toute aparence sont veritables, & dans la creance desquelles il faut se servir d'une regle qui est requise pour une veritable experience. Sçavoir que ce que disent plusieurs personnes qui ne sont point suspectes de mensonge & que personne ne contredit, merite que l'on y adjoute foi ; & quoique cela ne soit pas tout-à-fait certain, il peut passer pour vrai tout autant de tems que rien ne paroit qui prouve le contraire, principalement lors que ces sortes de recits ne sont pas contraires à la raison, & sont confirmez d'ailleurs par des experiences semblables connuës pour vraies.

Aprés les experiences qui sont venuës jusqu'à nous par la tradition des meilleurs Praticiens qui les ont toûjours raportées de la même maniere depuis plusieurs siecles, l'on peut en toute seu-

reté se fier premierement à l'experience principale que l'Anatomie fournit. Ensuite à celles qui nous viennent de la Chymie, qui est une source inépuisable d'instruction pour ceux qui pratiquent la Medecine on quelqu'une de ses parties.

Il faut joindre à celle-ci les experiences de Physique qui sont toûjours d'une grande certitude pour bien raisonner. Enfin les experiences de pratique ne sont pas d'une petite considération, & ceux qui s'engagent de bonne heure à voir des malades, qui continuent d'en voir pendant un long-tems, qui les examinent attentivement, & qui réflechissent sur tout ce qui peut mériter leur attention ; ceux-là, dis-je, peuveut amasser en peu d'années un trésor incroïable d'experiences veritables, utiles & infaillibles, principalement lorsqu'ils ne s'apliquent à cet examen, qu'aprés s'être bien exercez sur l'Anatomie, la Chymie, & qu'ils se sont fait une ample provision de bonne Physique; en sorte qu'ils soient en état de bien raisonner, de juger judicieusement, & de distinguer le vrai de ce qui n'est que captieux & illusoire, en examinant avec aplication les circonstances les plus dé-

licates, aussi bien que les plus grossieres, sans être prévenus ni aveuglez par les préjugez, ou par les vains & faux enseignemens de l'Ecole.

La veritable description de l'experience peut aisément nous faire juger de l'experience même, & de ce qui peut rendre un Medecin experimenté. Un homme vraiment expert est celui qui étant bien instruit de l'Anatomie pratique, des experiences Chymiques & Physicales, de la Medecine pratique, & des observations Medicinales, & aïant pardevers lui une abondante provision de toutes sortes de materiaux utiles, est en état s'il est doüé d'un bon jugement, de bien & justement raisonner, & ce qui est une suite de tous ces talens, d'être regardé & d'agir comme un veritable Medecin ou Chirurgien. En sorte qu'une veritable experience renfermant d'abord plusieurs choses en soi, & étant ensuite dirigée par la raison & le raisonnement, arrive enfin au comble de sa perfection.

Car cette experience qui consiste en un petit nombre de simples épreuves mal reglées & mal éclaircies, ne peut mériter à juste titre le nom d'experience. C'est

le raiſonnement, ce ſont les réflexions réïterées, & l'examen exact & régulier de ce que l'on a experimenté. C'eſt la diſtinction d'un cas avec l'autre. C'eſt l'entaſſement d'un nombre infini d'experiences dans l'Anatomie, la Chymie, la Phyſique, & dans la pratique journaliere, que l'on peut avoir fait ſoi-même dés ſa jeuneſſe, ou que l'on peut avoir recüeilli de la lecture des meilleurs Auteurs. Enfin c'eſt la connoiſſance des veritables cauſes des phœnomenes, jointe avec les cinq experiences principales, qui font cet aſſemblage parfait que l'on doit entendre par excellence & tres-proprement par le mot d'experience.

Il s'enſuit de-là qu'un Medecin ou un Chirurgien qui a peu vû d'Anatomie & de Chymie, qui a peu de Phyſique, qui a peu vû de malades, qui a peu lû & peu entendu les meilleurs Auteurs, qui a peu fait de réflexions ſur les faits qui ſont tombez entre ſes mains, qui ne s'eſt jamais mis en peine de pénétrer les veritables cauſes des maladies, qui n'a jamais été en état de faire un bon uſage de ſon jugement, qui eſt au contraire tout bouffi de l'orgueil que lui ont inſpiré les vains enſeignemens de l'Ecole,

& qui s'eſt laiſſé ſeduire aux préjugez dés ſa premiere jeuneſſe ; celui-là n'eſt & ne ſera jamais experimenté, quoiqu'il ſe vante de l'être, & quoique les ignorans l'eſtiment tel & l'honnorent ; parce qu'ils ſe ſont accoûtumez à le reverer pendant une longue ſuite d'années.

En effet, une ſeule experience de peu de choſes eſt autant capable de faire un bon Medecin & un bon Chirurgien, qu'il ſuffiroit à un homme pour être un bon Arpenteur ou un bon Geometre, de ſçavoir ſeulement par quelque preuve méchanique que deux triangles équilateraux ſont égaux entr'eux. Que la ligne diagonale dans un paralelograme le coupe en deux portions égales ; parce que le paralelograme étant donné ſur le papier, ſi l'on coupe le paralelograme ſur la diagonale, les deux portions du paralelograme ſe trouveront égales en apliquant l'un ſur l'autre, & feront chacune en particulier la juſte moitié de cette figure.

Car comme cet homme ſimple qui ſçait pluſieurs ſemblables preuves touchant les figures Geometriques, ne peut pas pour cela paſſer pour un bon Geometre ; auſſi un homme qui ſçait quel-

ques experiences touchant la Medecine & la Chirurgie, ne peut passer que pour un Medecin ou un Chirurgien de nom, ou pour un Charlatan ; & s'il entreprend de traiter beaucoup de malades, il passera bien-tôt pour un assassin. De même qu'un homme qui auroit été Soldat pendant quelques années, ensuite Enseigne, aprés cela Lieutenant, & qui par consequent ne sçauroit autre chose que porter ses armes, faire ses sentinelles, porter son Drapeau, &c. ne seroit pas capable d'être Major d'armée, ni Maréchal de Camp; & s'il vouloit faire ces fonctions superieures, il est certain qu'en voulant mettre des troupes en bataille il les exposeroit à la mort; & s'il en sortoit victorieux, ce ne pourroit être que par un bonheur tres-rare.

Comme donc l'experience dans laquelle le raisonnement n'a point de part, ou celle qui n'est pas faite avec jugement & beaucoup de réflexion, se mettant en garde contre les préjugez qui sont capables d'aveugler toutes sortes de personnes, & contre les enseignemens, qui fascinant les yeux des Etudians, leur font voir bien des cho-

ſes qu'ils ne voïent point effectivement; comme, dis-je, une experience de cette nature eſt vaine & n'eſt d'aucune conſideration, il y a deux regles que l'on doit obſerver avant que de recevoir un fait pour une veritable experience.

La premiere, eſt que ce que l'on experimente doit arriver toûjours de la même maniere, ou du moins le plus ſouvent. La ſeconde, que ce que l'on croit devoir arrriver ne ſoit pas contraire à la raiſon. Car les experiences dans l'Anatomie, dans la Chymie, & dans la Phyſique, ſont toûjours les mêmes quand on les fait avec exactitude & beaucoup d'attention. Mais dans les experiences de pratique, parce que les cas ſont infiniment different & environnez de circonſtances infiniment diverſes, l'experience doit être réputée bonne quand elle eſt pareille le plus ſouvent & la plûpart du tems, C'eſt pourquoi ſelon cette regle il ne ſuffit pas pour faire paſſer un fait de pratique, pour une experience, qu'un malade aprés avoir pris un médicament, étant mort ou étant guéri, le remede ſoit declaré bon ou mauvais. Mais c'eſt une experience aſſez certaine que le ſenné purge,

purge, que l'azarum fait vomir, que le quinquina guérit la fiévre quarte, que l'eau du thé fait sûer & uriner, & il faut juger ainsi de cent effets semblables, à cause que ces effets de cent fois ne manqueront peut-être pas une fois.

Mais selon la seconde regle, tout ce qui est contraire à la raison ne peut pas être veritable dans l'experience, & ne doit pas être receu pour experience. Par exemple, que les Etoiles sont seulement de petits flambeaux, cela paroît ainsi toutes les nuits quand le Ciel est serain & que les Etoiles se manifestent; mais la raison nous persuade que ce sont des corps lumineux d'un tres-gros volume; mais qui nous paroissent petits à cause de leur grand éloignement. De maniere que l'on doit en cela suivre la raison & non pas l'experience captieuse de l'œil qui est trompé par la trop grande distance.

Un Medecin fait ouvrir une véne au pied à une femme qui a une grande douleur à la tête, & qui a le visage fort rouge, peu de tems aprés la douleur & la rougeur se dissipent, il dit alors qu'il a experimenté que lorsque le sang se

portoit vers la tête trop impetueusement, il étoit attiré en bas par la saignée. Il faut le desavoüer, ce n'est pas là une bonne experience, car le raisonnement tiré de la circulation du sang est contre lui, & nous aprend que le sang ne peut pas plus être tiré en bas par une saignée, qu'il peut se porter vers la tête. Un autre dit avoir experimenté dans une phrénésie que l'urine étoit sans couleur, à cause que la bile qui lui donne la couleur jaune, s'étoit portée vers la tête. C'est une erreur, la raison y est contraire, donc ce n'est pas une experience.

C'est ce qui fait que les Medecins & les Chirurgiens qui ne reflechissent pas que l'experience ne peut jamais être veritable si elle est contraire à la raison, ou si elle n'est pas dirigée selon ses regles, tombent si souvent dans ce que les Logiciens apellent sophisme *causa non causa*. Leur Medecine & leur Chirurgie ne sont aussi que conjecturales, & même aussi incertaines, & aussi impuissantes qu'elles le sont à produire ce que leur nom promet, c'est-à-dire la santé aux malades, qu'à cause qu'ils joignent aux illusions dont ils ont été seduits dés

leur premiere jeunesse, les erreurs de leur fausse theorie qui sert de fondement à toute leur pratique.

En effet, trois choses ont principalement confirmé les Medecins & les Chirurgiens dans leurs erreurs, & ont rendu par consequent la Medecine & la Chirurgie aussi conjecturales qu'elles le sont. La premiere, est la grande disette qu'ils ont euë de veritables experiences, & au contraire l'abondance de celles que nous avons nommées captieuses & erronnées. La seconde, vient du peu d'usage qu'ils ont fait de leur raison, étant impossible sans les experiences d'Anatomie, de Chymie, de Physique & de Pratique, de bien raisonner sur des questions qui ne peuvent se decider que par ces sortes d'experiences ; & s'étant hazardez de raisonner sans ce secours, ils se sont retranchez dans la belle theorie de leur Ecole, de laquelle, comme d'un autre cheval de Troïe, sont sorties toutes les maximes qu'ils tiennent dans leur pratique.

Mais la troisiéme cause de leurs erreurs les plus grossieres vient de ce qu'ils ont été si souvent trompez par les experiences erronnées de leur mauvaise pra-

tique, prenant pour les effets de certaines causes, ce qui en reconnoissoit originairement d'autres toutes contraires. Donnant ainsi dans le sophisme *causa non causa*; c'est-à-dire dans la méprise d'une cause pour l'autre ; ce qu'ils ont réïteré autant de fois que l'occasion s'en est présentée.

Car premierement le défaut des experiences Anatomiques, Chymiques & Physiques, a été la source de toutes leurs erreurs. Secondement, le defaut de bien raisonner, manque des connoissances que l'on doit avoir préalablement ; & en troisiéme lieu, leur fausse theorie, & tous les détroits de leurs préjugez dans lesquels ils se sont retranchez, ne leur ont pas permis d'avoir des veuës assez claires pour apercevoir & observer les choses telles qu'elles étoient veritablement.

Or ils ne pouvoient pas raisonner juste, à cause que selon leurs principes, ils tomboient toûjours d'un faux raisonnement dans un autre plus defectueux ; parce que tout ce qu'ils apercevoient à l'exterieur, rouloit toûjours sur leur theorie & sur les préjugez dont leur imagination étoit préoccupées

C'eſt pour cette raiſon qu'ils ont toûjours conté ſur une infinité de fauſſes experiences, ce qui leur a fait prendre pour de veritables effets d'une cauſe particuliere, ce qui dépendoit d'une autre immediatement. Sur ce pied-là & par l'heureux ſuccés de certains remedes, ils ont crû être dans la bonne voïe, & que leurs remedes êtoient bons; & quand le ſuccés ne leur a pas été ſi favorable, ils ont dit qu'ils étoient mauvais ; & quand la réüſſite ne leur a paru ni bonne ni mauvaiſe la maladie ſubſiſtant toûjours, ils ont tellement crû la maladie incurable, qu'ils n'en ont jamais eu aucun doute qui les ait portez à pouſſer plus loin leurs tentatives. En ſorte que l'on a crû il y a déja plusieurs ſiecles, qu'il n'y avoit plus d'experiences à faire, que l'on pouvoit les trouver toutes chez les Anciens ; & le monde ſeroit encore dans une plus profonde ignorance, ſi le hazard n'avoit pas fait experimenter pluſieurs choſes que l'on ne croïoit pas pouvoir découvrir ; & ſi quelques curieux n'étant pas contens des Anciens, ne s'étoient encouragez à faire de nouvelles épreuves.

Mais pour ne pas insister avec ennui sur la tromperie des experiences que l'on tire de la pratique, il est bon de remarquer, que ces sortes d'experiences ne peuvent nous être utiles que par raport à deux choses. 1°. L'on peut en traitant des malades reflechir sur toutes les circonstances de leurs maladies & sur toutes leurs plaintes, sur les douleurs qu'ils souffrent, & sur les symptomes qui leur arrivent, sur tout ce qui paroît à nos yeux & à nôtre atouchement, sur tout ce qu'ils nous raportent, & par consequent cette experience étant historique peut être trompeuse, & n'avoir pas une entiere certitude; parce que la plûpart des malades ne peuvent pas s'expliquer assez clairement pour bien faire entendre les circonstances de tous leurs maux.

2°. L'on peut aprendre auprés des malades quels sont les effets & les operations des remedes dont on se sert pour combattre leurs differentes maladies. Mais on peut se tromper aisement, frequemment, & grossierement dans cette experience & se laisser seduire à l'illusion dont nous avons déja parlé, de prendre une cause pour une autre. Car pre-

nierement quand on se sert de quelque remede, & que ce remede produit un bon ou un mauvais effet, cela ne suffit pas pour le recevoir pour bon ou mauvais, & des centaines d'experiences de cette nature peuvent toutes ensemble n'être que tromperie & illusion. La Medecine & la Chirurgie vulgaire fourmillent de ces experiences trompeuses; & c'est pour cela même qu'elles sont si incertaines & si pleines de contrarietez. Car dans le fond ces sortes d'experiences bien examinées, sont toutes contraires l'une à l'autre, du moins dans le jugement de ceux qui les font, l'un tenant pour bon ce que l'autre estime mauvais.

L'on a été jusqu'à présent fort embarassé dans cette incertitude, & l'on a grand sujet de s'étonner, que l'on ne se soit pas mis en peine de mieux faire ces experiences, qui nous auroient pû conduire à quelque chose de plus certain: surquoi nous dirons nôtre sentiment en tems & lieu. Mais il faut reflechir ici sur la distinction que l'on peut faire de l'experience pratique, laquelle ne nous fournit que deux choses, premierement des phœnomenes, & en second

lieu les effets ou les vertus des remedes; & comme les phœnomenes contiennent quelque chose de certain & quelque chose qui ne l'est pas, c'est dans les effets des remedes qu'il y a beaucoup d'incertitude à quoi neanmoins l'on peut remedier assez facilement, comme on le fera voir dans la suite.

Mais par raport à ce que l'on nomme experience, il nous reste à parler d'une derniere espece que les Latins ont nommée, *experientia*, *experimentum*, *periclitatio*, *periculum*; ce qui signifie en nôtre langue, faire un essai ou une tentative. Par exemple, lorsque l'on siringue quelque acide dans la vene d'un animal vivant, pour éprouver ce qu'il fera sur le sang, c'est une experience ou un essai. De plus, si l'on donne à un malade un remede dont on n'est pas seur, l'effet que ce remede produira dans le corps du malade sera une experience ou un essai que l'on aura bien voulu faire. Car sur la plûpart des malades que l'on traite, l'on fait des essais de ce qu'on leur donne pour remede, & ce qui en résulte est une espece d'experience.

Or en faisant ces sortes d'essais, il y a une

une diſtinction à faire, & il me ſemble que l'on en peut établir de deux ou trois eſpeces. Je nommerai la premiere eſpece, experience téméraire ; la ſeconde, experience raiſonnable ; & la troiſiéme, eſpece caſuelle, c'eſt-à-dire qui ſe fait par accident ſans avoir eu un deſſein formé de la faire.

Les experiences ou eſſais téméraires, ſont ceux que l'on reçoit ſans raiſon, & que l'on pratique ſans y obſerver les circonſtances requiſes & néceſſaires ; en ſorte qu'ils ſe font avec danger de la vie & de la ſanté de ceux qui en ſont les victimes. Cette premiere eſpece comprend un nombre incroïable de differens eſſais que l'on a pratiquez dans la plus ancienne Medecine ; & dans ces derniers tems les Chymiſtes ont renouvellé ces ſortes de tentatives, avec les remedes les plus dangereux.

Mais les Galeniſtes avec leurs ſaignées, leur lavemens, leurs purgatifs, &c. font auſſi des eſſais d'une tres-dangereuſe conſequence. Cependant comme l'agreable lumiere du jour ſuccede à l'obſcurité de la nuit, ces eſſais téméraires n'ont pas laiſſé dans la ſuite de faire luire le jour, par les heureuſes

découvertes que l'on a fait dans la Medecine & dans la Chirurgie, les derniers obſervateurs devenant plus ſages & plus prévoïans, aprés avoir connu la témérité de ceux qui les avoient précedez. Et c'eſt ce qu'un Poëte Latin a bien exprimé dans ce Vers.

Felix quem faciunt aliena pericula cautum.

Les experiences raiſonnables ſont celles que l'on exécute avec raiſon & circonſpection, & par conſequent avec connoiſſance de cauſe, ſans danger, & avec eſperance d'un bon ſuccés. Or ce ſont ces ſortes d'eſſais que l'on doit faire dans la pratique; & ſi l'on s'y aplique avec toute l'exactitude requiſe, l'on pourra en peu d'années parvenir à la pleine certitude de la Medecine & de la Chirurgie, & par conſequent à guerir heureuſement toutes ſortes de maladies, & à trouver les moïens ſeurs de ſe maintenir en ſanté, & de prevenir les plus grands maux.

Mais pour faire prudemment ces ſortes d'eſſais, il faut qu'un Medecin ſoit conſommé en toutes ſortes d'experiences, qu'il ſoit en état de raiſonner à fond ſur tout ce qui dépend de ſon art, &

qu'il ſoit ſeur de ce qu'il peut fare ou ne faire pas en chaque épreuve particuliere. Il faut de plus qu'il ſoit bien verſé dans l'Anatomie, dans la Chymie, & dans la ſcience des choſes naturelles. Il faut qu'il ait vû & obſervé une infinité de choſes dans une longue pratique de ſon Art, & dans ſes converſations avec les malades. Pour lors il pourra faire ſans aucun danger & avec un heureux ſuccés, beaucoup d'eſſais qui n'ont eu juſqu'à préſent aucune réüſſite. Car quand on connoît le ſujet malade, la maladie, ſes cauſes, & la vertu des remedes, l'on peut faire bien des tentatives non-ſeulement ſans peril, mais avec une eſperance preſque certaine d'un bonne réüſſite.

Nous avons ci-devant établi pour regle, que l'on ne doit jamais recevoir pour veritable experience tout ce qui eſt contraire à la raiſon. Mais afin de lever à cet égard toute ſorte de difficulté, il faut bien obſerver ſi l'on ne ſe trompe point dans ſon raiſonnement; parce qu'il peut fort bien arriver que l'experience ſoit contraire à nôtre raiſonnement lorſque nous le croïons bien établi, quoiqu'il ſoit défectueux. Et en

ce cas-là cette regle, quoique bien fondée, seroit abusive par le mauvais usage que nous ferions de nôtre raison, attendu que cette regle n'est veritable qu'autant que nôtre raison est bien seure, auquel cas l'experience n'est jamais contraire à la raison; parce que la verité ne peut pas être contraire à la verité même.

Mais si l'on tenoit par exemple pour une bonne raison qu'une fiévre chaude demande des rafraîchissemens, & que trouvant par experience que le camfre qui est chaud guérit la chaleur de la fiévre, on voulut pour cela rendre l'experience contraire à la raison, l'on se tromperoit sans doute; parce que la raison n'enseigne point que la chaleur de la fiévre demande absolument du froid pour son extinction. Mais tout ce qui est veritablement conforme à la raison s'accorde toûjours avec la veritable experience. C'est pourquoi puisque la raison enseigne que tout ce qui avance la circulation du sang est bon & salutaire, il ne faut recevoir aucune experience pour veritable qui tendroit à détruire cette raison incontestable, & à insinuer qu'il pourroit être avantageux de ralentir la circulation.

Enfin pour conclure ce Traité, il est encore à propos d'avoir égard à la principale cause de la méprise de ceux qui se trompent dans l'experience, & qui donnent dans l'illusion qui est apellée *causa non causa.* La cause de cette erreur consiste en ce que, lorsque nous tombons malades, la maladie a beaucoup de degrez, & la nature, pour ainsi parler, s'y oppose, c'est-à-dire qu'il y a des mouvemens qui sont excitez dans le sang, dans les sucs, & dans les membranes, qui peuvent servir à la guérison du mal, & à empêcher son progrés; en sorte que l'on voit plusieurs personnes recouvrer leur santé aprés quelque tems sans qu'elles se soient servi d'aucun remede, & quelques autres la recouvrent pareillement, bien qu'elles fassent beaucoup de choses qui devroient mettre obstacle à leur guérison; ce qui verifie ce que Celse a dit: *Quos non sanavit ratio, sæpe sanavit temeritas*; & il est certain que la plûpart des maladies peuvent guérir d'elles-mêmes à la suite du tems, si l'on a seulement la patience d'attendre la guérison.

C'est ce qui fait que les Medecins

peuvent fort bien se faire honneur d'une fausse experience, s'imaginant d'avoir guéri des malades qu'ils ont traitez par la saignée, les purgatifs &c. car quoique cette métode soit plus nuisible que profitable, il peut arriver que plusieurs malades en reviennent, & qu'ils en reviennent, selon le dire de Celse, par la témérité.

Car comme quelques-uns guérissent sans aucuns remedes, quelques-uns peuvent aussi se relever, bien qu'ils se servent de choses nuisibles. C'est pour la même raison que bien des gens vivent long-tems sains & robustes quoi qu'ils ne fassent tous les jours que manger & boire avec excés, & qu'ils commettent mille irregularitez dans toute leur conduite. De même que beaucoup d'autres sont assez souvent fort heureux dans le monde quoiqu'ils aïent pris un mauvais train de vie, & qu'ils ne gardent aucune mesure d'honnêteté dans la societé civile.

Mais abandonnons la matiere pour cette fois, & réservant encore quelque chose pour le Traité suivant sur la certitude qu'il y a dans la Medecine & dans la Chirurgie, finissons avec les

paroles de Septalius : *Nec ratione in curandis morbis ſolum nitatur, nec uſu aut nuda experientia : claudicat enim medicus alterutro horum crure deſtitutus. Ratio igitur ab experientia incipiat, & in eam etiam deſinat ; experientia autem ducem habeat rationem, & in eam denique terminetur. Utra enim per ſe indigens, altera alterius auxilio eget.* Le Medecin, dit cet Auteur, ne doit pas ſe fonder ſeulement ſur la raiſon ni ſur la ſeule experience dans le traitement des maladies ; car il chancele lorſqu'il manque de l'un ou de l'autre de ces deux appuis. Il faut donc que la raiſon ſoit fondée ſur l'experience, & que l'experience ſoit conduite par la raiſon ; car l'un ſans l'autre ne peuvent rien faire de bon ; de maniere qu'elles doivent s'entre-aider réciproquement.

C'eſt là une veritable leçon dont tout ce qu'il y a de Medecins & de Chirurgiens qui ſe piquent de probité, devroient faire un bon uſage, & j'oſe les aſſurer qu'en ſuivant ce bon conſeil, ils experimenteront bien-tôt que la Medecine & la Chirurgie ſe fondant ſur de ſolides raiſons & ſur de bonnes experiences, ſont plus certaines qu'on ne

les croit communément ; en ſorte qu'elles ne doivent rien ceder aux autres arts ſur la certitude, comme elles les ſurpaſſent tous en utilité ; parce qu'il n'y a rien dans cette vie qui ſoit plus important à l'homme que de joüir de la ſanté, à l'exception de ce qu'il doit faire pour le ſalut de ſon ame ſelon les bons principes de ſa Religion, comme la ſanté du corps eſt entretenuë & rétablie en ſuivant les regles certaines de la veritable Medecine & Chirurgie.

Mais parce que l'on eſtime que la Religion conſiſte principalement dans la foy des choſes qu'elle nous propoſe de croire, l'on croit auſſi que la Medecine & la Chirurgie conſiſtent dans la ſeule conjecture. Cependant l'on ſe trompe également à l'égard de l'une & de l'autre. Car la Foi ſelon S. Paul dans ſon Epiſt. aux Hebr. eſt une preuve des choſes que nous ne voïons pas ; en ſorte qu'il n'héſite pas de ſe ſervir de l'ancien mot des Geometres Grecs ἔλεγχος, démonſtration, preuve, argument, pour faire voir que la Religion n'eſt pas incertaine ni chancelante, quoiqu'elle ſoit apuïée ſur la Foi, parce que la Foi même eſt une démonſtration auſſi cer-

taine & auſſi ſolide qu'aucune preuve des Geometres. Il en eſt de même de la Medecine & de la Chirurgie qui ont plus de certitude que l'on ne croit, & qui ne doivent ceder en beaucoup d'articles à la Geometrie. Ce que nous démontrerons plus au long dans le Traité ſuivant.

TROISIE'ME TRAITE'.

De la certitude qu'il y a dans la Medecine & dans la Chirurgie.

IL n'y a perſonne, même parmi les Medecins, qui ne reconnoiſſe de bonne foi que la Medecine eſt un Art conjectural, dans lequel la divination & l'incertitude ſe trouvent dans le ſupreme degré, & qui eſt environné de toutes parts de difficultez preſque inſurmontables, dont il eſt auſſi peu facile de ſe débaraſſer, qu'il eſt mal-aiſé de ſortir d'un labirinthe dont les routes ſont impliquées par des détours infinis.

Mais il me ſemble que l'on n'examine pas avec aſſez d'attention la certitude qu'il y a veritablement, qui peut ſe

trouver, & qui devroit toûjours être dans cet Art que l'on taxe du contraire avec toute sorte d'injustice & de prévention. Il ne sera donc pas inutile de faire ici un examen plus particulier de la certitude de cet Art que l'on ne peut jamais estimer & honnorer autant qu'il le mérite, afin d'en convaincre ceux qui ne sçavent pas ce qu'ils combattent, & de calmer l'esprit de beaucoup d'autres, qui craignent de se fier à cet Art; parce qu'ils ont été prévenus de sa prétenduë incertitude.

Il faut donc en premier lieu distinguer la Medecine de l'Ecole, de celle qui est effectivement la veritable Medecine & Chirurgie ; car on ne peut pas douter que la premiere ne soit treschancelante, & toute remplie de fausses conjectures ou du moins fort incertaines, comme nous l'avons suffisamment prouvé dans nôtre nouvel Edifice de Chirurgie, & dans nos réfutations sur la fiévre.

Or comme la theorie & les maximes de nos Auteurs n'ont pas des fondemens qui soient bons & solides, aussi n'en ont-ils pas de meilleurs dans le traitement des maladies. Car ils se trou-

vent toûjours divisez dans leur pratique, & ils sont toûjours partagez dans leurs sentimens. L'un se récrie sur la bile, & dit qu'il faut purger. L'autre sur la chaleur qui dévore tous les malades, & dit qu'il faut les saigner jusqu'à l'extinction du feu. Un troisiéme aura quelque autre idée, & proposera d'autres remedes ; en un mot c'est un grand miracle lorsque dix Medecins sont apellez pour le même malade, s'il y en a deux qui soient d'une opinion tout-à-fait semblable. Ce qui est une preuve certaine que l'Art dont ils sont apellez Docteurs, est incertain & conjectural.

Mais pour ne pas insister trop longtems sur une preuve que nous avons suffisamment éclaircie en d'autres endroits de nos Ecrits, & puisque personne ne disconvient que la Medecine & la Chirurgie vulguaire sont tres-chancelantes, tres-incertaines, & purement conjecturales, demeurons tranquiles à cet égard, & attachons-nous à faire voir briévement la certitude qu'il y a dans la veritable Medecine & Chirurgie, qui pourroit y être, & qui devroit s'y rencontrer toûjours.

Premierement, tout ce que nous te-

nons de l'experience Anatomique & Chymique, eſt abſolument certain & veritable. Les experiences de Phyſique ne renferment rien auſſi qui ne ſoit certain & indubitable ; & la plûpart de ces experiences ſervent de fondement à la Medecine. De plus, les experiences de Pratique que l'on peut recüeillir même en converſant avec les malades, & en reflechiſſant ſerieuſement ſur les ſymptomes de leurs maladies, & ſur leurs plaintes, auſſi-bien que les obſervations Medicinales qui ont été ramaſſées par tant d'Ecrivains dignes de Foy, ne peuvent pas être ſuſpectes de fauſſeté ; ces Auteurs aïant tous été d'un même ſentiment ſur toutes les experiences qu'ils ont raportées.

Je dis donc que ces experiences de pratique nous fourniſſent une infinité de choſes qui ſont pleinement certaines, & de la verité deſquelles on ne doit pas plus douter que de l'exiſtance de la lumiere quand le Soleil éclaire la partie du monde que nous habitons. Or ſi l'on joint avec cette multitude de choſes tres-certaines tirées de l'experience Anatomique, Chymique, Phyſicale & Medicinale, tous les raiſonne-

mens indubitables que l'on peut faire ſur toutes ces choſes qui nous ſont connuës par toutes ſortes d'experiences, il eſt aiſé de voir que la veritable Medecine & Chirurgie, fondées ſur toutes les experiences de l'Anatomie, de la Chymie, de la Phyſique, & de la Pratique Medicinale, ramaſſées depuis tant de ſiecles, de plus fondées ſur tant de bons raiſonnemens qui ſont tous enchaînez les uns aux autres ; il eſt, dis-je, aiſé de voir que la Medecine & la Chirurgie ainſi diſpoſées ont toute la certitude poſſible, & ne ſont en aucune façon conjecturales, mais tres-ſeures & tres-certaines malgré tout ce que l'on peut alleguer au contraire.

La certitude de la Medecine & de la Chirurgie ne dépend pas d'une démonſtration faite par des argumens communs & des propoſitions fort ſenſibles, quoiqu'il ne fût pas impoſſible d'y réüſſir, ſi cela étoit de quelque utilité. Mais je ne ſçai ſi l'on doit être ſurpris, ou ſi l'on doit ſe plaindre, que l'on s'imagine (car c'eſt une ſimple imagination,) que l'unique certitude ſe trouve dans la Geometrie, ce que l'on ne doit pas tolerer ; parce que cette propoſition eſt

abſolument fauſſe & erronnée. Car toute ſcience eſt certaine ou elle n'eſt pas une ſcience. Juſques-là même qu'un particulier a oſé entreprendre il n'y a pas long-tems, de démontrer les principes de la Grammaire par les élemens d'Euclides, ce que l'on auroit jamais pû penſer.

Or toute la Philoſophie peut & doit être démontrée avec autant de certitude que la Geometrie, & par conſequent la Phyſique étant certaine, la Medecine & la Chirurgie ne peuvent manquer de l'être ; puiſqu'elles ſont des ſuites & des émanations de cette premiere ſcience ; & quoique juſqu'à préſent la Medecine & la Chirurgie n'aïent pas été traitées ſelon les regles de la Geometrie, & qu'il ſoit fort inutile de les traiter ſelon ces regles, cela ne diminuë en rien la certitude de l'une & de l'autre ; parce que les principes & les regles ne font rien à la certitude des choſes, comme les Geometres de ces derniers tems l'ont démontré dans les Mathematiques, les rangeant dans un ordre different de celui d'Euclides, ſans que ce changement ait rien diminué de leur certitude.

Il faut donc ſçavoir que la verité ne dépend point de la Geometrie ni des Mathematiques, mais d'elle-même, & de l'enchaînement qu'elle a avec ſes principes, à moins que l'on n'entende pas l'ordre Geometrique, un argument inconteſtable déduit des principes les plus évidens, & dont les conſequences ſoient infaillibles. Mais ce n'eſt pas ſeulement ſelon les regles Geometriques que l'on peut démontrer la certitude de ces deux Arts, on peut le faire encore en ſuivant une métode plus facile, plus convaincante & plus convenable à ces ſortes de diſciplines ; & c'eſt ce que Deſcartes a fort bien remarqué dans ſa Réponſe à quelques objections raportées par les Geometres, faiſant voir que l'ordre de ſes Meditations étoit meilleur que celui des Geometres, & qu'il étoit plus capable d'éclairer l'entendement, au lieu que celui des Geometres eſt mieux ordonné pour convaincre les opiniâtres.

Mais l'ordre de cet ingenieux Philoſophe convient merveilleuſement aux ames genereuſes qui aiment la verité, & qui l'embraſſent ſans peine, à cauſe de l'amour qu'elles ont pour elle ; ne

cherchant point tant de ſubtilitez pour ſe jetter dans l'embarras, & pour vouloir couvrir la verité toute lumineuſe de ſa propre clarté, avec les ombres de l'ignorance, les nuages des préjugez, & avec l'obſcurité des ſophiſmes.

La Medecine de l'Ecole telle que les Anciens nous l'ont laiſſée, n'aïant aucun fondement ſolide ni certain, & les nouveaux Auteurs aïant ajoûté de nouvelles pieces aux vieux habits des Anciens, il y a dans la veritable Medecine & Chirurgie, qui conſiſtent dans les plus ſolides raiſonnemens & experiences, une telle certitude & un ſi grand éloignement des conjectures, que l'on a lieu de s'étonner comment en ſi peu de tems cet Art excellent a pû acquerir la certitude que nous lui voïons, aprés avoir été plongé pendant tous les ſiecles précédens dans la futilité des conjectures, des divinations, des faux préjugez, & des queſtions inutiles, à l'occaſion deſquelles on s'engageoit ſans ceſſe dans des diſputes qui ne pouvoient jamais nous conduire au temple de la verité.

Mais depuis que l'on a découvert la circulation des ſucs, & la veritable ſtructure

ſtructure de la plûpart des organes du corps par la diſſection Anatomique ; depuis que la Chymie nous a rendu ſenſibles les veritables principes des corps mixtes ; depuis que nous avons exactement obſervé l'état de nos malades dans toutes leurs plaintes, & dans toutes les circonſtances de leurs maux ; depuis que l'on a connu par des experiences réïterées les effets des differens remedes que l'on peut emploïer pour la guériſon des maladies ; & enfin depuis que l'illuſtre Deſcartes & quelques autres Philoſophes nous ont excitez à ſecoüer le joug d'une Philoſophie erronnée, & que la nouvelle Phyſique nous a fourni une infinité d'experiences infaillibles : l'on a, dis-je, depuis ce tems-là, trouvé dans la Medecine & dans la Chirurgie un fond inépuiſable de bons raiſonnemens qui rectifiant les idées des Medecins & des Chirurgiens, ont conduit ces Arts au plus haut point de leur certitude.

Diſons donc que la premiere certitude de la Medecine & de la Chirurgie, conſiſte dans un nombre preſque infini d'experiences qui ſont infaillibles. Car premierement perſonne ne met en dou-

te que le corps humain ne ſoit composé de tuïaux & de liqueurs qui circulent continuellement & ſans relâche, & que la vie ne dépende de cette circulation. Quel doute peut-on avoir ſur ce que la Chymie enſeigne de l'acide & de l'alkali, du ſoufre, de l'eau &c? De plus, quelle incertitude peut-on craindre dans les nouvelles experiences de Phyſique, comme par exemple, que l'air étant pompé hors d'un vaiſſeau de terre, dans lequel il y a une petite phiole remplie d'eau ou d'eau de vie, auſſitôt que l'air eſt ſorti, l'eau ou l'eau de vie, commencent à s'élever & à boüillonner? & ainſi de toutes les autres, qui étant d'une égale certitude, n'ont pas beſoin d'être raportées.

Mais paſſant aux experiences, il faut obſerver d'abord que tout ce qui apartient aux phœnomenes, ſymptomes & circonſtances, eſt tout-à-fait certain, & n'eſt aucunement ſujet à l'erreur. D'ailleurs, qui eſt encore en doute, & qui oſeroit conjecturer ou plûtôt qui ne ſçait pas certainement que le ſenné purge, que l'eau du thé empêche le ſommeil, que l'antimoine préparé fait vomir, que tous les ſels

volatiles attenuent le ſang, & le mettent en mouvement; que la canelle & l'ambre gris fortifient; que le quinquina guérit la fiévre, & ainſi des effets d'une infinité d'autres remedes qui ſont auſſi certains qu'il eſt ſeur que la Ville d'Amſterdam eſt ſituée en Hollande, Londres en Angleterre, Paris en France, & Francfort en Allemagne.

Or outre tant d'experiences ſolides, combien y a-t'il de raiſonnemens certains que l'on peut faire pour enſeigner l'œconomie d'un corps ſain, les cauſes des maladies, les operations des remedes connus; & enfin pour entendre les veritables regles & maximes de traiter les maladies. En ſorte que ceux qui réflechiſſent ſerieuſement ſur toutes ces choſes doivent être ſurpris qu'il y ait tant de certitude dans un art qui paſſe pour être ſi incertain, & par conſequent l'on peut ſe recrier avec juſtice. *Quantum eſt quod ſcimus!* Quelle eſt la prodigieuſe quantité de choſes que nous ſçavons!

Mais l'on nous objectera ici qu'il y a encore une infinité de choſes que nous ignorons, ce que l'on ne peut pas nier; à quoi premierement nous repondons que

l'ignorance des choses que l'on ne ſçait pas, ne préjudicie en rien à la certitude de celles qui nous ſont connuës ; & afin que la Medecine & la Chirurgie ſoient certaines, il n'eſt nullement néceſſaire, comme pluſieurs ſe l'imaginent, que l'on ſçache toutes choſes : Car l'on peut être & l'on ſera toûjours ignorant ſur bien des choſes ſans que cela empêche que la Medecine & la Chirurgie ne ſoient tres-certaines.

Il y a même dans la Geometrie pluſieurs choſes qui ſont inconnuës, & des problêmes que l'on n'a jamais pû reſoudre ; en ſorte que l'on peut dire qu'il eſt impoſſible d'y reuſſir. Il y a quelques années que l'on ne ſçavoit rien de la nouvelle Algêbre, & que la Geometrie étoit beaucoup plus difficile & plus confuſe qu'elle n'eſt à preſent ; mais cela n'empêchoit pas que ce que l'on en ſçavoit alors ne fût tres-certain ; & la certitude de cette ſcience n'a pas été produite par le meilleur ordre.

Or l'on peut & l'on doit même paſſer par deſſus pluſieurs choſes dans la Medecine & dans la Chirurgie, ſans craindre de donner aucune atteinte à leur certitude. Par exemple, un Pilote

peut ſe bien aquiter de ſon devoir & bien conduire ſon vaiſſeau entre les écüeils & les bancs de ſable par le moïen de ſon aiguille aïmantée, ſans ſçavoir la raiſon pour laquelle cette aiguille ſe tourne toûjours vers le Nord. Et un Medecin peut auſſi pour la même raiſon guérir radicalement une fiévre par le quinquina ou par quelqu'autre febrifuge, quoiqu'il ne puiſſe pas démontrer la maniere dont ſon remede produit cet effet.

Il y a donc des choſes dans la Medecine ſoit qu'elles apartiennent à la Theorie ou à la pratique, que l'on peut ignorer ; & pourveû que l'on ſçache les choſes abſolument néceſſaires l'on parviendra à une pleine certitude de la Medecine & de la Chirurgie; & je comprens mieux la verité de cette propoſition que je n'ai de tems preſentement pour la démontrer. Car cette démonſtration me fourniroit un champ fort ample pour m'étendre & pour alonger ce traité. Auſſi y a t'il des choſes ſans leſquelles on ne peut pas tout-à-fait bien prouver cet argument, & qui doivent être préalablement expliquées : Ce qui demande beaucoup de travail,

de tems, & une longue ſuite de raiſonnemens.

Enfin ce ne ſeroit pas auſſi une petite entrepriſe de vouloir répondre à toutes les objections que l'on pourroit faire contre nôtre ſentiment, & de vouloir réſoudre toutes les difficultés que l'on nous pourroit oppoſer. C'eſt pourquoi je finis pour le preſent, & je remets pour un autre tems à donner un plus ample éclairciſſement ſur ce que je viens de propoſer de la certitude de la Medecine & de la Chirurgie qui pourra paroître ridicule à bien des gens. Cependant j'attendrai avec patience ce que les uns ou les autres voudront m'objecter là-deſſus ; & en leur repondant ſi leurs objections en vallent la peine, j'aurai lieu de m'expliquer encore ſur pluſieurs choſes que je me reſerve de propos deliberé.

LE LIBRAIRE
AU LECTEUR.

L'ANALOGIE qui se trouve entre les boissons de Thé, de Caffé, de Chocolat, avec l'eau de Sauge, qui depuis quelque tems est fort en reputation à la Cour & à la Ville, m'a fait croire que je ferois un tres-grand plaisir à ceux qui liront cet Ouvrage si je joignois aux differentes Reflexions que M. de Bontekoë nous donne sur l'usage des trois premieres, celles que M. Hunauld Docteur Regent de la Faculté d'Angers a faites sur la derniere. Il y raisonne sur

des principes, qui quoique nouveaux, ont peut-être quelque chose de different de ceux de nôtre Auteur; mais la diversité des bonnes choses ne fait qu'en augmenter l'agrément, & j'ai crû qu'on ne seroit pas fâché de trouver ces matieres ensemble.



DISCOURS PHYSIQUE,

Sur les proprietez de la Sauge, & ſur le reſte des Plantes aromatiques, dans lequel par occaſion l'on traite de la diſſolution des corps, & de la digeſtion des alimens dans l'eſtomac.

Par M. HUNAULT, D. R. M. de la Faculté de Medecine de l'Univerſité de la Ville d'Angers.



PREFACE.

Le dessein d'écrire sur la Sauge m'aïant été proposé dans un tems que j'emploïois à l'examen de la dissolution des corps; je crûs qu'il me seroit facile de l'entreprendre, sans interrompre mon premier Ouvrage; persuadé que je ne pourois aprofondir le détail des proprietez de cette Plante, ni rendre des raisons assez méchaniques de leurs effets, sans faire l'histoire de ce qui se passe dans l'estomac, qui est à proprement parler, le centre de leur action. Ainsi j'ai prétendu traiter à fond l'un & l'autre sujet; conservant toutefois assez de liaison entre eux, pour que l'on s'imagine que je n'ai eu qu'une même fin, je veux dire l'explication méchanique des proprietez de la Sauge.

J'ai affecté une métode, qui sera sans doute peu du goût de ces esprits superficiels, dont l'humeur volage & inconstante se lasse des moindres détails, & qui se rebute d'abord qu'il leur en doit coûter un peu de meditation. Mais j'espere que ceux, qui aiment à pénétrer dans le centre des choses, y trouveront dequoi satisfaire leur curiosité ; quoique ces sujets paroissent si rebattus, & si usez, qu'il semble qu'il n'y ait plus rien à découvrir.

C'est assurément un fort grand avantage pour ceux qui aiment à écrire, de le pouvoir faire d'une maniere proportionnée à la capacité de toutes sortes de personnes, ils joüissent d'un plus grand nombre de suffrages, & leur gloire ainsi répanduë, augmente en quelque façon leur mérite, ou lui donne du moins beaucoup plus d'éclat. Mais lorsque le sujets ne

ſont pas ſuſceptibles de ces manieres ; & qu'il faut foüiller dans des recherches épineuſes, où l'eſprit toûjours attentif ne peut (s'il faut ainſi dire) s'arrêter un inſtant qu'il ne perde de veuë ſon objet, on doit préferer aux dépens de ces grands avantages, une métode plus conforme au caractere de ſon ſujet ; perſuadé que c'eſt mieux fait de plaire à beaucoup de gens, que de ſatisfaire uniquement à ceux qui ſont de l'Art, & qui veulent être inſtruits.

C'eſt pour cela que bien loin de diſcourir des proprietez de la Sauge, comme en ont écrit le plus grand nombre de ceux qui ont traité de la vertu des Plantes, j'ai voulu deſcendre dans le détail de l'analyſe ou de la diſſection des parties ; & même tellement aprofondir l'hiſtoire de ces parties, qu'on ne pût rien deſirer à leur ſujet. Ainſi j'ai fait l'hiſtoire des

ſels en general, aidé des experiences que les plus grands hommes de ce ſiecle ont faites ſuivant cette ancienne doctrine des premiers ſçavans, qui paroît aujourd'hui ſi nouvelle à ceux qui n'ont jamais ſorti de l'Ecole. J'explique ce qui ſe paſſe de plus caché dans leur action ; & quoique on ait déja propoſé beaucoup de ſyſtêmes ſur la diſſolution des corps en general, & des alimens en particulier ; ce que j'ai dit pourra paſſer pour une nouvelle découverte, d'une utilité d'autant plus grande, que les plus importans myſteres de la Medecine ſont, comme on le verra, tres-heureuſement developez par ſon moïen.

J'aurois d'avantage aprofondi cette ingénieuſe découverte, ſans qu'il ſuffiſoit pour mon ſujet d'en démontrer ſeulement les principaux ſecrets. Outre que l'eſprit du Lecteur, déja fatigué par la

longue attention, qu'exige le détail des principes, seroit peut être rebuté de se voir plus longtems arrêté hors l'étenduë de son premier objet. Mais j'ai promis une histoire de la vie & de la mort où j'en parlerai à fond.

Quoique je sçache que la Chymie ait encore beaucoup d'ennemis, particulierement dans les Provinces où les Sciences ne se perfectionnent que fort tard, je n'entreprendrai point ici sa deffense, ni de prouver qu'il se trouve dans nos humeurs, de l'eau, du sel & du soufre. Le desaveu & la reprobation des gens qui sont d'une portée à ne le pas comprendre, doit peu interesser ceux qui écrivent plûtôt dans le dessein de les communiquer aux Sçavans, afin de profiter de leurs lumieres, que dans le desir de mériter le nom d'Auteur.

Mais comme j'ai parlé de plu-

ſieurs veritez d'une maniere ſi concise, (faute de tems pour les expoſer dans tout leur jour) qu'elles pouroient d'abord ſembler incroïables ; je crois en devoir ici retoucher quelques-unes en forme d'éclairciſſement.

J'ai dit qu'un même diſſolvant ne pouvoit également diſſoudre tous les corps, quoique je n'ignore pas ce que les grands hommes prétendent de leur alkaëſt ou diſſolvant univerſel. Car outre que ſuivant la méchanique de la diſſolution des corps, il eſt évident que le ſel ne ſçauroit agir ſur le ſoufre avec la même ſympatie, qu'il opere ſur le ſel, ni comment le ſel reciproquement agit ſur le ſoufre ; il n'eſt pas, ce me ſemble, poſſible de comprendre dans la nature un diſſolvant auſſi efficace que l'alkaëſt, ſans qu'elle en fût bien-tôt détruite.

Qui pourroit en effet arrêter

l'action d'une liqueur qui dissout tous les corps sans perdre aucunement de sa vertu ? qui s'y unit sans s'y fixer, & qui passant par ce moïen de l'un en l'autre seroit pire qu'un torrent furieux, à qui rien ne résiste, ou comme une flamme qui réduit tout en cendres. Mais je crois qu'il n'en faut pas juger avec tant d'exactitude ; & qu'au lieu de dissoudre ainsi generalement tous les corps avec la même facilité, on doit penser qu'il est propre à le faire sur un tres grand nombre. Souvent les Auteurs exagerent leurs découvertes ; & ceux qui ne travaillent qu'aprés eux & sur leur modele, prennent d'une maniere trop credule, pour autant de veritez incontestables, ce qui n'en étoit que des figures.

Ce n'est pas que nous avons dit ailleurs que le sel étoit le plus puissant des dissolvans, d'autant qu'il n'y a pas de corps où il n'ait la

meilleure part, & qu'il n'eſt point pour ce ſujet de matiere qui ne ſoit ſuſceptible de corruption par ſon miniſtere, en quoi il ſemble que nous convenions de l'alkaëſt. Mais il faut que ce ſel opere par des moïens ſi differents, tantôt par lui-même, tantôt ſecondé du phlegme, tantôt armé du ſoufre, enfin quelquefois aidé de tous ; qu'il eſt impoſſible qu'une méme liqueur (telle que nos Chymiſtes d'écrivent l'alkaëſt) y puiſſe ſuffire. C'eſt pourquoi il faut néceſſairement recourir à divers diſſolvans. D'ailleurs, en voit-on quelqu'un qui ne s'altere pas avec les corps qu'il diſſout ? & qui n'y trouve pas comme le terme & la fin de ſes proprietez ? ainſi je ne comprends l'alkaëſt que comme un diſſolvant tres-ſubtil, tres pénétrant, d'une force & d'une activité ſuperieure à ceux que nous connoiſſons vulguairement. Et ce-

n'eſt qu'avec bien des difficultez que je me figure celui dont Vanhelmont exagere les proprietez.

J'ai auſſi dit que la plûpart des remedes ſe modifioient du caractere du mal, bien loin de le détruire, & que ce n'étoit que par ce moïen qu'il s'en pouvoit faire des *tranſplantations*, telles que nous les devons imaginer dans les évacuations ordinaires. Mais je ne prétends pas parler de ces ſemences morbifiques, qui ſont ſuffoquées par la vertu d'un ſpecifique; tels que ſont, par exemple, les cauſes ſecretes du deſordre des eſprits dans les fiévres ardentes, qui cedent ſi promptement aux narcotiques apropriez. Ces maladies ſont d'une eſpece particuliere; & s'il en eſt quelques-unes où l'on doive ingénument avoüer avec Hippocrate, qu'elles contiennent quelque choſe de divin, ou de tres-myſterieux; c'eſt ſans

doute de celles-là qu'on le peut dire. Nous oserons toutefois proposer ce que nous en pensons dans les Traitez, que nous promettons aprés celui-ci.

Enfin pour la facilité de ceux qui n'entendent pas les termes de l'Art dont je n'ai pû me dispenser de me servir, j'en ai donné l'explication au bas de chaque page. Heureux si telle précaution leur rend la lecture de cet Ouvrage moins difficile, & que j'aïe l'avantage de les satisfaire, & de contribuer autant que je le souhaite à leur utilité.



DISCOURS PHYSIQUE

Des proprietez de la Sauge.

CHAPITRE PREMIER.

Du Thé & du Caffé.

LA Renommée publiant par toute la Terre la grandeur du Roi, surprit si agréablement tous les Peuples; que jusques aux plus éloignez, crûrent lui devoir rendre hommage, comme au plus grand Prince qui fût jamais, & le plus digne de commander à tout le monde. Leurs voïages & nôtre commerce avec eux, nous aprirent leurs coûtumes, dont nous devinsmes en peu de tems si jaloux (comme il n'est point de Nation plus susceptible, de celles d'autrui, que la nostre) que nous abandonnâmes nos anciennes pour les pratiquer. A parler naïvement, je

ne crois pas que nous aïons beaucoup gagné dans cet échange. Je suis du moins assuré que pour quelques ragoûts, plus capables d'irriter l'apetit & de satisfaire nôtre délicatesse, que d'entretenir solidement la santé, nous avons quitté des choses d'un usage moins équivoque. Il faut néanmoins excepter le Thé & le Caffé. Ces liqueurs aussi agréables qu'utiles, & dont on ne doit craindre que le trop fréquent usage.

Le Thé & le Caffé, quoique d'especes differentes, ont à peu prés les mêmes vertus. L'un est une feüille, l'autre une graine. Celle-là nous vient du Japon, celle ci de l'Arabie. La premiere n'a besoin que d'une legere infusion pour communiquer sa vertu ; la seconde doit être rotie ; afin que ses principes plus rarefiez se developent mieux dans la liqueur où ils doivent boüillir. Car l'une & l'autre teinture de ces choses, n'ont de proprietez qu'autant qu'un sel volatil huileux, d'une nature *a* vulneraire & balsamique, dissout par l'infusion ou par l'ébulition, est capable d'en posseder.

a *Vulneraire*, ce qui est propre à déterger, netoïer, consolider.

Celui du Thé est plus vulneraire, plus doux & plus agréable que celui du Caffé, qui d'abord absorbé dans un phlegme grossier & terrestre, & chargé d'un soufre fixe, contracte par la torrefaction une qualité b empyreumatique, qui le rend amer, & donne à sa teinture une couleur rousse & obscure ; pour cela on l'adoucit avec le sucre ; mais alors on en diminuë considerablement la vertu. On peut même assurer que la plus grande partie de ceux qui n'en ressentent pas d'aussi favorables effets, que quelques autres, doivent le plus souvent accuser plûtôt le sucre que le Caffé ; parce que ce sel, bien que doux & agréable à la bouche, s'aigrit en certains estomacs dépravez, & devient même quelquefois aussi acide que l'esprit de vitriol.

Ainsi la plus grande vertu de ces liqueurs, est de volatiliser le ferment de l'estomac, & d'en augmenter assez la force, pour qu'il dissolve plus facilement & plus promptement la nouriture, en sorte que son suc plus raréfié,

b *Empyreumatique*, qui sent le brûlé, le roti, le feu, telle est l'huile roussie sur le feu, ou le beure brûlé.

excite dans les humeurs une *c* fermentation plusactive, d'où les sens acquierent plus de vivacité.

C'est delà que ceux, qu'une pituite visqueuse & froide rend pesans, assoupis, paresseux, se sentent réveiller agréablement par l'usage de ces liqueurs, & en reçoivent mêmes de nouvelles forces; car leur chaleur demi éteinte sous le poids de cette pituite congelée, qui se dissipe à mesure qu'elle prend sa premiere fluïdité, devient & plus active & plus étenduë; alors leur sang est plus vivement agité, leur cerveau se rechauffe, leur estomac se fortifie; aussi n'y a-t'il pas de gens qui en reçoivent de plus favorables succés.

Les atrabilaires leur sont moins redevables, parce qu'elles ne dissolvent pas avec la même facilité les soufres fixes & pesans de leurs humeurs. Mais les sanguins & particulierement les bilieux, en peuvent être endommagez, lorsqu'ils en font un trop fréquent usage, d'autant qu'elles précipitent trop chez eux

c *Fermentation*, est un boüillonnement des parties internes de chaque corps, par lequel il prend une nouvelle consistance, ou meilleure ou pire.

la dissolution des alimens & la fermentation de leurs humeurs, déja si actives qu'elles ont, s'il faut ainsi dire, plûtôt besoin de bride que d'éperon.

Voilà en peu de mots les raisons generales des effets plus ou moins favorables du Thé & du Caffé. Par elles ils sont d *febrifuges*, *diaphoretiques*, *diuretiques*, *purgatifs*, *cordiaux*, *cephaliques*; en un mot ils ont autant de proprietez, que des sels volatils huileux tres-rarefiez, sont capables d'en avoir, suivant les dispositions qu'ils rencontrent dans le corps humain.

Sans doute qu'on ne sçauroit sans folie rejetter des choses doüées de ces propriétez: car pour peu que le goût ou la fantaisie ne l'emportent pas sur la raison, & qu'on en veüille user avec sobreté; il n'est rien de si propre à entretenir la santé. Je crois même que pour la plûpart des gens studieux & e meditatifs, leur usage est préferable à celui

d *Febrifuges*, chasses fiévre: *diaphoretiques*, sudorifiques: *diuretiques*, purgeant par les urines: *cordiaux*, fortifiant l'estomac ou vulguairement le cœur: *cephaliques*, bons pour le cerveau.

e *Meditatifs*, de grande & profonde reflexions.

du vin. Le peu de loisir que ces gens se donnent pour laisser leurs esprits vacquer aux fonctions naturelles, les affoiblit tellement, que leurs digestions ne sont jamais parfaites. Outre que par l'effort de leur continuelle contension, la chaleur élevant sans cesse des vapeurs à leur cerveau, ils deviennent sujets aux vertiges, aux deffaillances, & à mille autres foiblesses de cette nature, trop familieres chez les Sçavants, ce que les sels volatils de nos liqueurs previennent, reparant en l'estomac le deffaut de ses esprits, ranimant la vertu languissante de son levain, en faisant même la fonction sur les alimens, qu'ils pénétrent d'une merveilleuse activité; sollicitant enfin les évacuations les plus importantes à la santé.

Mais si nous trouvons chez nous des *f* simples capables de ces mêmes effets, on les doit préferer (ce me semble) aux étrangers; non-seulement parce qu'il est plus raisonnable de se servir de ceux qui s'offrent à nous commodement, & de nôtre fond, que d'en chercher fort loin avec peine & beaucoup de dépense; outre que la longueur des transports

f Simple, Plante.

diminuë considerablement leurs vertus.

Il est constant que le Thé (quoiqu'en veüillent dire ceux qui s'imaginent que le plus vieux est le meilleur) perd avec ses principes les plus actifs, ses vertus les plus efficaces, & par la longueur du tems qu'il est cuëilli, & par le changement des climats, qu'on lui fait parcourir pour arriver jusqu'à nous. Car outre qu'à parler generalement des Plantes Orientales, leurs vertus ne sont ni plus tenaces ni moins susceptibles d'alteration que celles de nôtre païs ; on a remarqué un changement tres-considerable dans les feüilles du Thé, pour peu qu'elles aïent vieilli. Mais la plûpart de ceux qui en font usage ne sçavent ce qu'ils y cherchent ; ceux-là n'y voulant ni goût, ni couleur, c'est pour cela qu'ils ne lui donnent pas le tems d'infuser. Les autres au contraire aimant à le sentir un peu rude, & à lui voir une couleur ambrée, jettent la premiere infusion pour boire la seconde. Il feroit difficile de détruire leurs préjugez ; aussi n'est ce pas pour eux que j'écris. Ils sont heureux s'ils trouvent dans leur Thé ce qu'ils y cherchent, il seroit même fâcheux de les desabuser.

Pour le Caffé, ses vertus résistent davantage, du moins il en reste assez au meilleur, qu'il suffit de bien choisir; mais je le trouve moins utile que le Thé, dautant que par la torrefaction. il donne des principes trop âcres, & qu'il seroit à craindre que le long usage qu'on en peut faire n'allât à la fin trop dessecher les entrailles, imprimer aux humeurs un mouvement trop rapide, & par ce moïen suprimer la plûpart des évacuations, aprés les avoir d'abord beaucoup sollicitées. C'est ce que j'ai observé en plusieurs personnes, ausquelles aïant d'abord tenu lieu, tantôt de purgatif, & tantôt de diuretique, il leur est devenu si contraire par l'entiere supression du sommeil, & la paresse du ventre, qu'elles ont été non-seulement obligées de le quitter; mais de reparer par l'usage du lait & des choses les plus rafraîchissantes, le desordre qu'elles en avoient ressenti; au contraire ceux dont la vie est dissipée, & dont le goût n'étant que pour les fêtes & les grands repas, prennent le Caffé afin d'aider leur estomac à cuire les alimens, n'en ressentent jamais ces mauvais retours; il n'a pas même alors assez de

pointe pour eux, ce qui fait qu'ils n'en ſçauroient trop prendre. Mais de ceux-là nous n'en parlons ici que par comparaiſon.

CHAPITRE II.

De la Sauge.

LA Sauge de nos Jardins eſt ſi vantée par les Auteurs, qu'il eſt étonnant qu'elle ſoit ſi négligée ; mais c'eſt le ſort des choſes communes que le peuple néglige d'ordinaire pour courir aprés des choſes de moindre valeur, parce qu'elles ſont plus rares. Elle tient comme le milieu entre le Thé & le Caffé, aïant par excellence les meilleures qualitez de l'un & de l'autre mixte ; c'eſt pourquoi j'ai crû la devoir propoſer ici comme une plante digne de leur être préferée. Toutefois je ne prétens pas être Auteur de cette invention, quoiqu'il y ait plus de dix ans que je m'en ſois ſervi avec la bétoine, pour me guérir des maux de tête dont j'étois tourmenté. Je ſçai trop que beaucoup de perſonnes ont il y a long-tems experimen-

té ſes grandes vertus. Mais principalement depuis qu'ils ont appris que les Chinois l'achétoient de nos Marchands plus cher qu'ils ne leur vandoient le Thé. C'eſt pour ce ſujet que j'ai réſolu d'en écrire ; afin de perſuader également tout le monde, ou du moins d'engager là plûpart à s'en faire un uſage qu'ils reconnoîtront dans la ſuite leur être fort utile, aïant en même-tems deſſein de publier pluſieurs operations aſſez ingenieuſes, par leſquelles on multiplie ſi heureuſement les vertus de cette plante, laquelle peut ſervir de remede ſpecifique à un tres-grand nombre de maladies.

Je tombe d'accord qu'elle eſt ſi connuë de tout le monde, qu'il eſt preſque inutile d'en faire la deſcription. Les Jardins en ſont pleins, & chacun ſçait qu'elle ſert auſſi bien à l'agréement de leurs bordures, qu'aux uſages de la ſanté.

Toutefois pour commencer d'en parler avec ordre, il faut dire qu'il y en a de quatre à cinq ſortes. La premiere s'apelle grande Sauge, ſes feüilles ſont plus larges que celles des autres. Au reſte, elles conviennent aſſez entr'elles

en ce qu'elles ſont des plantes d'une coudée de haut, dont les tiges ligneuſes, revêtuës d'une peau un peu noirâtre, naiſſent d'une racine un peu plus ſolide, fort cheveluë, & portent enſuite quantité de feüilles de la longueur du doigt d'une figure aſſez ovalle & épaiſſe d'un côté, chargée de fibres aſſez ſolides, entre-lacez en forme de filigrame, & de l'autre couvertes d'une eſpece de velouté aſſez rude, d'une couleur plus verde que le deſſous, qui eſt plus cendré. Ses feüilles ont de longs piés & ſont d'une conſiſtance aſſez ſolide. Elles ſont d'ailleurs plus ſeches qu'humides. Auſſi les Grecs ingenieux à trouver des noms propres aux choſes, & qui pûſſent ſignifier ou renfermer leurs qualitez, ont nommé la Sauge ἐλελίσφακος, qui veut dire *matti flaitri.*

Il y a cependant une eſpece de Sauge à laquelle cette deſcription ne convient pas entierement; on l'apelle Sauge ſauvage ou Sauge de bois. Ses tiges ſont plus tendres, ne forment pas un ſi gros bouquet, & ſont plus minces. Ses feüilles ſont moins ovalles que triangulaires, dentelées, plus humides & plus ſucculentes, d'une odeur moins ſuave, d'un

goût plus austere & moins aromatique. Elle croît dans les lieux couverts & arides.

Les autres Sauges naissent rarement dans les Campagnes ; mais dans les païs chauds elles s'y trouvent avec le romarin, le thin, la lavande. C'est pourquoi nous les cultivons dans nos Jardins, où comme le reste des plantes étrangeres elles se perfectionnent, & où elles dégénérent suivant la qualité bonne ou mauvaise des terroirs. Elles fleurissent ordinairement au mois de Juin & de Juillet, par de petites fleurs violettes qu'il est plus aisé de peindre que de décrire, à cause de leur irregularité, attachées le long d'une tige assez grande, d'où elles naissent par de petits *calices laminés* en forme de doubles crétes affrontées, l'une plus grande que l'autre; elles laissent sortir entr'elles deux à trois filets fort tendres, plantez sur l'entremilieu de leur graine, cachez dans leur fond, laquelle est noire & de consistance assez solide. Elle se dévelope & mûrit à mesure que la fleur se desséche.

Au reste ces especes de Sauge ne sont differentes les unes des autres, qu'en ce que les unes sont maculées d'un jaune

verd, les autres d'un verd livide, & que quelques-unes ne le sont point. Que celles-là sont plus grandes, celles-ci plus petites & plus étroites, aïant aux côtez de leur naissance deux petites feüilles en forme d'ornement ; aussi la nomme-t'on menuë Sauge ou petite Sauge, laquelle est préferable à la grande pour être plus aromatique. Enfin il en est d'une autre sorte, qui est petite sans l'ornement de ces petites feüilles adossées.

On nous parle encore d'une Sauge de l'Isle de Chipre, qui porte de certains fruits en forme de noix de galle. Mais il nous importe si peu de connoître celles qui ne sont pas de nôtre fond, puisque nous n'embitionnons rien de celui d'autrui, que je laisse aux curieux le soin de s'en informer chez Dodonnée & les autres Botanistes qui en ont écrit.

Je crois même ne devoir pas ici repeter les noms Hebreux, Grecs, Latins, Arabes, que chaque Peuple a donné à la Sauge. Car bien qu'ils pûssent en quelque façon passer pour un témoignage tres-autentique de ses grandes vertus, reconnuës de tout tems ; il est inutile de chercher des conjectures, quand la verité s'offre si facilement à nos sens,

il conviendra mieux d'expliquer tres-exactement sa composition ; afin de discourir g méchaniquement de ses proprietez.

C'est en effet à quoi nous prétendons particulierement nous apliquer, persuadez qu'il est indigne d'un Philosophe aussi éclairé, que le doit être un Medecin, d'attribuer à des vouloirs particuliers de la *divine Providence*, les diverses proprietez des choses ; comme si par exemple, elle n'avoit formé la Sauge qu'en faveur de l'estomac & du cerveau. Car il est évident que cette plante n'est specifique pour l'un & pour l'autre, qu'en vertu d'une certaine disposition de principes qu'exigeoit l'idée de son espece, suivant le dessein que la même Providence en avoit formé ; autrement ne seroit-ce pas s'oposer criminellement à ses decrets immuables, & prétendre temerairement en surpasser la prévoïance, & l'œconomie, que d'en vouloir augmenter les vertus ; & corriger les deffauts, ainsi que nous le pratiquons

g *Méchaniquement*, ou d'une maniere méchanique signifie machinallement. Car tout étant corps, doit être consideré comme une machine.

chaque jour dans les diverses préparations qu'en fait la Medecine.

C'est donc parce que la Sauge contient un sel volatil huileux, tel que nous l'allons d'écrire; & parce que l'estomac & le cerveau ont besoin pour leurs fonctions d'une telle composition, qu'ils en sont si considerablement fortifiez. En effet, les matieres les moins propres à ces usages n'ont pas plûtôt reçû par les préparations de la Chymie une pareille disposition, qu'elles égalent les vertus de la Sauge les plus specifiques. Aussi l'habile & sçavant Medecin se peut-il vanter de pouvoir disposer assez ingenieusement la matiere des choses pour en composer des remedes apropriez, & n'en manquer jamais, même dans les lieux les plus steriles. Une plante, par exemple, devient entre ses mains de purgative qu'elle étoit, ou diurétique, ou diaphorétique. Le senné qui de tout tems a été specifique pour vuider les entrailles, reçoit par la fermentation une qualité sudorifique, lorsqu'elle a tellement volatilisé son sel âcre & son soufre grossier, qu'il s'en fait une liqueur étherée, où le sel par la tres-forte union du soufre est devenu

d'une consistance plus quarrée & moins âcre. C'est pourquoi suivant les diverses impressions que donne aux remedes le levain de l'estomac, on voit bizarrement agir tantôt par les urines, & tantôt par les sueurs, ceux dont on attendoit de copieuses selles.

Faute d'avoir reflechi aux raisons de cette méchanique, on s'est ridiculement écrié que la nature étoit bizarre, capricieuse, inconstante. Nous serions en verité bien malheureux s'il étoit vrai que nous relevassions d'une telle puissance, & sur ce pied-là la Medecine seroit une science bien téméraire, & bien ridicule.

Il est fâcheux que ce phantôme de l'erreur Païenne impose encore assez aujourd'hui dans les Ecoles, pour que ceux-là même qui y vivent dans la plus parfaite piété, profitent si peu des lumieres de la Foi, pour penser comme des Païens en matiere de Physique. Car le change que donne à leur imagination cet ancien préjugé, ne les détourne pas seulement de ces considerations morales, qui font admirer la Toute-puissance, la sagesse infinie, & l'immutabilité du premier être; elle les empêche de

faire mille découvertes dans la Physique, par lesquelles il est facile de disposer à son gré des choses en aparence les moins traitables.

Sans doute que la Sauge est bonne pour l'estomac; mais puisqu'elle ne convient pas également à tous, & qu'il en est même qu'elle pouroit blesser, *Dieu* (si on l'ose dire) auroit bien manqué de prévoïance dans le dessein d'en faire un souverain specifique. Mais ne lui plaise qu'on en pût si indignement juger, lorsque l'Univers ne nous est ainsi donné, qu'afin de nous representer par l'ordre, par la multitude & par la varieté de ses productions, l'incomprehensible fecondité des Loix generales de sa divine Providence.

N'attribuons donc à la Sauge de vertus specifiques qu'autant que l'exacte connoissance de ses principes & la méchanique de leurs actions nous en pouront découvrir. Et gardons nous ainsi de tomber dans ce ridicule si plaisamment découvert par Montaigne contre l'erreur des Empiryques, lorsqu'il leur dit, que si effectivement les simples de leurs compositions vont dans le corps humain occuper divers postes, comme

autant de soldats commandez pour y combattre le mal ; il est à craindre que venant à se mutiner ils n'y causent une sedition plus dangereuse que les maladies mêmes.

CHAPITRE III.

Analyse de la Sauge.

POUR analyser cette plante exactement, il n'est pas besoin de ces violentes & nombreuses operations, par lesquelles on *h* sophistique & détruit plûtôt les choses qu'on ne les divise en leurs principes. Il faut plus d'invention que de force, & le feu n'y doit être qu'un dissolvant doux & facile, parce qu'il convient de chercher, s'il faut ainsi dire, plûtôt le sens de la viz & des écrous de chaque particule, que de les prétendre arracher avec force. C'est en quoi la plus grande partie de ceux qui se sont occupez de ces délicates recherches, ont si malheureusement pris le change, pour s'être trop violemment

h *Sophistique*, est déguiser, changer, donner une nouvelle forme.

précipitez, qu'ils n'ont rien moins découvert que la verité; parce qu'ils trouvoient entre autres choses une huile noire, puante, *empyreumatique* dans leurs *recipient*, & dans leurs *cornuës*, ou dans leurs *cucurbittes* un charbon, qui calciné donnoit des sels âcres & urineux avec une terre indissoluble, ils ont crû que leurs plantes étoient composées de ces principes, & suivant les quantitez, qu'ils trouvoient, ils ont dit que telle & telle plante en contenoit plus ou moins; mais s'ils avoient poussé leurs operations plus loin, & qu'ils eûssent vitrifié ce charbon; ils auroient sans doute conclu que ces plantes contenoient aussi du verre: elles en sont en effet aussi-bien composées, que d'empyreume & de sel fixe ou pour en parler avec moins d'équivoque, elles ne contiennent pas un atome de l'un ou de l'autre, ces nouvelles consistances étant de pures *i* sophistications du feu.

Nous avons profité de ces remarques autant qu'il nous a été possible, & analysé la Sauge assez artistement, pour avoir découvert qu'elle est composée de beaucoup de sel quarré volatil, envelopé

i *Sophistications*, déguisemens.

d'un soufre doux, vulneraire & balsamique, d'une consistance moins rarefiée, & chargé d'un phlegme grossier tres-étroitement uni à l'un & à l'autre.

Ses feüilles épaisses & solides, & mediocrement seches, sont comme nous l'avons dit, tissuës d'un tres grand nombre de fibres, que les microscopes font voir être autant de vaisseaux, qui aboutissent à des especes de petites glandes qui forment de l'un & de l'autre côté, ce velouté rude & granulé, dont nous avons parlé, & contiennent le suc précieux dans lequel consiste toute la vertu de la plante.

Nous apellons sel quarré celui qui par une tres-exacte union de l'esprit acide & du sel alkali, est tellement rempli (suposant, comme il est vrai, l'alkali ouvert en tout sens, & l'acide comme une pointe propre à le remplir) qu'il s'en fait un corps plein, disposé à se granuler en petits cubes, comme le sel marin, que beaucoup de raisons font croire le plus parfait des sels.

Mais afin de mieux faire comprendre cette admirable composition, qu'il importe d'autant plus de connoître parfaitement, qu'elle nous doit servir doref-

navant de principe ; parce que toutes les operations qui se passent dans le reste des corps sont conduites par la même méchanique , nous allons décrire en peu de mots l'histoire de la formation des sels en general.

CHAPITRE IV.

De la formation de Sels en general.

LEs fourneaux nous aprennent par le ministere de nos *k* analises que le sel est composé de deux choses, l'une qui lui est propre, & qui retient absolument le nom de sel ; lesquels cette matiere subtile, invisible, universellement répanduë en tous lieux, & que les Chymistes ont pour ce sujet nommée esprit universel ; l'autre qu'il emprunte de l'eau, avec laquelle il se corporifie, s'il faut ainsi dire, & devient plus manifeste & plus palpable.

Cette premiere partie est acide ; l'autre est alkaline, c'est-à-dire que l'on conçoit la premiere tellement propre à pénétrer dans le sein de l'autre (qu'on

k *Analise*, dissection ou dissolution des corps par le feu.

ſçait poreuſe & pénétrable en tous ſens) qu'elle l'anime, lui donne le caractere & la force, dont elle paroît enſuite revêtuë. De ſorte que tout le ſel palpable eſt plûtôt une compoſition ſaline, qu'un ſel pur. Et c'eſt delà que parce qu'il ſe diſſout ſi facilement en eau, qu'un grand nombre des plus ſçavans Chymiſtes ont penſé que le ſel n'étoit effectivement qu'une eau épaiſſie & fixée par la chaleur du Soleil.

Les premieres compoſitions de ces deux principes, l'acide & l'alkali, forment certaines *l* molecules, plus ou moins fixes à proportion du mélange de quelques autres parties, qui s'engagent dans leur compoſition. Ainſi s'engendrent les ſels marins, nitreux, alumineux, vitrioliques, foſſiles, & autres, c'eſt-à-dire des ſels balſamiques, ſtyptiques, corroſifs, acides, &c. En un mot, ainſi ſe forment les ſels de toutes les eſpeces, revêtus d'autant de proprietez ſpecifiques, qu'ils reçoivent par le mélange & la combinaiſon des autres principes, de conſtructions differentes; c'eſt pourquoi trois à quatre operations ſur

l *Molecule*, petite maſſe ou premiers aſſemblages de principes.

une même chose suffisent pour la réduire à son eau élementaire, je veux dire à son premier être.

De ces considerations generales, il est évident que plus les simples sont sulphureux, telle qu'est la Sauge, par exemple, plus les sels de leur composition sont quarrez ; parce que le soufre étheré qui se fixe dans leur composition, étant le vehicule naturel de l'esprit acide, seul capable de produire ce sel, en s'unissant avec la partie alkaline de l'eau, y abonde davantage ; au lieu que dans les plantes plus aqueuses, ou le soufre à moins de part, cet esprit s'unit moins copieusement avec leur eau. C'est pourquoi elles se corrompent facilement, & leurs vertus sont aussi-tôt détruites ; car le baume, ou la principale cause de la solidité des choses consiste en leur sel, aussi-bien que la source la plus feconde de leurs proprietez.

Cependant on s'imagine que les plantes aquatiques sont plus chargées de sel que les autres, parce qu'elles sont plus âcres & plus mordicantes, & que par *m* l'incineration il s'en tire plus de sel fixe. Mais com-

m *Incineration*, réduction en cendres, calcination.

me leur desagréable saveur dépend moins de l'abondance des sels que du deffaut des soufres, propres à enveloper leur pointe ; & qu'ils sont d'ailleurs plus fixes, plus alkalis, plus poreux, faute d'être suffisamment remplis de nôtre acide celeste ; leur acrimonie urineuse, & leur plus parfaite dissolution dans l'abondance du phlegme les manifeste d'avantage. Enfin ce même deffaut de *n* l'impregnation de l'acide étheré, qui les rend si exactement dissous en l'eau (dautant que leurs pores vuides ne cherchent qu'à se remplir) fait que dés le moment qu'on les en dépoüille par la calcination, ils reçoivent l'acide du feu, par lequel ils se fixent, contractent une nouvelle consistance, & deviennent enfin tels qu'on les trouve dans la lessive.

Ceux qui douteront qu'il regne dans le feu un acide puissant, & même des acides étrangers de diverses natures, comme de fixes & de volatils, suspenderont, s'il leur plaît, leur jugement jusqu'à ce que je leur aïe demontré cette tres-importante verité dans l'histoire des principes ; & que je leur fasse en

n *Impregnation*, pénétration, remplissement.

même-tems connoître les proprietez reciproques de l'acide, que les plus grands Philosophes ont de tout tems nommé sel du Soleil, & de l'alkali aussi reconnu par eux sous le nom de l'eau pour la matiere premiere des choses. Cependant ils pourront consulter l'ingénieux Traité du celebre Tachenius l'un des plus habiles artistes de nos jours, lequel dans un Livre fait exprés, s'est efforcé de prouver qu'Hipocrate n'avoit pas ignoré la Chimie.

Les plantes sulphurées ou aromatiques, contiennent donc à proportion plus de ce sel essentiel ou de cet acide universel, que le reste des autres. Mais il est plus difficile de l'en separer, parce que son extreme subtilité le dérobe aux premieres atteintes qu'on lui donne.

C'est de-là qu'elles sont doüées de tant de vertus, qu'elles fortifient le cerveau, réveillent l'activité des levains dans l'estomac, suscitent dans les vénes de nouvelles fermentations, résoudent, subtilisent, attenüent les humeurs crasses & de difficile dissolution; c'est delà, dis-je, que leur simple odeur opere en un mot tant de merveilles, ainsi qu'on le remarque si heureusement tous les

jours, aussi est-elle la partie la plus pure de leur mélange, & comme l'élixir ou la quinte-essence qui les anime ; puisqu'elle n'est tissuë que de leurs principes les plus actifs, & dont la fermentation a davantage délié les parties ; c'est pourquoi elle dégénere aussi tres-facilement, car les parties sont d'autant plus mobiles & inconstantes que leur legereté est plus grande, & leur liberté plus entiere.

Il n'est donc pas surprenant qu'en la calcination de ces plantes la chaleur écarte une si grande quantité de ces sels volatils quarrez, qu'il en reste à la fin tres-peu. L'on s'aperçoit même que si on les calcine seches & à feu de flamme, on n'en tire presque point de sels, au lieu que les bruslant verdes à feu étouffé, & calcinant ensuite leur charbon ou matiere noire sur les charbons ardens, jusqu'à ce qu'elle devienne une cendre blanche, qu'on en tire beaucoup plus de sel, qu'on auroit crû. Cependant on découvre que malgré cet artifice ingénieux & délicat, une partie de ce sel est si fort alterée, qu'elle a perdu l'acidité specifique, par laquelle ses particucules se devoient *o* granuler, comme

o *Granuler*, se mettre en grains.

celles de l'autre, d'où vient qu'on tire ordinairement d'une même lessive deux à trois sortes de sels, l'une de cristallisez en beaux & solides cristaux nullement fusibles à l'air, clairs, transparans, & si cela se peut dire, parfaits, pour être suffisamment remplis de leur acide specifique, qui les fait précipiter au fond du vaisseau, & prendre corps dans l'eau même. Les autres sont plus ou moins âcres & *p* urineux, & tellement dépoüillez par l'activité du feu de cet acide étheré, qui est comme leur ame, qu'ils restent toûjours unis à l'eau; en sorte qu'on ne sçauroit les détacher que par l'effort d'une longue deficcation, & qu'ils se resoudent ensuite à la moindre humidité de l'air, comme autant de cadavres ou de corps vuides, qui s'allient au premier objet qu'ils rencontrent.

C'est pour cela qu'il faut plus d'adresse que n'en ont ordinairement les Apotiquaires pour tirer des plantes, ces sels remplis de leurs vertus specifiques, car le plus souvent au lieu de donner suivant les ordres du Medecin un sel doux, balsamique, qu'on peut dire plein &

p *Urineux*, qui sent l'urine ou qui en a le goût.

chargé de ses vertus, ils n'ont qu'un caustic urineux, lixiviel, tellement depoüillé de sa forme qu'il reçoit indifferemment celle du premier acide, & se dissout à la premiere humidité, d'où il arrive qu'au lieu d'absorber la cause du mal & de l'éteindre, il l'arme en quelque maniere & la fait dégénérer, comme nous l'expliquerons dans la suite, en une disposition pire que la premiere.

Car l'erreur est grande de ceux qui prétendent detruire les acides par les alkalis, dautant que l'alkali se modifie si parfaitement des proprietez de l'acide, que si l'on jette, par exemple, sur le sel de tartre ou sur d'autres sels lixiviels de l'esprit acide de vitriol, ou d'alun, ou de nitre, ou du sel marin, il s'en formera un vitriol regeneré, ou alun, un salpêtre, un sel marin. Bien loin que le tartre le détruise, quoiqu'il soit d'ailleurs de lui même si puissant, qu'il n'y a que lui seul à penetrer dans les réduits les plus secrets de la nature metallique.

Il est vray qu'à proportion que les esprits se corporifient ainsi dans l'alkali du tartre, ils deviennent plus fixes, moins aigus; & qu'ils reprennent par leur regeneration les anciennes qualitez de

de leur premier être, d'où ils ont souvent moins d'activité, comme le vitriol, & le nitre, qui sont moins caustics, ainsi revivifiez, que l'eau forte.

Tout de même l'acide morbifique qui cause dans nos vénes une fermentation irreguliere étant absorbé par l'alkali vegetal, ou le sel urineux de la cendre des simples le métamorphose en sa propre nature, & devient quelquefois plus fixe & plus farouche. Aussi les sçavans Praticiens ne se servent-ils jamais de ces alkalis, qu'ils laissent pour la confection du savon ou aux vitriers, ou s'ils emploïent quelques autres alkalis, ils les remplissent d'abord de quelque acide volatil propre à ceder la place à l'acide morbifique, afin que de là se glissant dans les parties, que cet ennemi abandonne, il repare dés l'instant le dommage que l'autre a fait.

Cela ne se passe point par ces choix raisonnez, donc la plûpart des Medecins suposent en quelque maniere les principes capables ; mais en vertu des Loix generales de la communication des mouvemens, de l'impenetrabilité des corps, & de la proprieté des volumes ; car suivant qu'un acide est plus fixe qu'un autre, il

chasse le plus leger des pores de l'alkali, comme plus impetueusement déterminé, à peu prés comme nous voïons les liqueurs pesantes prendre le dessous des legeres. C'est par cette méchanique qu'arrivent toutes les précipitations, qu'on fait de divers sels dans une même liqueur.

On va voir combien il importoit de s'engager dans cette longue digression; puisque desirant rendre des raisons méchaniques de toutes les vertus de la sauge, que l'on ne sçauroit expliquer sans la parfaite connoissance de ces sels, il en faloit ainsi developer le mystere, qui sera comme le fondement de nôtre systême.

Tout se passe en effet dans l'Univers par le ministere des sels, qui aprés avoir pris corps, ainsi que nous le disions tantôt dans l'alkali de l'eau, forment des composez plus ou moins solides, selon les diverses alliances qu'ils contractent en même-tems avec les soufres.

C'est donc par la vertu de ce sel quarré volatil, associé d'un soufre balsamique & d'une legere portion de phlegme toutefois suffisant pour les dissoudre, & les mettre en action, que la sauge est

propre à fortifier l'estomac, à aider la digestion, à ranimer les esprits, à susciter dans les humeurs de nouvelles fermentations, à procurer de grandes transpirations, des sueurs, des urines, des selles, en un mot que la sauge est si capable de guérir un tres-grand nombre de maladies, que l'on a dit en proverbe il y a tres-long-tems.

Comment peut-on mourir & cüeillir le matin
La Sauge que l'on voit croître dans son Jardin ?

Voici suivant nôtre dessein les raisons méchaniques de ses admirables proprietez.

CHAPITRE V.

Raisons mèchaniques des proprietez de la Sauge, & premierement de celles qui concernent l'estomac & ses usages.

SI tous ceux que je dois entretenir étoient également initiez dans les mysteres de la Chymie, & prévenus des mêmes principes & des nouvelles idées, que je conçois de la plûpart des choses,

je leur épargnerois avec plaisir les fréquentes digressions où m'engage la nécessité des éclaircissemens. Je suposerois ici par exemple, l'histoire de la dissolution des alimens connuë, & ne penserois qu'à démontrer suivant cette connoissance l'action des principes de la Sauge dans l'estomac. Toutefois je ne crains pas que le Lecteur se rebute de voir ainsi fréquemment disparoître son principal objet; parce que ceux qu'on substituë ne sont ni moins utiles, ni moins dignes de sa curiosité.

C'est donc une nécessité de parler ici en general de la digestion de l'estomac; puisque nous croïons avoir découvert des veritez jusqu'à présent inconnuës au public dans cette admirable operation.

CHAPITRE VI.

Histoire de la dissolution des corps & de la digestion des alimens.

QUOIQUE beaucoup d'Auteurs celebres aïent écrit de la digestion des alimens, & qu'on soit même satis-

fait du q systême de ceux qui attribuent à des levains acides cette operation, il me semble que son mystere n'est pas suffisamment débroüillé, & qu'il y reste pour le moins autant de choses à découvrir, qu'il y en a de connuës. Je sçai, par exemple, qu'on ne fait aucune attention à une respiration particuliere de l'estomac, par laquelle il inspire, & respire l'air nécessaire à solliciter la vertu de son levain dans les alimens, qu'on ignore celle de leur parfaite dissolution; enfin que dans le doute & l'embaras des qualitez de ce levain, on prend en partie pour lui un enduit qui découle des membranes interieures de l'estomac, & y reste attaché comme un vernix, afin de les deffendre de son activité.

Le peu d'aplication que l'on donne ordinairement aux experiences, qui s'offrent chaque jour, pour être trop prévenu des opinions vulgaires ; & la facilité que l'on a d'accorder sans délicatesse son consentement à des idées confuses, pour peu qu'elles semblent d'usage, empêchent la plûpart des Medecins d'aprofondir suffisamment les choses, & d'en pénétrer l'erreur ou la verité.

q *Systême*, plan de raisonnement.

Mais celui qui marche, s'il faut ainsi dire, à pas de plomb à la suite de l'experience, tâte comme un aveugle inquiet tout ce qui l'environne, & suspend ses jugemens jusqu'à ce qu'il se soit assez donné de jour pour découvrir la verité; celui-là, dis-je, trouvera sans doute entre autres choses que nos Modernes souvent trop abandonnez à leur imagination, n'ont gueres mieux connu que les Anciens, le secret de la dissolution des alimens. Car elle se fait aussi peu par un acide tel qu'ils l'ont défini, que par cette chaleur celeste dont les Anciens ont si poëtiquement discouru. Voici en peu de mots de quelle maniere je le puis démontrer.

CHAPITRE VII.

De la dissolution des corps.

L'Idée que nous avons des principes des choses, nous les fait concevoir si petits, que nous les jugeons infiniment moindres, que ce qui tombe de plus petit sous nos sens; d'où par consequent nous les estimons être d'une

extreme legereté ; je veux dire tres-propres à ceder avec grande facilité aux moindres mouvemens. Ainsi les pierres, les métaux, en un mot les plus solides compositions de la nature n'étant formées que par leur plus étroite réünion : on ne les sçauroit parfaitement dissoudre, sans dénoüer auparavant les nœuds secrets de ces principes, & leur rendre leur premiere liberté.

Mais si l'on se contente de briser tellement les masses de ces métaux, qu'elles deviennent une poudre inpalpable, sans toutefois que chaque paticule differe autrement que par la figure & le volume, de la nature du tout, il n'est pas nécessaire de remonter à une si exacte dissolution. Ainsi l'on en peut concevoir de deux sortes ; l'une vraïe & parfaite, l'autre fausse & imparfaite.

La premiere dissolution se fait quand par l'action d'un dissolvant, ou d'un levain les principes sont tellement agitez qu'ils se délient insensiblement, se dénoüent, s'écartent les uns des autres; en sorte que le soufre abandonne le sel, que le sel se réünisse avec tout ce qui est sel, & que l'eau assemble toutes ses parties ; en un mot que la forme & le

mélange du composé soient entierement détruits.

L'autre dissolution au contraire causée par un dissolvant moins efficace que le premier, ne pénétrant point assez dans le sein des choses pour en détruire l'espece ; mais découpant simplement, déchirant, brisant, rongeant leur masse, la réduisant en de tres-petites parcelles, qui toutefois ne changent que de volume ; cette dissolution, dis-je, doit être plûtôt considerée comme une simple pulverisation, dilaceration, r levigation, que prise pour une vraïe dissolution. L'or, par exemple, que l'eau régale dissout de cette maniere, cesse si peu d'être or, bien que divisé en parcelles tres-insensibles, que pour peu qu'on les separe de cette liqueur, on le revivifie tres-facilement, au lieu qu'avec un Mercure purifié de son soufre arsenical, que les Alkimistes nomment pour ce sujet Mercure de Mercure, on le pénétre si radicalement, que ses parties entierement desunies ne peuvent plus du tout se reprendre, d'où il reste entierement dissout.

r *Lévigation*, se dit d'une poudre broyée sur le marbre.

Le

Le propre des sels corrosifs, & des esprits acides est de briser ainsi la substance des choses ; leurs parties aiguës & tranchantes, découpant leur tissu à peu prés comme font nos instrumens tranchants. Mais les vrais dissolvans agissent avec moins d'impetuosité & plus d'efficace.

En effet, suivant ce que nous disions de la naissance des sels, ces corrosifs sont des molecules ou des premieres, compositions, qui d'elles-mêmes trop grossieres pour s'insinuer entre les pores des dissolvans sont d'ailleurs autant sujetes à la décomposition, que les corps qu'on en veut dissoudre. C'est ce qui se comprendra plus facilement par cette méchanique de la vraïe dissolution.

Toutes choses étant composées de trois principes, sel, soufre, eau, & ces principes aïant plus de disposition à s'unir suivant leurs especes particulieres, par exemple le sel avec le sel, le soufre avec le soufre, l'eau avec l'eau, que de s'allier diversement, comme le soufre avec l'eau, le sel avec le soufre, il doit nécessairement arriver que toutes les fois qu'on joindra avec un corps sulphuré, c'est à dire dans la mas-

se duquel le soufre domine, une liqueur de même nature, que le soufre de ce corps trouvant avec celui de la liqueur plus de raport ; parce qu'il est de sa même espece, & de son même nom, qu'avec les autres principes, l'eau ou le sel, auquel il s'étoit d'abord associé par la nécessité du mélange ; qu'il les abandonnera avec plus ou moins de facilité suivant la disposition plus ou moins solide de ses nœuds ; de maniere qu'alors le commun assemblage de ces principes sera insensiblement détruit.

Cela se doit également entendre des autres principes, de l'eau avec l'eau, du sel avec le sel, & juger suivant la même méchanique, par laquelle on fait raisonner plusieurs instrumens montez à l'unisson par l'attouchement d'un seul. C'est aussi ce que les Sages nous ont mysterieusement insinué, disant, que nature se plaît en nature, & qu'il n'est point de nœuds plus serrez & plus solides que les raports d'une parfaite ressemblance.

C'est pourquoi les vrais dissolvans doivent tellement participer de la nature des corps, qu'on veut dissoudre ; que leur dissolution ne soit proprement qu'-

un relâchement insensible des nœuds, de leurs principes ; en sorte qu'il arrive que celui qui domine s'allie absolument avec celui de la liqueur dissolvante, pendant que les autres encores embarrassez ensemble, se précipitent au fond du vaisseau en forme de lie ou d'impureté. Secondement, que le principe dissout devienne aussi fluide, aussi leger, aussi subtil, qu'il sembloit d'abord être fixe & terrestre dans la masse du composé. Pour cela, il y a une grande difference entre la teinture d'un corps & sa parfaite dissolution. Car si l'on fait évaporer les *s* menstruës, dont on s'est servi, pour tirer une teinture, il laisse en forme d'extrait les corps, dont il s'étoit chargé ; ce qui découvre que cette operation étoit de la nature de nos dissolutions imparfaites ; au lieu que le dissolvant emporte avec lui dans l'évaporation la teinture même, ou le corps qu'il a une fois dissout. C'est ce qu'il importe de bien considerer, & ce à quoi on n'avoit pas encore fait attention.

Ainsi quoiqu'en veüillent dire nos Alchymistes, un même dissolvant ne sçau-

s *Menstruë*, liqueur par laquelle on dissout les corps, *vehicules* de la teinture.

roit absolument dissoudre également toutes sortes de corps; & même la vertu des plus efficaces seroit souvent éludée sans le secours de la chaleur, pour des raisons, qu'il seroit peut-être ennuyeux de détailler à présent : mais que nous expliquerons ailleurs à fond; afin de ne laisser, s'il se peut, rien à desirer dans une matiere aussi importante que celle de la dissolution des corps.

CHAPITRE VIII.

Raisons de la dissolution des corps.

MAIS afin de donner une plus parfaite intelligence de cette méchanique, il faut joindre à cette histoire, celle des motifs, pour lesquels la dissolution des corps est ainsi pratiquée; puisqu'alors nous pourrons conclure avec plus d'évidence & de certitude, que celle des alimens dans l'estomac ne sçauroit être executée par un acide, tel qu'on le pense vulgairement.

Concevons donc que le souverain Auteur de l'Univers aïant voulu faire continuellement naître de nouvelles choses, devoit nécessairement ou créer

en leur faveur de nouvelle matiere, ou en emprunter de celles qui avoient précedé. Ce dernier expediant lui aïant semblé plus digne que l'autre par un decret de sa sagesse infinie, il a composé, dissout, separé les principes des choses qu'il vouloit sacrifier à de nouveaux desseins, & cela par l'activité des vrais dissolvans. Pour choisir ensuite (comme dans une premiere source) les principes les plus convenables à son nouveau sujet, à les assortir par de nouvelles combinaisons, & leur donner de nouvelles formes : pratique, qu'il n'auroit pû executer, si les dissolvans n'avoient pas rendu aux principes leur premiere liberté.

Suivant donc cette regle generale, Dieu voulant reparer sans cesse par de nouvelles productions, le dommage continuel que nos parties reçoivent, a pratiqué dans nôtre estomac une dissolution de certaines matieres ; afin d'y choisir les principes conformes à nos temparemens.

Ainsi cette dissolution n'a dû être ni moins vraïe, ni moins parfaite, que les plus exactes ; par consequent le levain de nôtre estomac devoit plûtôt dénoüer

doucement les principes de nos alimens, que briser leurs masses en parties tres-subtiles, comme nous le disions des acides & des esprits corrosifs: Et comme on le pense vulgairement dans l'école. Autrement le sel, le soufre, le phlegme demeurant toûjours engagé les uns dans les autres, il ne s'en seroit pû faire une séparation aussi exacte, que le dessein de leurs usages le requeroit: Autrement, dis-je, les sanguins, les pituiteux, les mélancholiques, les bilieux n'auroient pû tirer d'un même pain leurs nourritures particulieres. Et bien loin de voir par cette ingenieuse méchanique chaque espece d'animaux convertir les mêmes alimens dans sa substance, elles auroient insensiblement dégénéré dans la sustance de ces alimens là mêmes. Car c'est une démonstration, que n'étant composée que de ce dont chacune est nourrie, il faut ou que le dissolvant, qui préside à la degestion, fasse en leur faveur un choix particulier dans la dissolution des alimens, pour en assortir la matiere comme de nouveaux materiaux à ce qu'elles ont d'endommagé, ou que les alimens subrilisez en de tres-subtiles parcelles, s'unissant peu à peu à leurs

parties, leur communiquent insensiblement leurs premieres consistances. Ainsi qu'à force de reparer un mur avec des pierres de marbre, on refait enfin un mur tout de marbre.

CHAPITRE IX.

Des levains de la digestion des alimens dans l'estomac.

LES levains qui président à la dissolution des alimens chez les sanguins, les pituiteux, les bilieux, les mélancholiques, doivent donc être tres-differens ; puisqu'ils ont dû particulierement dissoudre, je veux dire délier, & mettre en liberté les alimens les plus conformes à leurs especes.

Ainsi l'un plus sulphuré pour les bilieux, a particulierement tiré le soufre des alimens ; l'autre plus salin, plus volatil, en a pareillement separé dans les sanguins les salins-volatils-sulphurez ; l'autre plus aqueux en a dissout le phlegme pour les pituiteux. C'est pour ce sujet que la Sage Providence a si ingénieusement separé dans chaque espece d'animaux,

de la partie la plus parfaite de leurs humeurs, les levains, ou les liqueurs dissolvantes, qu'elles en sont comme l'élixir ou la quinte essence, conservant d'ailleurs si inviolablement leur caractere, qu'elles varient, & dégénerent suivant toutes les alterations, dont leurs humeurs ou leurs † matrices sont susceptibles.

D'où vient que qui pouroit une fois fixer la consistance de ces levains, je veux dire les contenir assez heureusement dans la même disposition, pour qu'ils ne changeassent jamais, auroit trouvé le secret d'entretenir éternellement la santé, au point qu'il l'auroit trouvée ; mais par une suite nécessaire de l'enchaînement des causes generales, tous les agens perdant leurs vertus à proportion qu'ils agissent, ces liqueurs s'alterent à mesure qu'elles dissolvent les corps ; & comme leurs dissolutions deviennent alors moins parfaites, les humeurs qui naissent des principes moins exactement dissous, étant plus impurs, je veux dire composez de parties moins subtiles, & moins choisies, ne produisent à leur tour qu'une

† *Matrice*, sources, minces origenes.

quinte essence vitiée, ou un levain dans l'estomac tres-dégénéré, lequel alors ne peut dissoudre que tres-imparfaitement la nourriture ; c'est pourquoi par un second retour le chile qui s'en separe, & qui pénetre dans les vénes, devenant chaque jour de plus en plus mal affecté, n'y produit qu'un sang crud & tres-mal conditionné ; de sorte que les levains, par lesquels les humeurs étoient d'abord si fines, & si rarefiées, perdant peu à peu leurs premieres qualitez, je veux dire devenant insensiblement plus fixes, plus âcres, plus corrosifs, plus acides ; les dissolutions en portent tellement le caractere, qu'il en naît une infinité d'incidens tres-fâcheux.

Le progrés de ce changement est la cause secrete des consistances particulieres, ou de ces métamorphoses insensibles, qui nous font dégénérer de tant de manieres, qui arrêtent d'abord l'excression ou l'accroissement des parties, qui les desseche, les durcit, & les corrompt, ou, pour le dire en un mot, qui fait succeder au jeune homme, à son teint fleuri, à son embonpoint, à sa vivacité ; le vieillard avec son teint pâle, matte, obscur, ses rides, sa peau

dure & desséchée, sa maigreur, sa pesanteur, ses foiblesses ; effets d'autant plus admirables, & qu'il importe si absolument d'observer avec toute l'attention nécessaire, qu'il est impossible de pratiquer surement la Medecine sans les avoir suffisamment examiné ; aussi prétendons nous observer jusqu'à leurs moindres particularitez dans l'histoire de la vie & de la mort, que nous publirons quelque jour ; dautant qu'elles nous serviront de lumieres pour découvrir les mysteres les plus secrets de toutes les maladies.

Deux grandes veritez, par exemple, se manifestent parmi toutes ces considerations. L'une est que le vieillard n'est mal-sain, le valetudinaire foible & languissant, que parce que la vie n'est à proprement parler qu'une fiévre lente, par laquelle nous sommes insensiblement consumez par l'effet des dépravations qui arrivent aux levains de l'estomac.

L'autre verité est que pour bien juger des bonnes qualitez de ce levain, il faut choisir l'état de la plus vigoureuse santé ; & non pas faire comme ceux qui jugent indifferemment des levains de

tous les âges, comme s'il étoit possible qu'on l'eût encore à quarante ans tel qu'il étoit à dix-huit.

Ceux qui ont le plus heureusement découvert le secret de la composition du sang, ont si parfaitement connu les desordres, qu'y pouvoient causer les acides, qu'ils sont tous unanimement convenus que les acides dans l'estomac, étoient un poison dans le corps humain; d'où ils concluoient que ceux de l'estomac devoient recevoir une nouvelle consistance par l'alliance des sels de l'aliment, & le mélange de la bile.

Nous esperons en effet de montrer un jour que tous les maux naissent de l'acide, & ne varient qu'autant qu'ils sont differentiez par un nombre presque infini de combinaisons de la part des humeurs qui coulent dans nos vénes. Mais ces Auteurs n'ont sans doute consenti à cet acide, que pour n'avoir pas suffisamment reflechi aux proprietez de l'acide, & de la fausse dissolution. Car la même raison qui leur fait proscrire cet acide des venes, les devoit également engager à le bannir de l'estomac; premierement, parce qu'il n'y coule que comme la quinte-essence des hu-

meurs, qui ne sçauroient fournir un acide qui leur manque ; secondement, la dissolution des alimens dans l'estomac n'étant que la premiere ébauche de celles qui sont executées dans les vénes, le même dissolvant doit absolument regner par tout.

Nous ajoûterions d'autres preuves si nous osions nous arrêter davantage sur ce sujet, sans paroître trop écartez de la Sauge, dont nous avons à parler; toutefois pour la reprendre au plûtôt, Voici en peu de mots de quelle maniere à peu prés l'on peut penser que la dissolution dans l'estomac est executée par nos sels volatils quarrez.

CHAPITRE X.

Méchanique de la digestion des alimens dans l'estomac.

SUIVANT ce que nous disions des sels en general, ces principes étant composez de deux parties, l'une qu'on nomme l'acide universel, & l'autre l'eau ou l'alkali volatil ; il arrive nécessairement dans tous les corps, où il se

rencontre des sels de même espece, qu'ils s'unissent exactement au préjudice des autres principes, par la raison de cette simpathie que nous avons expliquée dans la conformité de leurs natures; alors suivant que l'acide des uns est plus fixe, ou plus actif, ou plus abondant que celui des autres; il chasse le plus foible de la place qu'il occupoit, & lui cede en même tems la sienne, & par ce commerce soudain, l'un dégénere en quelque façon en l'autre; de sorte qu'ils ne sont dans la suite qu'un même composé, mais d'une nouvelle consistance.

Or l'acide des alimens, comme plus crud, plus copieux, plus fixe que celui des sels du dissolvant stomacal ou du levain, (lequel est tellement ouvert & rarefié par une infinité de fermentations differentes, qu'il pouroit en quelque façon passer plûtôt pour un alkali que pour un sel quarré;) cet acide, dis-je, des alimens prevaut toûjours dans cette union, & chasse ainsi tres-facilement l'acide ètheré du dissolvant, pour se réünir dans son alkali, ou son eau élementaire. Alors si nous concevons que cet acide donnoit aux alimens la soli-

dité & la consistance, nous jugerons que tout de même qu'un édifice s'affaisse & périt dés qu'on brise ses murs & ses charpentes ; la machine des alimens, décomposée par la dissolution de ses sels, s'écroule & tombe en ruine.

Mais quant à ces sels volatils quarrez du dissolvant, une legere portion d'un soufre tres-exhalé s'y étant unie, comme elle agit de son côté sur le soufre du mixte, suivant la méchanique ci-dessus expliquée, elle en tire sa part aussi-bien que le sel a tiré la sienne;& par ce moïen il se fait une espece de choix de ce qui est le plus conforme au temperament du sujet, par l'ingenieuse combinaison qui se rencontre dans la composition du levain stomacal.

Ainsi plus ce levain participe des sels quarrez, & moins des soufres, comme dans les sanguins ; ou plus des soufres, & moins des sels, comme dans les bilieux ; ou plus de phlegme & des sels, comme dans les pituiteux ; il tire du sein des mixtes qu'il décompose, les principes nécessaires à ces temperamens, par un moïen si simple & si ingenieux, qu'on ne l'auroit jamais crû tel.

De cette découverte suivent beaucoup de consequences qu'il importe tellement de sçavoir, qu'elles renferment absolument la partie la plus essencielle de la Medecine. Je n'en proposeray pourtant ici que quelques-unes, crainte d'être trop long ; quoique j'ose croire que le Lectéur ne sera pas moins satisfait d'aprendre des veritez si utiles & si nouvelles, que moi de les lui pouvoir découvrir. Il suit donc entre autres consequences de cette tres-simple méchanique de la dissolution des choses, que le sel est leur principal dissolvant ; parce qu'il domine plus que les autres principes dans leur composition, & que son espece est si précisement la même dans toutes sortes de sujets, que la diversité de leurs temperamens ne consiste que dans sa combinaison avec le phlegme ou les soufres. Par consequent les mélanges, d'où naissent les temperamens, ne sont qu'étrangers & plus contraires que favorables à la perfection de la nouriture.

On démontrera même un jour que les maladies & la mort, qui en est comme le comble ou la derniere extremité, dépendent si absolument du mélange

de ces temperamens, qu'on ne commence à dégénérer, que dés que le temperament est declaré. Mais cette verité a besoin de tant d'explications pour être démontrée, que je dois prier le Lecteur de les attendre avant que d'en vouloir décider. Je les donneray au Traité de la vie & de la mort.

Il suit aussi de cette méchanique qu'il doit y avoir une telle proportion entre le sel du dissolvant, & celui du mixte qui doit être dissout, qu'à proportion qu'elle est plus ou moins exacte, la dissolution qui s'en fait est plus ou moins imparfaite.

Si par exemple le sel du dissolvant est d'une nature plus fixe que volatile, comme le sel marin, bien loin de pouvoir se remplir de l'acide volatil occulte des mixtes, (parce qu'il est déja suffisamment chargé d'un acide de même nature) il contribuëra plûtôt à le deffendre de la corruption qu'à le détruire.

Si au contraire ce sel dissolvant excede par une plus grande quantité d'acide, plus solidement fixé dans une teinture métallique, comme le vitriol, ses pointes tranchantes découperont, ainsi que nous le disions tantôt, la substance du mixte,

mixte, au lieu de la dissoudre; de sorte qu'il s'en fera une fausse ou imparfaite dissolution.

Si enfin ce sel du dissolvant alkalisé par d'excessives fermentations, comme nous l'expliquerons un jour, ressemble au sel de tartre; son acrimonie trop cuverte pour retenir l'acide étheré des mixtes, en boira, pour ainsi dire plûtôt le phlegme grossier, qu'il ne le détruira, d'où il tirera au lieu d'un chile crémeux, doux, balzamique, fluide, volatil, une serosité froide, cruë, source intarrissable de fluxions, d'hydropisies, de rumatismes.

Ainsi à proportion que le sel volatil qnarré des dissolvans cesse de se remplir suffisamment de l'acide étheré, qui lie les parties des mixtes; leur dissolution moins parfaite, donne des chiles plus cruds & plus indigestes, c'est-à-dire dans lesquels, faute d'une parfaite dissolution de leurs principes & de leur entiere liberté, le sang ne trouve plus dequoi reparer suffisamment sa masse. Alors les parties endommagées manquent de nouriture, & par consequent se dessechent, se durcissent, deviennent tenduës, roides, pesantes; effets

que nous décrirons en détail dans l'autre Ouvrage, & qu'on peut cependant designer, disant qu'à l'embonpoint, à la vigueur, à la force de la belle & charmante jeunesse, succedent peu à peu les foiblesses, la maigreur, les rides de la pitoïable décrépitude.

Comme la dissolution des alimens dans l'estomac, quelque exacte que nous la jugions, n'est à proprement parler que l'ébauche de celle qui doit être accomplie dans les visceres ; je veux dire que le chile tout purifié qu'il soit, exige un très grand nombre de nouvelles préparations, pour rendre aux principes leur parfaite liberté : C'est toûjours par l'operation d'un même levain, & par la même méchanique qu'elle sont executées.

C'est pourquoi le corps devant laisser continuellement sortir cette portion des alimens, qui pour être moins conforme à la qualité du temperament, lui devient un excrément nuisible, est ouvert en divers lieux suivant le voisinage & la disposition des principaux visceres ; & les excrémens sont tellement pénétrez d'une portion du sel volatil quarré du dissolvant general, qu'ils dé-

viennent, tous grossiers & fixes qu'ils nous semblent, propres à se raréfier, *u* s'exhalter & se résoud e à l'air, à peu prés comme a fait dans les vénes leur plus subtile & plus pure portion.

Ce qui n'arrive pas lorsque les levains sont trop fixes; & de là on observe une tres-grande difference entre l'excrément des vieillards, & des personnes mal-saines, d'avec les jeunes gens frais, vigoureux, & joüissans d'une parfaite santé. Ceux-là pour être plus fixes se précipitent au fond de l'eau comme une terre argilleuse, ou se dessechent & durcissent à l'air, comme cette même terre aigre & pesante. Ceux-ci au contraire se levent, s'enflent, se fermentent, se rarefient, se dissolvent & se consument entierement à l'air, ou nagent sur l'eau comme des éponges, quelques solides qu'ils paroissent; effets dont l'ingénieux & pénétrant Medecin tire les plus utiles consequences de la Medecine. Aussi nous apliquerons-nous un jour à faire connoître autant qu'il nous sera possible

u *S'exhalter*, se dit des corps, qui aprés une longue fermentation sont levez comme la pâte, & commencent à laisser échaper leurs parties les plus subtiles.

ces étranges mutations. Comme quoi, par exemple, le sel volatil quarré des dissolvans dégenere en des aciditez ou vitrioliques, ou nitreuses, ou alumineuses, &c. d'où naissent ces bizarres sortes de maladies x chroniques ; trop malheureux apanage de la vieillesse, desquelles cependant la vie est tellement traversée suivant l'ordre de ses divers âges, qu'elles ressemblent à ces orages particuliers dont chaque climat est ordinairement partagé.

CHAPITRE XI.

Histoire des proprietez de la Sauge.

CE seroit tout dire en un mot des merveilleuses proprietez de la Sauge, d'assurer que ses sels volatils quarrez sont tellement propres à se boire, s'il faut ainsi dire, & à absorber l'excés de ces aciditez malignes, que le levain de l'estomac contracte peu à peu, qu'il le peuvent garantir, & le maintenir dans une parfaite disposition. Tout se passant

x *Chroniques*, longues, permanentes, habituelles.

en effet d'une même maniere dans l'Univers. Ces sels attirent & se chargent de l'acide contre nature, comme ceux des levains se trouvent abreuvez de ceux des alimens; parce que suivant ce que nous disions tantôt, l'acide le plus fixe chassant le plus leger : celui que nous accusons comme plus crud & plus terrestre, prevaut sur le volatil dont les sels de la Sauge sont remplis; & c'est de là qu'on peut assurer que ces sels agissent en quelque façon avec choix sur le principe des maux. Aussi les plus habiles Praticiens ont toûjours coûtume de prescrire les sels volatils-huileux comme leurs plus grands remedes, en ce qu'étant composez d'acide & d'alkali, pendant que celui-ci absorbe l'acide malin, l'autre prend sa place & rétablit la partie dans son état naturel. Car c'est également l'endommager, que de la priver absolument de cet esprit acide, ou de l'en mal remplir.

Ce seroit donc dire en un mot que la Sauge est le plus excellent, & le plus souverain des remedes; de lui attribuer la puissance de contenir inviolablement le levain de l'estomac dans les justes bornes de sa médiocrité.

Mais parce que ceux qui pour être trop pleins du systême confus de quelques Anciens, auroient de la peine à consentir au nôtre, par lequel nous prétendons que l'acide diversément combiné avec les humeurs est la cause generale des maladies : il me semble que pour leur faire plus facilement connoître ce mystere, je dois consentir à une nouvelle digression en leur faveur, disant qu'il est en general de la connoissance des maladies, comme du jeu des eschets. Car de même que ceux qui le veulent aprendre, n'y sçauroient presque réüssir, s'ils ne sont premierement instruits du dessein general du jeu, & des usages de chaque piece en particulier ; parce que leurs combinaisons s'étendent jusqu'à l'infini, & sont d'autant plus impénétrables que la varieté de leurs marches le rend d'une irregularité tout-à-fait impraticable. Ceux qui toûjours au dehors de la nature, ne fondent leurs raisonnemens, que sur une certaine regularité, qu'ils observent pour l'ordinaire dans les évenemens accoûtumez, la trouvent si souvent déconcertée par mille incidens inopinez, ou la voïent dependre d'un si grand nom-

bre de circonſtances bizares, qu'ils s'en forment le plus ſouvent des idées tres-differentes de la verité.

La ridicule multiplicité des cauſes qu'ils donnent aux maladies (comme ſi par exemple, il en faloit une particuliere pour produire les migraines, une autre pour les pleureſies, une autre pour le éréſipeles, &c.) Cette multiplicité, dis je, n'eſt pas une des moindres erreurs où donne leur imagination. Car ils ont bizarrement concerté ſur ce plan une méthode ſi embaraſſée, & un ſi prodigieux fatras de remedes, qu'ils ont fait de la Medecine (cette ſcience facile, ſimple, ingénieuſe) un Art tres confus & tres-embroüillé.

Mais les connoiſſances que la Chymie nous donne, jointes aux lumieres de la Métaphiſique, qui nous aprend que *Dieu* n'agit en tout que par des loix generales, nous font tres évidemment connoître que d'un même principe malin combiné, comme nous le diſions, en autant de manieres qu'il ſe rencontre d'humeurs, & de parties ſolides, & que les uns & les autres ſont ſuſceptibles de changemens, que, dis-je, de ce même principe naiſſent toutes les maladies;

en sorte qu'il suffit de le connoître parfaitement pour découvrir la source la plus secrete de leurs symptomes, & d'atteindre ce poison secret par quelque specifique, pour guérir d'un seul coup, s'il faut ainsi dire, generalement toutes les maladies.

Quoique la Pratique ne s'accorde pas tout-à-fait avec cette Theorie, & que ceux qui cherchent depuis tant de siecles, suivant ce principe, un remede universel n'y aïent pas encore réüssi : ce systême n'en est ni moins vrai, ni moins évident. L'erreur vient du change que l'on prend dans la recherche de cette cause funeste, dont on accuse le plus souvent les choses le plus innocentes. Elle est en effet d'autant plus difficile à découvrir, que ne se manifestant que par une infinité d'effets tres équivoques, & ne paroissant jamais à nud : quelques précautions que l'on prenne pour la déveloper, on n'en peut former que de simples conjectures.

Tous les plus grands hommes ont pensé qu'elle habite dans nos vénes comme une hoste inconnuë, qui suivant les maximes d'une politique artificieuse ne se manifeste jamais qu'en des tems où la

nature moins puiſſante,manque de force pour la reprimer. Ils la comprennent encore comme une ſemence inviſible, enfoüie dans nos vénes, comme dans une terre feconde, où elle attend ſilentieuſement la ſaiſon favorable pour germer & produire ſes fruits ; de ſorte qu'ils conſiderent cette foule de *y* ſymptomes, ces boüillonnemens d'humeurs, leurs conſiſtances ſi alterées en aparence,ſi corrompues, ce deſordre qui regne dans les eſprits, ces douleurs ; en un mot, tout ce qui ſe paſſe dans les plus grands maux comme les diverſes productions de cette ſemence, qui pouſſe ainſi ſes feüilles, ſes fleurs, ſes fruits, & ſe reproduit par de nouvelles ſemences ; d'où les maux augmentent, ſe multiplient ou dégénerent en d'autres, par des eſpeces de tranſplantations d'une ſuite auſſi réguliere, que celles que nous obſervons dans l'Agriculture.

C'eſt pourquoi perſuadez par toutes ces connoiſſances que le ſang, par exemple, n'eſt pas alteré dans ſon principe radical ; mais ſeulement déguiſé par l'impulſion d'une vapeur maligne, lorſ-

y *Symptomes*, douleurs, accés, augmentations, effets d'une cauſe morbifique.

qu'ils le voïent en aparence si corrompu dans les saignées, qu'on fait aux pleuretiques, ils se servent des remedes propres à faire transpirer par de longues & douces moiteurs, cet acide secret, & dans ces occasions ne consentent d'abord à quelques saignées, que comme ces grands Politiques, qui sacrifient suivant l'occurance d'un incident fâcheux, des victimes innocentes à la néceſſité qui les presse; aussi ne voïons-nous aucunes Cures parfaites de l'usage des remedes generaux, leur succés n'étant reservé qu'à ces specifiques, dont la vertu atteint secretement la cause du mal.

Mais il ne faut pas s'imaginer que tous les maux, dont on est pénétré, naissent par la même voïe. Je ne parle point ici de ceux que l'intemperance produit par trop de repletion, pour lesquels il suffit d'observer une z diette judicieusement prescripte, ou de vuider l'estomac & les vénes, lorsqu'on ne veut pas attendre du tems un secours moins prompt. Je n'entends point aussi parler des maux qui viennent d'inanition, que la bonne nouriture peut seule

z *Diete*, regime.

guérir. Il ne faut pas être Medecin pour se soulager dans ces évenemens ; & pour me servir des paroles même d'Hipocrate : *Il faut que tout homme sage, persuadé que la santé est un trésor précieux, sçache se secourir lui-même dans ces maladies.*

C'est donc de ces autres événemens que la diete seule, & le bon gouvernement ne sçauroient surmonter, & dont nous croïons que la cause seule mérite l'attention du Medecin, lesquels il ne faudroit, pour ainsi dire, consulter, comme les Oracles, que dans les choses importantes ; au lieu de les occuper à tout ce que les moindres Apotiquaires ou les hommes & les femmes de garde peuvent faire.

Mais pour revenir à ce principe general des maladies, Hipocrate en convient dans son Traité *de Flatibus*, ou des vents. Il dit que des flatuositez, que nous autres apellons acide vaporeux, naissent toutes les maladies, desquelles il fait un détail assez long, à la verité d'une maniere confuse & peu exacte. Toutefois comme nous préferons en faveur de nôtre systême la caution de l'experience à son autorité ; il nous suf-

fit de faire ſeulement connoître qu'il en avoit (auſſi-bien que le reſte des grands hommes de nos jours) fait la découverte en ſon tems, & que nôtre raiſonnement n'eſt pas établi ſur des idées de nouvelle invention.

Ainſi les ſels volatils de la Sauge agiſſans avec avantage ſur l'acide morbifique, deviennent à proprement parler un remede univerſel. Toutefois comme cette avantage eſt ſouvent fort different, à cauſe de la varieté des acides, qui bien que radicalement d'une même eſpece, ſont caracteriſez par le ſort de leurs combinaiſons avec les humeurs d'une infinité de conſiſtances; la Sauge n'opere pas toûjours avec le même ſuccés & la même facilité.

En effet, il y a dans les humeurs, comme nous le remarquons dans les mineraux, un mélange où l'acide eſt ſi fortement conſolidé avec ſon alkali, qu'il eſt tres-difficile de l'en ſeparer. Tel eſt par exemple, l'acide fixé dans une teinture provenant du cuivre ou du fer, qui ne ſe diſſout que par un tres-violent travail. De même que celui qui s'eſt fixé dans l'humeur des atrabilaires, eſt d'une diſſolution ſi difficile, que les

plus ingénieux Praticiens méditent plûtôt sa prompte & commode sequestration que sa destruction ; aussi les sels volatils de la Sauge ne lui donnent-ils d'abord que de foibles atteintes. Cependant comme il n'est rien plus sujet au changement que les corps, qu'une continuelle fermentation exerce, on doit esperer que cette fermentation devenant d'autant plus efficace qu'elle est plus violemment précipitée par l'usage des sels de la Sauge, elle poura enfin résoudre ces aciditez rebelles, ou du moins temperer tres-considerablement leurs mauvaises qualitez ; d'où l'on peut conjecturer que la Sauge est toûjours assez ou beaucoup profitable.

Cependant comme en matiere de Medecine, ainsi qu'en celle de Politique, il n'y a pas moins d'habileté à s'épargner quelquesfois les dures ressources de son autorité, qu'à les pratiquer quand on peut atteindre son but, en éludant les difficultez qu'il faudroit alors surmonter ; il est des maux si bizarres, que quelqu'utilité qu'on pût esperer de la Sauge, il vaut mieux se servir d'un acide fixe pour en *a* rein-

a *Reincruder*, se dit des choses volatiles qui

cruder la matiere, & la précipiter par les selles ou par les urines : par exemple dans ces violentes émotions, où la bile prodigieusement rarefiée, met dans un desórdre étrange le sang & les esprits, ou dans ces inflammations d'estomac si cruelles, ou dans ces déreglemens d'esprits, qui troublent le sommeil, il est plus expedient d'user de remedes palliatifs, rafraîchissans, ipnotiques ou somniferes, ou même de précipiter, comme nous le disions, les humeurs vitiées avec des acides fixez par les urines & par les selles, telles que sont les esprits de nitre, de soufre & de sel marin.

Mais à l'exception de ces maux il n'en reste gueres dont la Sauge ne puisse heureusement attaquer la mauvaise qualité, & pour en faire ici quelque détail. Les paresses de l'estomac, ses foiblesses, ses indigestions, ses nausées, ses *b* éructations, ses gonflemens, ses amas de glaires visqueuses où domine la pituite

l'on rend fixes par le mélange d'un acide fixe ou d'un alkali fixe. Ainsi l'on fixe l'esprit volatil de sel armoniac avec l'esprit de vitriol.

b *Eructations*, rots importuns avec mauvais goût.

cruë ; en un mot toutes les dépravations dont cette partie est susceptible par le commerce des acides plus ou moins fixes, cedent facilement aux sels volatils huileux de la Sauge.

Comme ces sels ne bornent pas leur action dans l'estomac, & qu'ils pénetrent même dans les lieux les plus reculez des vénes & des nerfs, ils y combattent avec un succés égal les monstrueuses productions de nos aciditez ; & par ce moïen étouffent, s'il faut ainsi dire, cet hydre morbifique, qu'on peut à bon droit nommer à mille-têtes plûtôt qu'à sept. En effet, les sels volatils de la Sauge passant de l'estomac dans les entrailles, ils y pénetrent & détruisent ces *c* aciditez tartareuses, d'où sont produites les glaires corrosives, qui donnent occasion, non-seulenent à tant de *d* constipations cruelles ; mais aux choliques, aux vents, aux flux dysenteriques, lienteriques, &c. & à beaucoup de tensions & de gonflemens tres-douloureux. Car de-là s'insinuant avec le

c *Aciditez tartareuses*, sont des parties les plus fixes & terrestres des humeurs nourricieres.

d *Constipations* ou obstructions.

chile, qu'ils rendent plus dissout, plus épuré, plus fluide; ils levent & résoudent peu à peu toutes les obstructions des glandes mesenteriques, desquelles naît un très-grand nombre de maladies, non toutefois comme d'une cause principale; mais comme des effets les plus funestes de cette cause, qui dépend de l'aigreur du chile.

Aprés que nos sels ont ainsi pénétré tous les réduits du mesentere, & passé le canal thorachique avec le chile qui leur sert de véhicule, ils arrivent dans les vénes, où excitant une fermentation plus active, ils rendent le sang plus dissout, plus volatil, plus parfait; & par cette heureuse méchanique éteignent un grand nombre de fiévres nées du divorce, que l'acide malin cause dans les humeurs.

De-là toutes les dépravations particulieres de certaines parties, comme les condensations d'une pituite froide & aqueuse dans le cerveau, les obstructions du foye, ses schires & ses autres duretez, les *e* congestions solides de la rate;

e *Congestion*, se dit des amas qui causent une obstruction, où les corps sont fortement serrez les uns contre les autres, d'où naissent les schires.

en un mot toutes les *f* concretions des glandes mal habituées, font insensiblement détruites. Aussi est-on de tout tems convenu que la Sauge étoit amie du cerveau, & des principaux visceres: les gouteux ne la trouvent pas moins favorable à leurs articles, les épileptiques à leurs nerfs, aussi-bien que les catharreux, les hydropiques se loüent des évacuations sensibles & insensibles qu'elle leur procure; les graveleux ressentent qu'à proportion qu'elle fortifie leur estomac, elle derobe à leurs reins les impuretez qui les chargent.

Mais de tant de personnes, toutes à leur maniere tres-fort redevables aux merveilleuses proprietez de ce simple, il n'en est point qui s'en doivent autant loüer que celles dont les pâles couleurs, & les supressions des avantages de leur sexe, sont heureusement guéries par l'usage de la Sauge.

Les gens sujets aux vapeurs, aux vertiges, au deffaut de memoire, aux palpitations, y trouvent un remede également souverain. Enfin, je crois

f *Concretions*, se dit des glandes qui grossissent par ces congestions, & semblent en recevoir une abondante nouriture.

qu'il seroit ennuïeux de poursuivre un plus long détail, aprés avoir aussi clairement démontré par quelle méchanique la Sauge agit sur le principe general des maladies. Mais il importe beaucoup d'expliquer comme quoi à proportion que l'alkali de la Sauge s'est chargé des acides cruds, fixes & contre nature, que nous accusons ; il forme avec lui un sel marin, ou quarré d'une nouvelle espece, qui suivant ses disposipositions plus ou moins fixes, prend pour s'écarter ou la voïe des selles, ou celle des urines, ou celle des sueurs, ou de l'insensible transpiration. Car l'acide volatil de la Sauge aïant par cet échange occupé dans les parties, la place que tenoit l'acide morbifique, les repare si parfaitement, qu'elles peuvent alors écarter tout ce qui leur est nuisible.

Ainsi la Sauge d'elle-même, plus diurétique & diaphorétique que purgative, excede néanmoins dans l'une ou dans l'autre de ces qualitez, suivant celles dont son alkali se trouve g empreint & specifié. D'où l'on peut conclu-

g *Empreint*, impregné, chargé, pénetré, rempli, specifié, caracterisé.

ce qu'ordinairement l'effet des plus puiſſants remedes dépend pour le moins autant de leurs combinaiſons avec les matieres morbifiques, que de leurs propres qualitez ; & qu'il n'y a par conſequent que des Empyriques temeraires, à jurer ſur tel & tel effet de leurs remedes.

On ne doit pas toutefois conclure delà que leurs proprietez ſoient auſſi équivoques ; parce que, ſuivant le ſyſtême de l'acide & de l'alkali, on peut aſſurer qu'immencab'ement le ſel quarré de la Sauge écartera telle cauſe d'un mal, ſans décider par où préciſement cette ennemie prendra la fuite ; ou pour nous expliquer plus clairement, l'on convient qu'il eſt aſſez poſſible de juger de la guériſon d'une maladie, ſans déterminer au juſte par quelles évacuations elle ſera terminée.

J'avoûë qu'à parler generalement, on ſçait que, ſelon les raiſons méchaniques de la compoſition de nôtre machine, les matieres s'évacuant toûjours par les voïes les plus proches & les plus faciles, les maux de ventre & des entrailles cedent, par exemple, aux purgations ; ceux des reins & d'une ſeroſité cruë & abondante ſe diſſipent par les

urines ; enfin que l'insensible transpiration délivre les chairs, & même les vaisseaux sanguins de ce qu'ils ont de trop exhalté. Mais du general au particulier la distance est trop vaste, pour qu'un Medecin prudent & éclairé se pique d'en pouvoir toûjours également juger. C'est ce qu'on démontrera dans son lieu d'une maniere plus convaincante.

C'est donc toûjours le caractere special, & s'il faut ainsi dire, le génie de l'acide morbifique qui décide absolument du sort de l'alkali de la Sauge ; & dans ce nouveau mélange, cet alkali n'est à proprement parler utile à la santé, qu'autant qu'il attire, arrache & transplante l'acide malin fixé dans la substance des parties, pour l'entraîner ensuite comme un principe étranger, vagabond & sans liaison.

C'est pourquoi l'usage de la Sauge seroit absolument inutil, sans les évacuations qui le doivent suivre, soit par les selles, soit par les urines, soit par les sueurs ou l'insensible transpiration. Effets qui n'appartiennent pas seulement à la Sauge ; mais à toutes sortes de remedes, & même aux mouvemens

critiques les plus naturéls & les moins sollicitez. D'où vient qu'Hipocrate, toûjours d'une pénétration admirable dit, que l'on se doit deffier de tous les remedes, & des crises qui semblent les plus favorables, même de la prompte & soudaine convalescence d'un malade, qui n'est accompagnée ni suivie d'aucune évacuation capable d'en désigner la cause. Il n'astreint pas à la verité une circonstance si absoluë à telles ou telles évacuations précisément designées; mais à quelques - unes en general; de sorte qu'une grande transpiration, qui peut échaper à l'attention d'un malade, dont néanmoins l'habile & judicieux Medecin découvre le secret par la nouvelle odeur qu'il sent de son malade, par le relâchement de sa peau devenuë molle, spongieuse, humide, par les rhithmes & la consistance de son poulx, ou enfin par d'autres circonstances : cette insensible transpiration, dis-je, n'est ni moins puissante, ni moins sûre que les selles ou les urines.

Nous ferons un jour plus évidemment connoître cette verité, lorsque nous expliquerons le mouvement des crises, & les raisons de ces dépôts étrangers,

d'où naissent les goutes, les gravelles, les lepres, les gales, les ulceres, les érésipeles, les catharres, &c. & à cette occasion nous ferons voir que trop souvent une transpiration sollicitée par un remede, mais imprudemment suspenduë, cause de tres-funestes retours. Alors le Lecteur se persuadera que la plûpart de nos remedes se modifient plus souvent du caractere des semences morbifiques, qu'ils ne les éteignent (comme on se l'imagine.) Verité que personne que je sçache n'avoit encore découverte, & que j'ose proposer quelque étrange qu'elle paroisse d'abord ; d'autant que l'experience & la méditation de nos principes l'autorise suffisamment.

Au reste, la Sauge n'est pas moins efficace à l'exterieur qu'au dedans des parties, étant d'une qualité vulneraire, douce, balzamique fortifiante, resolutive. C'est pourquoi on l'emploïe avec beaucoup de succés à fomenter les parties foibles & debiles, à déterger des ulceres, des érésipelles, des gales, à résoudre des œdemes ou d'autres amas d'humeurs solidement invisquées & épaissies.

Quoique nous n'ignorions pas que

le soufre de la Sauge contribuë tres-considerablement de son côté à de si heureux succés, & qu'il merite par consequent d'avoir sa place dans cette Histoire: nous avons crû pour deux raisons n'en devoir discourir qu'à la fin de cette Dissertation. Premierement, à cause que le sel est non-seulement le principal agent, d'où les autres principes empruntent leur activité; mais aussi le modele qu'ils imitent dans leurs procedez. En second lieu, nous aprehendrions qu'un détail plus chargé d'operations particulieres, quoique d'un même dessein, ne devint ennuïeux ou embarrassant.

Le soufre de la Sauge s'allie donc avec le soufre de nos humeurs; mais comme le soufre & le phlegme sont des principes passifs, (je veux dire seulement propres à servir de matiere aux combinaisons, dont le sel se déguise,) ils n'ont de bonnes ou de mauvaises qualitez, qu'autant qu'ils en reçoivent du sel. C'est pourquoi le soufre de la Sauge n'apporte de changement au nôtre, qu'en ce qu'il le dissout lorsqu'il est trop fixe, & l'épaissit lorsqu'il est trop volatil, temperant par ce moïen l'ex-

cessive vivacité des bilieux, & la morne & noire tristesse des atrabilaires.

Voilà ce me semble ce qu'on peut dire en general des proprietez de la Sauge, & de la méchanique de leurs procedez. Comme un plus grand détail nous engageroit dans une si vaste dissertation qu'elle comprendroit toute la Physique; nous prions le Lecteur de considerer ce petit essai plûtôt comme l'échantillon d'un plus grand Ouvrage, (sur lequel on veut présentir son goût) que pour un Traité absolument achevé. Nous discourerons désormais de quelques préparations de la Sauge, par lesquelles on met ingénieusement en œuvre ses plus secretes qualitez.



SECONDE PARTIE.

De la maniere d'user de la Sauge, & de quelques préparations particulieres par lesquelles on augmente tres-considerablement ses vertus, que l'on rend propres à un tres-grand nombre de maladies.

CHAPITRE PREMIER.



N s'est plaint il y a longtems qu'on négligeoit trop les remedes qui croissent chez nous, bien qu'on fût persuadé que ceux des païs étrangers ont perdu beaucoup de leurs vertus par la longueur des transports, & qu'ils deviennent d'ailleurs si chers au prix qu'on les vend, que c'est comme un nouveau malheur pour les pauvres malades d'être obligez de s'en servir. Quelques-uns des charitables Medecins, qui se sont le plus écriez contre cet abus,

(persuadez que la Medecine n'est ni plus heureuse dans les cures, ni moins desagreable dans les remedes pour être d'un luxe & d'une dépense si grande ;) ont entrepris divers Ouvrages pour en faire connoître l'erreur. Mais parce qu'ils ont eux-mêmes ignoré l'Art de préparer assez ingénieusement ces remedes pour les rendre aussi exquis, que ceux dont le Soleil a davantage perfectionné la vertu ; on a loüé leur zele, sans croire devoir suivre leurs conseils.

Nous avons en effet des purgatifs, des diurétiques, des diaphorétiques, des cordiaux. Il est en un mot dans nos Campagnes autant de simples qu'on en peut desirer ; mais comme sous un Ciel aussi temperé qu'est le nôtre, ils ne sçauroient recevoir du Soleil & du reste des Astres les diverses influences, qu'exigent en particulier chacune de leurs especes, il faut que l'Art acheve ingénieusement ce qu'il ne trouve trop souvent qu'ébauché ; il faut qu'il adoucisse l'acrimonie de nos purgatifs, tempere l'ardeur des diurétiques, augmente l'activité des sudorifiques & des cordiaux : non toutefois comme se l'imaginent tres-ridiculement la plûpart des Apoti-

quaires, persuadez que faisant des syrops avec le miel ou le sucre, ou des tablettes, ou des conserves, & mille autres sophistications (dont à la verité la bouche est en quelque façon dedommagée, mais que l'estomac abhorre comme tres funestes à sa digestion;) ils y ont fort heureusement réüssi.

En effet, l'Art qui ne doit retoucher les ouvrages de la Nature; qu'afin d'en perfectionner le dessein, doit pour cela étudier en éleve fidele toutes les pratiques generales de leur méchanique, de crainte qu'avec des idées differentes, il ne les détruisit au lieu de les polir.

Ainsi, lorsqu'il prétend rendre meilleurs des simples, dont les qualitez lui sont suspectes, il doit plûtôt rechercher ce qui manque à leur perfection du côté de la maturité, que de celui du mélange. Car la nature, quoique tres-ménagere dans la composition des choses, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi en faveur de ceux qui aiment les idées vulguaires, la nature, dis je, est moins ménagere dans la composition des principes qu'en toutes les differentes prépations qu'ils doivent recevoir, ou pour discourir d'un stile moins figuré, com-

me les choses n'arrivent que selon les loix generales de la combinaison des principes & de leurs mouvemens, elles ne naissent pas toûjours d'une même régularité. Par exemple, sous un Ciel pluvieux & froid, les plantes aromatiques réüssissent moins qu'en des climats chauds & secs; bien qu'en l'un & l'autre lieu leurs semences aïent les mêmes dispositions.

C'est pour cela qu'un prudent & ingénieux Medecin doit sçavoir reparer par les artifices de la Chymie ces deffauts, sçachant donc par exemple, qu'une plante aromatique a ainsi mal réüssi, faute d'une chaleur assez active pour volatiliser suffisamment ses principes, il lui procure une nouvelle fermentation, lui ajoûtant le levain & la chaleur nécessaire, & par ce moïen il en tire des eaux plus ou moins étherées & subtiles, suivant ses desseins. Quelquefois aïant experimenté que la chaleur seule n'est pas capable d'achever ce qu'il ne trouve en quelque façon qu'ébauché, il ajoûte de nouveaux principes. Par exemple, il remplit par l'acidité d'un suc aproprié les pores trop ouverts du sel caustic des titimales, des laureoles, &c. & rend ainsi

ces farouches purgatifs plus commodes que le ſenné.

C'eſt ainſi que l'on repare par une infinité d'autres artifices ces dépravations que l'irregularité des ſaiſons cauſe trop ſouvent dans les fruits. Ce n'eſt pas qu'on pouroit dire des plantes en general, qui ont toûjours beſoin de quelques préparations, que le deffaut eſt moins de leur côté que du nôtre, dautant que nos eſtomacs accoûtumez à n'uſer que de viandes tres-délicates, cuites & aſſaiſonnées de tout ce qui en peut rendre la digeſtion plus aiſée, ſeroient accablez d'un remede crud, & groſſier ; au lieu qu'avant nos bonnes cheres nos aïeuls contents d'un peu de gateau au vin & à l'huile cuit ſous la cendre, de racines & de légumes, bûvoient avec ſuccés le ſuc des plantes ſans aucune préparation. Mais pour nous, il les faut épurer, fermenter, cuire, volatiliſer ; il les faut élever au point de nôtre délicateſſe : & c'eſt en quoi conſiſte maintenant tout ce que nous devons exiger de la Chymie. C'eſt-à-dire que nous avons beſoin des mêmes choſes que nos Anciens ; mais en quelque façon montées d'un ton plus

haut vers la maturité ; d'où vient qu'il n'y a tres-souvent pas moins de difference entre le Seigneur & son Cocher, qu'entre ce Cocher & ses Chevaux. Que tel Medecin qui réüssit à la Campagne chez les Païsans, se trouve déconcerté dans les Villes ; enfin que le plus grand Art de la Medecine consiste dans le secret des convenances, & de leur juste aplication.

On sçait que dans les premieres âges du monde où les hommes vivoient si vieux, les voïages que l'avarice des uns, le luxe & la délicatesse des autres ont fait entreprendre, n'avoient point encore fourni au riche voluptueux dequoi s'irriter l'apetit par des assaisonnemens propres à précipiter dans ses vénes la fermentation des humeurs, & à les user en peu de tems. Qu'au contraire une nouriture plus simple, moins agréable à la verité ; mais plus naturelle & plus saine, reparoit abondamment cet humide radical, qu'une douce & facile fermentation develope ; & met en œuvre peu à peu. Ainsi ces hommes frais, & s'il faut ainsi dire, succulens, remplis & humectez de ce baume, peu actifs & brillans peut-être ; mais sages dans leurs

desseins, constans dans leurs entreprises, fermes & infatigables dans leurs travaux, sur tout sobres d'une nouriture que la nécessité seule pouvoit exiger, entretenoient pendant des siecles entiers, dans le sein d'une solide paix, cette ingénieuse naïveté, dont il ne nous reste presque plus que le nom.

Quoiqu'il en soit, nous devons aujourd'hui préparer nos simples, & c'est une nécessité d'usage, pour laquelle nous devons travailler. Mais afin d'y parfaitement réüssir, il faut n'oublier jamais que les choses ne sont déja que trop composées, que les plus simples en apparence, ont pour ce sujet besoin d'être cuites & digerées dans l'estomac, avant que d'être emploïées à la nouriture des parties ; dautant qu'elles contiennent toûjours des matieres peu sortables à la méchanique des organes.

Ce que j'ai dit ci-dessus de la dissolution des corps, dont il importe beaucoup de se souvenir, en est une preuve tres convaincante Je repeterai encore, mais en peu de mots, ce que j'ai autrefois proposé dans le *Traité des Fiévres malignes*, pag. 92. Que dans le

choix que doit faire l'habile & prudent Medecin, des parties les plus convenables de chaque chose, il doit imiter le Peintre, qui aïant posé sur la palette ses couleurs simples, en fait le mélange suivant le coloris qu'il veut representer. Car il faut qu'un Medecin proportionne non-seulement la proprieté des remedes suivant les diverses qualitez des temperamens ; mais qu'il en concerte aussi le mélange par raport à l'idée du mal qu'il veut guérir. C'est pourquoi nous prétendons moins dans ces operations charger la Sauge de nombreuses compositions, qu'augmenter ses vertus par les nouvelles dispositions que nous donnerons à ses principes.

Nous étenderions davantage ce prélude, afin de donner une idée plus précise de ce que l'on doit prétendre operer dans la préparation des simples : sans que nous avons dessein de traiter quelque jour à fond cette tres-importante matiere dans une Pharmacopée que nous publirons ; afin d'aprendre de quelle maniere on peut assez utilement préparerer les remedes de nôtre fond, pour nous passer de ceux des païs étrangers. Cependant à l'exemple de la Sauge,

ge, que nous allons préparer, on peut se servir du reste des plantes aromatiques.

Les plus utiles operations, que l'on puisse faire sur la Sauge se réduisent à quatre. L'une est la teinture de ses parties les plus spiritueuses dans une liqueur apropriée. L'autre est la distillation de ses differentes parties. La troisiéme est l'extrait de son baume. La derniere est la confection de ses sels.

CHAPITRE II.

Des teintures de la Sauge.

ON apelle teinture la dissolution qui se fait des principes d'un corps dans une liqueurc onvenable; parce qu'effectivement cette liqueur reçoit une couleur nouvelle, & la teinture de la Sauge est la dissolution de son sel volatil huileux dans l'eau boüillante.

On fait donc pour cela boüillir de l'eau dans une Caffetiere, & lorsqu'elle boult, on y met deux à trois petits bouquets de Sauge; on continuë deux à trois boüillons, puis on retire la Caffetiere du feu. On la laisse un peu re-

froidir, puis on verse cette décoction dans de petits gobelets, ausquels on ajoûte pour les friands un peu de sucre.

Quelques-uns préferent une simple infusion à cette ébulition, retirant leur Caffetiere du feu dés que l'eau boult, pour y jetter les feüilles de Sauge, qu'ils laissent ensuite mitonner demie heure auprés du feu. Mais outre qu'une si legere infusion ne sçauroit suffisamment écarter les principes de la Sauge, trop solidement engagez dans le tissu de sa substance; il en est trop peu dans une si mediocre quantité de Sauge capables de se dégager d'eux-mêmes pour en charger la liqueur. De sorte que cette eau est plûtôt de l'eau chaude un peu parfumée de l'odeur de la Sauge qu'une bonne teinture. Aussi hors de l'eau chaude, qui est de laver legerement l'estomac, & de précipiter dans ceux d'une tres délicate complexion, quelques selles, ou produire des urines un peu plus copieuses qu'à l'ordinaire, on n'en remarque aucun effet considerable.

J'estime donc que pour en user utilement, il faut aprés l'avoir bien choisie & lavée, en mettre du moins le poids

d'un gros sur chopine d'eau ; l'y faire boüillir à petit feu, & toûjours d'un boüillon égal & peu élevé pendant un gros quart-d'heure dans une caffetiere bien close; puis y ajoûter un peu de sucre fin, ou de castonnade de bresil, lorsqu'on y veut de l'assaisonnement, & la boire ensuite comme le Thé, c'est-à-dire le plus chaud qu'il est possible.

Comme ce n'est que par la vertu du sel volatil huileux de ce simple, qu'on en ressent de bons effets, plus il abonde dans la liqueur qu'on en prépare, plus elle en devient efficace. Ainsi il n'est question que d'ajoûter une dose plus forte de Sauge.

Le goût de cette liqueur est incapable de flater le palais ; c'est pourquoi comme l'on n'en doit prendre que pour la nécessité, il convient de la charger autant qu'il est possible, afin d'en augmenter la vertu. Je conseille même de n'y point ajoûter de sucre ; mais à son deffaut de mâcher quelques grains de cachou, ou quelques petits morceaux de canelle préparée, pour s'ôter le deboire, qui n'est à la verité ni plus desagréable, ni d'une plus longue durée,

que celui du Caffé auquel on s'accoûtume si facilement.

On prend aussi les fleurs de Sauge au lieu de ses feüilles ; leur odeur plus suave, & leur goût moins austere rendent leur teinture plus agréable. J'en conseille l'usage, autant que celui des feüilles, bien que la qualité austere & astringeante des feüilles donne quelque chose de plus stomacal.

Comme les principes de ces fleurs sont moins tenaces que ceux des feüilles, une legere ébulition suffit. On les jette donc dans l'eau boüillante, qu'on retire du feu aprés un boüillon, & l'aïant laissé un peu refroidir, on la boit comme l'autre teinture. On boit ces infusions aux mêmes heures & avec les mêmes ceremonies que le Thé & le Caffé. J'estime cependant que le matin à jeun elles sont plus profitables qu'aux autres heures : en un mot, il en faut précisement user comme du Thé & du Caffé.

On peut tirer des fleurs & des feüilles de la Sauge une forte teinture avec de l'esprit de vin, dont une cüeillerée dans un grand verre d'eau prise le matin à jeun est fort profitable. Pour cela on prend de la Sauge qu'on expose une

couple de jours au Soleil; afin d'en volatiliser davantage les principes, & de meurir un phlegme grossier, qui regne toûjours dans les feüilles & les fruits, & dans lequel consiste la mauvaise qualité de leur crudité. Puis on verse dessus, dans un grand flacon, d'excellent esprit de vin, mettant sur une once de feüilles six à huit onces d'esprit de vin, & aprés l'avoir bien boûché on le laisse quinze jours en digestion. Cet esprit ainsi chargé des soufres les plus balzamiques de la Sauge, & du sel volatil le plus ètheré devient d'une tres-grande vertu; mais comme il reste toûjours dans l'esprit de vin un acide volatil tartareux, qui convient moins à ces teintures, que le sel essenciel de leur plante, je préfere l'eau de vie de la Sauge même à l'esprit de vin, la teinture en devient & plus douce & plus aromatique; outre qu'elle porte davantage le caractere special & individuel de son simple.

On tire encore la teinture de la Sauge par le moïen du moust ou vin doux, qu'on fait boüillir avec la Sauge & que l'on distille lorsqu'il est bien fermenté; mais au lieu de ce moust, on se sert plus utilement d'hydromel, dont tout

le monde ſçait aſſez la compoſition, & que l'on diſtille enſuite comme le vin. Cette derniere maniere me ſemble préferable aux autres, & c'eſt celle dont on ſe peut le plus utilement ſervir.

Enfin, je me ſers encore d'une autre maniere, qui ne demande pas de ſi longues préparations. Je fais macerer à la cave la Sauge chargée de ſon ſel lixiviel, puis huit jours aprés je la diſtille. Il eſt vrai que cette eau n'eſt ni autant agréable que les autres, ni auſſi penetrante ; mais on peut s'aſſurer que ſes principes ſont plus entiers, & qu'ils conſervent davantage l'eſſence de la Sauge.

Plus les liqueurs que l'on emploïe à l'extraction de ces teintures ſont ſulphurées, plus on tire puiſſamment les ſoufres de la Sauge ; au lieu que l'eau commune n'en ſepare qu'autant que les ſels, dont elle eſt le diſſolvant ſpecifique, en entraînent avec eux. Effet dont il ſeroit, ce me ſemble, hors de propos d'expliquer maintenant la méchanique.

CHAPITRE III.

Distillation de la Sauge.

LA distillation d'un mixte est la separation de ses parties les plus subtiles, & comme le recuëil de ses plus efficaces proprietez.

La distillation de la Sauge est la separation de son sel volatil huileux, resout dans un soufre tres-étheré, & une legere portion du phlegme le moins grossier.

On distile la Sauge de plusieurs manieres ; mais toutes ne sont pas également bonnes. Les Apotiquaires se contentent de la piler, & d'ajoûter un peu de vin, pour en faire une masse, que les plus ingénieux laissent *e* macerer, puis ils la mettent dans leur alembic, & la distilent à feu nud ou au bain-marie. Les autres se contentent de l'avoir pilée & la distilent d'abord. Mais au lieu de ces eaux essentielles que nous en devons tirer, ils n'en separent que le phlegme crud & grossier, toutefois chargé d'une tres-legere portion d'esprit, &

e *Macerer*, mortifier, mattir.

de quelques goutelettes d'huile. C'eſt pourquoy je ne crois pouvoir mieux nommer ces ſortes d'eaux diſtilées (dont ils vantent toutefois avec amphaſe les grandes proprietez, que du nom que leur donne Vanhelmont, qui les apelle ſueurs des plantes. Auſſi n'en voit-on gueres de meilleurs effets que de l'eau commune ; c'eſt pour cela que j'ai coûtume d'en ordonner tres-peu, préferant la décoction des ſimples pour le véhicule dont j'ai beſoin dans les potions que je preſcris.

Ces eaux diſtilées, auſſi-bien que celles de la Sauge, ne ſont donc que les moindres parties des corps, dont elles ſont tirées Ce qu'il me ſeroit facile de démontrer, tirant du marc de leurs diſtillations des choſes plus précieuſes & plus efficaces, que tout ce qu'ils en ont d'abord ſeparé.

Auſſi quelques Apotiquaires moins négligeans que les autres, ont crû merveilleuſement prévenir ce deffaut, calcinant à grand feu ces reſtes, pour en tirer le ſel âcre & cauſtic par la lexive, & l'ajoûter enſuite à leur liqueur. Mais cette préparation quoique plus rafinée & plus laborieuſe, ne rend leur eau ni

plus efficace ni d'un meilleur goût ; au contraire ce sel corrompt & détruit le peu de vertu qui y restoit ; ce qui se prouve ainsi par comparaison.

Le bon vin est sans doute la liqueur la plus parfaite du suc des raisins. Il s'en est fait dans le tonneau par le moïen de la fermentation une insensible distillation, où comme dans un alembic les impuretez se sont précipitées au fond. Or si on les prend & qu'on les calcinne, pour en tirer ce sel lixiviel, & qu'on l'ajoûte au vin, afin d'en augmenter la force & la vertu suivant l'intention de nos Artistes, on verra dans l'instant cette précieuse liqueur noircir, perdre son goût, & dégénérer en un moment dans un vin poussé. En effet, le propre de ces alkalis fixes est de s'unir tellement à ce qu'ils trouvent de sel essenciel dans la liqueur, (par le moïen desquels la portion sulphureuse volatile y étoit jointe,) qu'ils y causent un départ & comme un précipité, qui donne occasion à l'entiere dissipation de ce qu'il y a de plus subtil. En effet, lorsqu'on veut promptement distiller de l'eau de vie, & l'avoir dés la premiere distillation aussi pure qu'elle le devient aprés

les secondes, il faut jetter du sel de tartre dans le vin, & donner ensuite un feu tres lent. Mais de cette erreur des Apotiquaires, nous pourions tirer occasion de découvrir un tres-grand nombre de veritez, s'il nous étoit permis de nous écarter plus long-tems de nôtre sujet. Ce sera donc pour la Pharmacopée que je médite ; lorsque j'aurai donné les Ouvrages qui la doivent préceder.

Plus les liqueurs sont composées de principes differens, plus leur corruption se manifeste ; au lieu que les plus simples n'en peuvent donner que de legeres marques. Ainsi cet alkali fixe, ou cet urineux lixiviel ajoûté à nos liqueurs, vulguairement distilées, n'y trouvant qu'un phlegme peu enrichi des sels volatils huileux de leur mixte (Auteurs de leurs plus excellentes proprietez,) y cause moins d'alterations manifestes que le sel de tartre n'en produit au bon vin ; c'est pourquoi nous n'aprouvons en aucune maniere cette métode.

Comme le propre du feu est seulement de separer les corps, & de les réduire dans les parties, qui se détachent le plus facilement ; on ne doit pas attendre qu'il raréfie, qu'il mûrisse, & per-

fectionne les liqueurs qu'on lui commet, si elles n'y sont premierement disposées par quelque fermentation. C'est pourquoi on ne doit point prétendre tirer de la Sauge l'esprit ardent, ou l'eau de vie & les sels volatils, si on ne la premierement ouverte par quelque fermentation. Pour cela je la fais fermenter avec l'eau & le miel dans une étuve, jusqu'à ce que je sente une odeur vineuse, puis je la distile selon l'Art ; & aprés avoir separé le phlegme, qui fait l'eau de vie, je fais circuler sur les *i* feces mon esprit vineux. Je la laisse même quelques jours en digestion dans l'étuve, ou au feu de cendres ; puis je distile cet esprit, qui s'est chargé d'une nouvelle portion des sels, qui faute d'avoir été assez raréfiez, n'avoient pû se dégager ; mais que le mélange de cette liqueur étherée a tres-considerablement volatilisez.

Pour cela je donne le moins de feu qu'il m'est possible, de crainte que ce résidu ne contractât quelque goût *empyreumatique*. D'ailleurs persuadé qu'il n'est point tant question d'augmenter la force, pour la dissolution des corps

i *Feces*, lie, tête-morte, résidu.

par l'activité du feu, que de bien dénoüer les parties par une longue & douce fermentation.

On ne ſçauroit, ce me ſemble, donner une meilleure preuve, pour convaincre les Artiſtes les moins éclairez, qu'ils précipitent trop leurs operations, & qu'alors l'activité du feu corrompt & altere conſiderablement leur matiere; que l'exemple de la vegetation des Arbres & des Plantes, pour laquelle la chaleur du Printems, (qui ſe graduë preſque d'une maniere imperceptible juſqu'à l'Automne) ſuffit, non-ſeulement pour leur nouriture, & leur propagation; mais encore pour la maturité de leurs fruits. Il faut en effet que cette eau cuite & digerée dans les entrailles de la terre, & ſpecifiée par la vertu ſeminale de chaque choſe pour en recevoir le caractere, s'éleve juſqu'à l'extremité des branches les plus hautes; & même d'une maniere tres abondante, pour fournir à la production & à l'entretien des fleurs, des feüilles & des fruits.

Mais autant qu'un Artiſte doit épargner la force, (je veux dire temperer l'activité du feu,) il doit emploïer li-

beralement ſon loiſir. Suivant les Loix de cette méchanique ſi manifeſtement reconnuë dans l'operation des machines, *où l'on ménage les forces, il faut emploïer plus de tems.* Je commence donc (comme je l'ai déja dit) à dénoüer les principes ; afin qu'aidez par leur legereté naturelle, ils ſe dégagent & s'élevent plus facilement par ce moïen, & qu'alors chacun diſtingué dans ſa ſphere, donne lieu à ces analyſes parfaites, par leſquelles on voit diſtinctement la compoſition de chaque choſe.

Il eſt vrai que l'addition du miel, & de l'eau peuvent impoſer, dautant que de ce mélange on tire de l'eau de vie ; mais elle eſt ſi differente de celle qui ſe produit lorſqu'on y a ajoûté quelque plante, qu'on peut aiſement découvrir ce qui eſt de l'une & ce qui appartient à l'autre. On voit diſtinctement la difference du véhicule, d'avec l'être de la choſe. Ainſi l'Artiſte profond & éclairé, bien loin de prendre le change par cette métode, pénétrera même bien plus loin. Par exemple, s'il diſtille des vulnéraires, dont la principale vertu conſiſte dans un ſel doux, & ſeulement temperé par une fleur de ſoufre tres-le-

gere, il n'en tirera que tres-peu de cet esprit ardent que lui donnent en abondance les céphaliques, où le soufre domine.

Je distille donc suivant cette métode la Sauge, qui me donne un esprit ardent, puis une eau lactée par le mélange d'un reste d'huile essentielle, qui peu à peu venant à se réünir, rend au phlegme sa premiere transparence.

Lorsque je presse le feu, il me vient une huile *empyreumatique*; mais comme je l'estime peu, j'aime mieux *k* cohober mon eau seconde sur les feces, afin qu'elle y dissolve & raréfie ce qui y étoit resté de sels les plus fixes, non par leur nature, mais faute d'avoir été également ouverts & volatilisez par la fermentation.

Lorsque j'ai ces eaux ardentes & chargées du sel le plus essentiel de la plante, je l'enrichis encore par sa teinture même; afin que son baume, d'autant plus pur, qu'il n'a souffert aucunes impressions du feu, en conserve plus efficacement le caractere & les vertus. Je fais donc un peu mattir au Soleil une poi-

K *Cohober, circuler*, se disent des liqueurs qu'on remet plusieurs fois sur leurs feces.

gnée de feüilles de Sauge. Puis je les renferme dans un matras où je verse de mon eau ardente, qui en tire alors la teinture.

Je les fais ainsi mattir au Soleil pour deux raisons ; l'une est afin de cuire & de volatiliser davantage les parties balzamiques; l'autre est pour en sequestrer le phlegme grossier, qu'on doit considerer dans chaque chose comme le premier principe de sa corruption.

Il seroit difficile de specifier toutes les proprietez de cette teinture de Sauge, dont les vertus vont jusqu'à l'infini autant pour l'interieur que pour le dehors. Elle fortifie l'estomac, le purge de toutes les impuretez froides & grossieres, nime la chaleur naturelle, *l* actuë & réveille la vertu languissante des levains de chaque digestion, & par ce moïen elle devient specifique dans toutes les maladies d'obstruction, particulierement dans celles des pâles couleurs. Mais comme c'est moïns pour les empyriques que j'écris, qu'en faveur des habiles gens, il me semble inutile de dire qu'une essence ainsi chargée des

l *Actuer*, mettre en action, reveiller la vertu, donner du mouvement.

ſels volatils huileux d'une plante auſſi ſalutaire, doit être merveilleuſe pour les vertiges & toutes les affections du cerveau, leſquelles naiſſent ou du deffaut de la chaleur naturelle, ou de la groſſiereté des humeurs.

On en donne demie cuillerée dans un verre d'eau ou de quelque tiſanne apropriée. On en mêle auſſi dans le boüillon. On s'en frote les parties douloureuſes, ou chargées de quelques dépôts froids & difficilement tranſpirables : enfin, on la mêle avec d'autres liqueurs ſuivant l'intention du Medecin.

CHAPITRE IV.

Extrait de la Sauge.

L'Extrait d'un plante eſt ſon ſuc épaiſſi par l'évaporation du phlegme, & de ſes autres parties le plus liquides, ſoit que ce ſuc ſoit tiré par l'expreſſion, ou par le moïen d'une liqueur propre à ſe charger de ſa teinture, par l'infuſion ou par l'ébulition.

Ainſi on peut tirer le ſuc de la Sauge de

de trois manieres, ou en évaporant son suc, ou son infusion dans l'eau de vie, ou sa décoction dans l'eau commune.

A parler generalement de ces extraits, je ne les estime qu'autant qu'ils sont propres à servir de base à quelques mélanges de parties tres-subtiles; dautant que l'on fait si peu de choix des principes les plus convenables de son sujet dans cette préparation, & que les principes y conservent d'ailleurs tant de crudité, qu'à moins que l'estomac ne soit de lui-même tres-robuste pour les dissoudre, les volatiliser & les mettre en action, ils l'embarassent trop souvent plus qu'ils ne lui servent. C'est pour cela que je fais ordinairement ajoûter aux extraits de geniévre, de sauge, & du reste des plantes aromatiques (nonobstant leur pointe) quelques principes volatils, afin d'y servir comme de levain, & de seconder d'autant plus la force de l'estomac.

Il y a toûjours en effet quelque chose de résineux dans les extraits. Que le ferment stomacal ne pénetre pas aisément, & qui s'y précipite à mesure que les autres parties sont dissoutes. Ce qui arrive moins lorsque l'on corrige la

tenacité & le gluant de cette raisine.

Comme cette raisine consiste dans le baume le plus fin de la plante ou ses soufres fixez par les sels les plus acides: plus on se sert de liqueurs sulphurées pour les extraits, plus ces extraits s'en trouvent chargez. C'est pourquoi ordinairement on se trouve plus échauffé, & l'estomac plus embarassé, lorsqu'on use d'extraits tirez avec l'esprit de vin. Outre que l'acide volatil du tartre, qui regne dans l'esprit de vin, fixe d'abondant cette partie raisineuse, & la rend ainsi moins dissoluble.

Lorsqu'on ne se sert aussi que de l'infusion, & qu'on l'évapore tres doucement, le baume étant moins travaillé, conserve davantage son premier caractere, & devient par consequent plus raisineux; au lieu que donnant une forte ébulition à la plante, on tire tous les principes avec moins de choix, on les confond avec plus de grossiereté, & par ce moïen l'extrait devient moins raisineux à la verité, mais plus terrestre.

C'est ce que l'on peut experimenter tres-facilement; pourvû qu'on execute avec métode & raisonnement ces operations. Car ces délicatesses de l'Art

ne se découvrent qu'aux plus intelligens. J'en ferai un plus long détail dans la Pharmacopée que je publierai quelque jour.

Je me sers peu de ces extraits, quoique je ne méprise pas leur usage, dautant que je tâche toûjours de ne me servir que de ce qu'il y a de meilleur. J'évite aussi autant qu'il m'est possible de me servir de fortes décoctions des plantes cephaliques par la même raison. Mais lorsqu'on veut se piquer de ces sortes de délicatesses, on trouve si peu d'Apotiquaires assez jaloux de la gloire de leur Art, pour seconder genereusement les intentions d'un Medecin affectionné à ses malades, qu'il faut ou se résoudre d'operer soi-même, ou de les négliger.

On fait la Medecine comme le reste des choses méchaniques, quoique cet Art ne doive être pratiqué, que par des gens du premier ordre; l'usage trivial & ordinaire est la seule regle que l'on suit. Et cela par un malheur d'autant plus étrange, que ceux-là même, qui en déteстent davantage les maximes, sont contraints de s'y conformer; parce qu'ils s'exposent à mille fâcheux inci-

dens, dés qu'ils veulent rafiner ſur la métode des Apotiquaires, trop ſouvent préſomptueux, indociles, ſur tout interreſſez, & plus ambitieux de vendre beaucoup & fort cher, ce qui leur revient au meilleur marché, que de donner de la réputation à leurs remedes.

Je puis même dire à ce ſujet qu'un des plus funeſtes obſtacles à la perfection de la Medecine, eſt cette indifference, qu'ont les Medecins pour la préparation de leurs remedes : car tout leur bel eſprit, leurs lumieres les plus profondes, & même cette autorité, qu'ils s'acquierent ſur l'eſprit des malades ne peut temperer le moindre effet d'une doſe mal reglée ; ou d'une drogue mal choiſie, quoique l'on ne s'en prenne qu'à lui.

Mais comme ce n'eſt pas ici le lieu de publier ces griefs, il les faut paſſer ſous ſilence, & revenir à nôtre extrait, dont on peut uſer comme de celui de géniévre, ou même des autres confections.

Souvent on mêle differends extraits enſemble ſuivant l'intention que l'on a. Par exemple, à celui de Sauge, je fais ajoûter celui de rubarbe & de régueliſ-

ſe, lorſque je veux lâcher un peu l'eſtomac & le fortifier en même-tems.

On ſe ſert auſſi de ces extraits lorſque l'on veut tirer une teinture abſolument ſulphurée ; car on le diſſout dans l'eſprit de vin, ou de la plante. Mais ces ſortes de préparations vont juſqu'à l'infini, c'eſt pourquoi il ſuffit d'en propoſer les principales eſpeces.

CHAPITRE V.

De la preparation des ſels de la Sauge.

QUoique nous aïons déja beaucoup diſcouru de la nature des ſels en general, & de ceux de la Sauge en particulier, & qu'il ſoit d'ailleurs tres-facile de comprendre avec combien de prudence & de circonſpection, il faut proceder à leur extraction ; je dirai cependant ici en peu de mots de quelle maniere j'ai coûtume de la pratiquer.

Bien loin de brûler mes plantes ſeches, je les prend dans leur ſuc, & le plus frais que je le puis avoir, me contentant de les allumer avec une partie que j'ai fait ſecher auparavant.

Les plantes sulphureuses n'ont pas besoin de cette précaution. L'huile & le sel volatil, dont elles sont remplies, les rend trop susceptibles de la flamme. Je les brûle donc dans un jour, & de la maniere la plus étouffée, n'y laissant jamais de flamme, & recouvrant toûjours de nouvelles plantes les charbons de celles qui sont brûlées ; afin d'arrêter autant qu'il est possible, ce volatil qui s'exhale si facilement avec le soufre & le phlegme.

Lorsque tout est bien brûlé, je laisse les cendres dans un monceau jusqu'à ce qu'elles soient refroidies. Puis je les calcinne de nouveau selon l'Art jusqu'à la blancheur. Alors j'ai dans elles de deux à trois sortes de sels, si l'on les prétend distinguer par la configuration de leurs volumes. Car dans l'évaporation de la lexive, que je fais peu à peu jusqu'à pellicule, je trouve un sel cristalisé de la nature des sels essentiels, & qui n'a reçû que tres-médiocrement l'atteinte du feu. Il est vrai qu'il est fixe, & que ne se trouvant pas un seul grain de cette espece dans la nature des vegetaux, on ne doit attribuer cette nouvelle consistance qu'à l'effet du feu;

qui veritablement n'en a pas écarté l'acide volatil ; mais au contraire qui l'y a fixé.

Si l'on fait reflexion que suivant les préparations qu'un Artiste ingénieux donne à ses plantes, il les volatilise en esprit & en eau, ou il les fixe en verre & réduit tous les corps les plus solides, aussi-bien que les autres à ses premiers principes ; on comprendra facilement de quelles précautions se doit servir celui qui opere ; puisque suivant la qualité du feu, il donne lieu à des cristalisations plus fixes, & qui aprochent davantage de la vitrification, tels que sont les sels urineux : au lieu que rendant le feu mou, il ne fait que sequestrer le phlegme & les soufres les plus grossiers. C'est pourquoi les sels cristalisez dans le fond de la lexive sont alors & plus copieux & plus beaux.

Lorsqu'on les a retirez, on fait derechef évaporer jusqu'à pellicule, & on le reïtere jusqu'à trois fois pour retirer toûjours des sels cristallisez ; mais ces sels sont moins salins dans les dernieres separations. Aussi leurs volumes sont-ils differens aussi-bien que leur goût. Cependant ils sont infiniment

meilleurs que les derniers qu'on retire par l'entiere exsiccation, lesquels âcres, corosifs, urineux, ne sont propres que pour le savon. Je m'en sers cependant pour les analyses des corps, comme du sel de tartre; mais j'en évite absolument l'usage pour la Medecine.

Celui qui sçait rendre aux sels, ce que le feu leur a ôté, qui les ranime de leur propre esprit, se servant de leur seve pour les tirer (ainsi que les grands hommes le font, apellant cette préparation *Arcanum duplicatum minus*) ne tirent point cet âcre urineux, tout étant redevenu essentiel, & contenant des principes tres-faciles à s'évaporer. Aussi ces sels deviennent-ils la plûpart fusibles à la moindre chaleur de la flamme. Et lorsqu'on les met selon l'Art en fermentation, ils donnent un sel volatil admirable. Le goût de la plante leur reste, & ses principales vertus; dautant que les semencesde chaque simple étant le principal agent, & le principe de ses proprietez, il se fixe, s'arrête, se corporifie dans le sein de ces sels, comme dans son véhicule naturel.
En effet, les vertus des choses ne sont, (ainsi que nous l'avons dit ci-dessus) executées

executées que par le miniſtere des ſels; de ſorte que ſi le ſel perd ſa force, les vertus des corps ſont évanouïes. Auſſi le Seigneur ne dit-il pas, *ſi le ſel perd ſa force, avec quoy le ſallera t-on*? Comme s'il y avoit : avec quoi le fortifiera-t'on & lui donnera t'on de la vertu ?

C'eſt pourquoy je fais grand fond ſur ces ſortes de ſels, bien que dans l'uſage ordinaire je me ſerve des autres qu'on trouve chez les meilleurs Artiſtes.

Ce n'eſt pas qu'à parler naïvement, je n'eſtime pas fort l'uſage des ſels fixes. Il me ſemble que les volatils conviennent davantage ; puiſque l'eſſence de la vie, ou la perfection des organes dépend plûtôt de l'activité des premiers principes, que de cette roide & ſolide conformation, qui les retient dans une inaction inſurmontable. En effet, l'unique proprieté de ces ſels fixes eſt d'être déterſifs, fondans, diurétiques.

J'ai même remarqué que pour peu qu'il y eût dans les humeurs de diſpoſition au départ & à la deſunion des liqueurs, (comme lorſque la ſeroſité ſe deſunit du ſang,) que la précipitation

en devenoit plus prompte, & plus copieuse. C'est pourquoi bien loin de m'en servir en de telles rencontres, j'ay pratiqué avec bien du succés l'usage des volatils, dautant qu'ils retiennent non seulement les humeurs, mais qu'ils sont plus conformes à leur nature; car tout y est volatil, soit soufres, soit sels, soit phlegmes: & elles ne commencent à dégénérer que dés le moment que l'un ou l'autre de ces principes devient fixe.

La fixation des sels précipitant le phlegme, cause les hydropisies, & dans ce genre, suivant la qualité qu'ont reçû les sels, il s'en forme de differentes especes: les unes universelles, les autres particulieres; les unes catharreuses, les autres indolentes; les unes errantes, les autres fixes & permanentes: mais nous en ferons le détail, lorsque nous traiterons des maladies. C'est pour ce sujet que l'usage des volatils est d'un si grand secours, qu'on en voit naître une infinité de petits miracles. Ils servent en effet à reparer dans les humeurs ce qui manque à leur perfection: par le branle nouveau qu'ils y introduisent, ils volatisent les

sels les plus fixes, ou les font précipiter par les urines & par les selles.

Cependant je prescris quelquefois de ces sels fixes dans des ptisanes vulneraires, dautant que leur plus grande vertu est de deterger : outre que par le moïen de ces sels, le départ du peu qu'elles contiennent de soulfre doux & balsamique, se fait plus facilement.

Ceux de la sauge étant bien faits, ont le privilege de fortifier le cerveau, & de le purifier de toutes les ordures qu'il peut côntracter par le commerce de cette pituite lente & visqueuse qui s'y éleve par l'effort des grandes meditations. Mais comme ils n'ont cette prérogative qu'en vertu de leur principe seminal, ou de cet acide volatil qui les caracterise, on ne sçauroit trop prendre de précautions pour le défendre des atteintes du feu dans la calcination. Il est encore tresfebrifuge & specifique, particulierement dans les fiévres quartes. On le donne dans les ptisanes appropriées, ou on le dissout dans l'esprit ardent : alors il fait des effets plus prompts & plus admirables.

Enfin quelque abondance qui nous

reste, il faut terminer cette Dissertation, & remettre à une autre fois une partie de ces matieres, qui souvent deviennent ennuyeuses dés qu'elles sont un peu longues.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Discours Physique des proprietez de la Sauge.

CHAPITRE I. *Du Thé & du Caffé.* page 1.

CHAP. II. *De la Sauge : qu'elle tient le milieu entre le Thé & le Caffé.* 9.

Sa description & ses especes, 10.

CHAP. III. *Analyse de la Sauge.* 18.

Elle est composée d'un sel quarré volatil, que l'on explique. 20.

CHAP. IV. *De la formation des sels en general.* 21.

Des deux principes qui les composent, là même.

Ce que c'est que l'acide & l'alcali. 22. & 23.

Que l'acide morbifique s'arme souvent de l'alcali vegetal. 25.

De quelle maniere se font les précipitations. là même.

Que le mystere de la digestion n'est pas suffisamment connu. 29.

CHAP. V. *Raisons mechaniques des proprietez de la Sauge.* 31.
CHAP. VI. *Histoire de la dissolution des corps, & de la digestion des alimens* 32.
CHAP. VII. *Idée de la dissolution des corps.* 34.
Deux sortes de dissolutions, l'une vraye, & l'autre fausse, 35.
CHAP. VIII. *Raisons de la dissolution des corps.* 40.
CHAP. IX. *Des levains de la digestion des alimens dans l'estomac.* 43.
Que l'on vivroit éternellement, si l'on pouvoit contenir le levain de l'estomac dans le même état. Pourquoy il est impossible d'y réüssir, & comment ce levain dégénere. 44. & 45.
CHAP. X. *Mecanique de la digestion des alimens dans l'estomac.* 48.
Que le sel est le principal dissolvant des corps, & pourquoy? 51.
Qu'il doit y avoir une grande proportion entre le dissolvant, & le corps qui doit être dissout. 53.
Raisons de la diversité des excremens. 54.
CHAP. XI. *Histoire des proprietez de la Sauge.* 56.
Ridicule multiplicité des causes des maladies. 59.

Que ce qu'Hippocrate nomme Flatus, *ou vents, est cet acide vaporeux, d'où naissent toutes les maladies.* 63.
Détail des proprietez de la Sauge, & des maladies ausquelles elle convient. 66.
Que son usage n'est pas moins efficace à l'exterieur qu'au dedans des parties. 74.

SECONDE PARTIE.

De la maniere d'user de la Sauge, & de quelques préparations particulieres, par lesquelles on augmente tres-considerablement ses vertus.

CHAP. I. *Que nous avons des remedes de toutes les especes : mais qu'il les faut préparer. Comment, & pourquoy ?* 78. & 79.
Raisons de la delicatesse de nos estomacs, & comment on peut y aider. 81.
Que le Medecin doit proportionner ses remedes aux divers temperamens. 84.
Des quatre principales operations de la Sauge. 85.
CHAP. II. *Des teintures de la Sauge.* 85.
Usage de ses feüilles & de ses fleurs. 88.
Autres préparations de la Sauge. 90.
CHAP. III. *De la distillation de la Sauge, & ce que c'est que distillation.* 91.

Defauts des distillations ordinaires. 92.
Erreur des Apotiquaires en ajoûtant du sel lixiviel ou du sel fixe-alcali à leur eau de Sauge. 94.
Qu'il faut moins de force que de préparations pour bien distiller. 96.
Proprietez des eaux essentielles de la Sauge. 98.
Extrait de la Sauge, & les proprietez de son baume. 100.
De la préparation des sels de la Sauge. 105.
Qu'il n'y a point de sel fixe en general, qu'il ne le soit devenu par le feu. 108

FIN.


EX BIBL.
REGIŒ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.